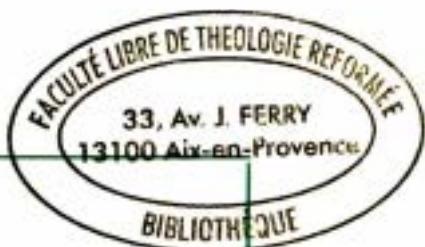


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



Rudolf GROB

Introduction à l'Évangile de Marc

Résumée et présentée

par

J. G. H. HOFFMANN

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE DE FRANCE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITÉ DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD — André SCHLEMMER

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J. G. H. HOFFMANN,
A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction et commandes : 10, rue de Villars

78 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

Francs de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : **6 F**

***Nous serions reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir régler
sans tarder le montant de l'abonnement 1967. Ils nous épargneront
ainsi temps et argent. Merci.***

Hausse de nos tarifs, Cf. page 23, et page 3 de la couverture.

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois
de l'année. Les frais de rappel (1 F) sont à la charge des abonnés.



SAINT MARC

ou

L'ÉVANGILE DE JÉSUS, LE FILS DE DIEU

par J. G. H. HOFFMANN

*Résumé de l'Introduction à l'Evangile de Marc de Rudolf GROB **

A ma femme et — à travers elle — à toutes celles et à tous ceux que préoccupe la destruction de l'autorité souveraine des Ecritures dans l'Eglise et par nombre de ses théologiens et pasteurs.

Si j'avais à traduire le dernier ouvrage du pasteur Rudolf GROB¹ je l'intitulerais : « Présentation de l'Evangile de Marc » bien plutôt qu'*Introduction à l'Evangile de Marc*. En effet, nous avons là une œuvre qui renouvelle les méthodes généralement adoptées par les spécialistes du Nouveau Testament en matière d'initiation à l'examen des livres qui le composent.

Soutenu par une étude extrêmement poussée, aussi bien du texte de l'Evangile de Marc que de la très volumineuse littérature qui lui a été consacrée, GROB s'adresse au peuple chrétien, au fidèle « moyen », au simple « lecteur » dépourvu de connaissances théologiques. Or, point n'est besoin d'être un savant versé dans la connaissance des subtilités de la recherche théologique pour entendre ce que Marc tient à nous dire et pour découvrir en quoi consiste à la fois ce « message de joie » et cette « nouveauté » qui retentissent de la première à la dernière ligne de son texte. Marc n'a pas rédigé son Evangile à l'intention de théologiens mais d'abord et essentiellement de fidèles venus du paganisme à la foi en Jésus-Christ et pour lesquels il était indispensable d'entendre Jésus parler comme il le fit et d'assimiler cet ensemble de conceptions religieuses, dérivées du judaïsme, que sous-entendait l'enseignement de la Jeune Eglise relatif au comportement de son Seigneur.

¹ Rudolf GROB, *Einfuehrung in das Markus-Evangelium*. 1 vol., 357 pp., Zwingli Verlag, Zürich/Stuttgart 1965.

C'est donc à Marc lui-même que GROB demande l'explication de son propre texte, à ce Jean-Marc tel qu'il avait vécu à Jérusalem dans la maison de sa mère Marie, cette maison où un groupe de chrétiens avait coutume de se retrouver, ainsi que nous le dit le livre des Actes (12 : 12), à ce Jean-Marc qui accompagna son cousin Barnabas à Chypre et que saint Paul mentionne à diverses reprises parmi les plus fidèles de ses collaborateurs. Sans doute, était-il encore plus lié à saint Pierre, auprès duquel il s'était trouvé à Jérusalem dès les premiers temps de l'existence de la jeune communauté chrétienne et qui l'appela à venir le retrouver à Rome, le dénommant « Marc, mon fils »² et soulignant, par cette désignation, l'étroitesse du lien qui les unissait. Formé à une telle école, grandi aux sources mêmes de la tradition primitive la plus sûre, personne ne pouvait, comme lui, orienter la rédaction d'un Evangile en confrontant les sources à des connaissances personnelles gravées en sa mémoire par l'enseignement des plus sûrs témoins de la vie et du ministère de Jésus-Christ.

C'est cet enseignement personnel qui confère à son Evangile sa valeur d'écho direct de la prédication apostolique, de message percutant, de témoignage d'événements vécus. C'est aussi lui qui explique que cet Evangile ne puisse concevoir d'autre thème, d'autre limite, d'autre source d'inspiration que Jésus et ce que Jésus accomplit parmi les hommes. C'est également cela qui fait de cet Evangile celui du « Fils de Dieu », venu du ciel pour se faire homme, au sens plein du terme et avec toutes les humiliations, tous les abaissements que comporte cette qualité, jusqu'à l'avilissement total de la crucifixion mais aussi jusqu'à ce que la résurrection vienne proclamer sa puissance en le libérant des chaînes de la condition humaine.

L'humanité de Jésus est aussi terrestre, matérielle, que ne le sont ses conditions d'existence, elles-mêmes identiques à celles de ses compatriotes galiléens ou juidéens. Dans cette condition humaine, le croyant est seul à discerner l'autorité souveraine et la gloire du Fils de Dieu telles qu'elles s'y cachent. Pour ce croyant, et pour lui seul, les événements historiques, les personnages, l'époque, les conditions existentielles deviennent alors un écran transparent au travers duquel s'aperçoivent la mission et la personne de ce Fils de Dieu, mais ils ne le font qu'à la manière d'un jeu d'ombres.

Historiens et exégètes ont été nombreux à minimiser les qualités de rédacteur et d'écrivain de Marc. GROB ne partage pas du tout un tel point de vue, au contraire et précisément parce qu'il s'attache de la plus stricte manière au sens précis, au sens technique des mots grecs. Son opinion se trouve renforcée du fait qu'à travers le choix effectué par Marc, GROB retrouve expressions et messages de l'Ancien Testament, connu et utilisé dans sa version

² I Pierre 5 : 13.

grecque des LXX, la seule qui soit familière à l'auteur en raison de ses origines judéo-hellénistiques. Ce contact permanent avec l'Ancien Testament n'est pas seulement dicté par la préoccupation de voir « les prophéties » s'accomplir. Ce contact est plus profond. Ce contact atteint aux sources mêmes de la commune inspiration des livres saints connus par Jésus et de l'Evangiliste lui-même. De plus en plus, et au fur et à mesure qu'on apprend à le connaître, Marc apparaît semblable à un artiste en train de composer une mosaïque dans laquelle le choix de chaque mot, de chaque expression, a une importance considérable car, de ce choix, dépend la perfection de l'œuvre elle-même et sa portée profonde.

Cette préoccupation permanente du choix du terme non seulement le plus judicieux mais aussi le plus justifiable par l'Ancien Testament, préside à la composition de l'Evangile, à son plan, aussi ordonnés l'un que l'autre. La première partie³ traite du « Mystère du Royaume de Dieu » caché à « ceux qui se tiennent au dehors » (4 : 11). Parce que ces hommes sont incapables dans leur ensemble, de comprendre ce que signifie ce Messie, ce Christ souffrant, mourant et ressuscitant, il ne sera annoncé et il ne parlera de lui-même qu'en termes voilés et à la faveur du recours aux images, aux paraboles. Dans la seconde partie, à partir de 8 : 27, ce Messie sera ouvertement présenté.

Chaque partie, à son tour, comprend deux subdivisions dont la première a pour mission de préparer et introduire la seconde. Le résultat de cette ordonnance des matériaux dont dispose Marc est que son Evangile se présente sous la forme d'une sorte de drame en quatre actes dont la signification n'est perceptible, dans sa plénitude, qu'aux seuls croyants alors qu'elle demeure insensible à « ceux du dehors », tout comme leur sont imperceptibles les diverses étapes du cheminement de Jésus vers la mort, mais aussi vers la résurrection. Si notre rationalisme naturel hésite devant l'affrontement de Jésus aux puissances démoniaques et tente d'y discerner un vestige de la mentalité de l'époque et du milieu, comment nous permettrait-il de « comprendre » que cette lutte, à peine esquissée durant le ministère en Galilée, atteigne à son paroxysme dans le drame de la passion et l'apparition, à l'heure de l'absence de Dieu, des forces des profondeurs et de la puissance des ténèbres conjuguées contre Jésus ? Quelle que soit l'horreur que provoque en nous la vision apocalyptique des dévastations suscitées par les bombes atomiques ou celle des atrocités vécues par trop de nos contemporains, notre esprit a été formé à de telles écoles qu'il est incapable de concevoir ce que représentaient au premier siècle et pour les contemporains de Marc l'action des forces démoniaques et leur omniprésence dans le monde où ils vivaient.

³ Marc 1 : 1 ; 8 : 26.

L'erreur des « fondamentalistes » est de s'arrêter à la lettre de traductions bibliques trop souvent involontairement infidèles du fait de cette impossibilité d'exprimer dans toute sa richesse de nuances ce que fut le climat où vécurent tout aussi bien Jésus, les apôtres et les disciples, que les « témoins » du premier siècle et les rédacteurs des Evangiles. Beaucoup trop de traductions de Marc ne tiennent aucun compte de son choix, si mûrement délibéré, d'expressions et de termes ayant une signification précise. Il s'ensuit que, trop souvent, se perd l'essentiel du message qu'il voulait rendre sensible et que, pour ce faire, il a exprimé par tel mot de préférence à tel autre parce que l'emploi de ce mot se justifiait soit de par l'usage qu'en avait fait certain texte de la traduction grecque de l'Ancien Testament, soit en raison d'une signification rigoureusement déterminée.

Le rôle que GROB prête à son ouvrage consiste à mettre en lumière la portée de chacune de ces nuances, de chacune de ces particularités. En cela cette « présentation » de Marc est l'aboutissement d'une œuvre théologique de longue haleine, dont son livre *Vom Geheimnis der christlichen Gestaltung*⁴ constitue l'introduction. Sous une forme en apparence d'une extrême simplicité et répondant parfaitement à l'ignorance théologique du « fidèle moyen » convié à le lire, ce « Marc » est l'un des commentaires les plus charpentés, les mieux élaborés, les plus solides et les plus fidèles au texte lui-même, qui se puisse trouver.

Précédé d'une introduction de moins de quatre pages appor-
tant d'indispensables précisions historiques et méthodologiques, nous trouvons un exposé systématisant les grandes lignes de la recherche exégétique consacrée à cet Evangile, les principales questions qu'il pose et les hypothèses à l'origine desquelles il se trouve. Il s'ensuit que les quelque trois cents pages constituant le cœur de l'ouvrage sont exclusivement consacrées au texte de Marc et à son étude. Comme les fidèles de nos Eglises n'entendent pas tous la langue allemande, nous allons tenter de dégager maintenant certains des apports les plus substantiels que le « Marc » de GROB offre à la compréhension de cet Evangile dont, trop aisément, nous tournons les pages avec plus ou moins d'indifférence.

Selon la présentation qu'en donne GROB, l'Evangile de Marc comprend quatre actes. Le premier traite de la révélation de Jésus de Nazareth, Fils de Dieu et Fils de l'homme, et de la manière dont il se manifeste par son enseignement et ses guérisons⁵. Le second acte nous montre Jésus, maître des forces cosmiques de la mer, des démons et de la mort, se révélant d'une manière voilée au travers du don qu'il fait de lui-même dans la distribution du

⁴ (Du mystère de la manière dont se présente le christianisme), Johannes Stauda Verlag 1950.

⁵ Marc 1 : 1 ; 4 : 34.

⁶ Marc 4 : 35 ; 8 : 26.

pain et dans la communion de table⁶. Le troisième acte, par lequel s'ouvre la seconde partie de l'Évangile, présente la manière dont Jésus se révèle au travers de l'annonce de ses souffrances, de sa mort et de l'avènement de son royaume⁷. Enfin, le quatrième acte est centré sur la révélation de Christ dans la plénitude de son accomplissement : arrestation, jugement, passion, mort et résurrection du Seigneur⁸. Nous allons examiner maintenant comment Marc a réalisé un tel programme.

⁶ Marc 8 : 27 ; 13 : 37.

⁷ Marc 14 : 1 ; 16 : 20.

PREMIERE PARTIE DE L'EVANGILE

PREMIER ACTE :

**LA RÉVÉLATION DE JÉSUS DE NAZARETH
 FILS DE DIEU ET FILS DE L'HOMME
 DE LA MANIÈRE DONT IL SE MANIFESTE
 PAR SON ENSEIGNEMENT ET SES GUÉRISONS**

Par une *introduction* de 15 versets, Marc nous apprend comment Jésus s'est manifesté⁹ et dès les premiers mots nous voici en plein cœur du sujet. Il paraît impossible de condenser un tel « programme » en un texte si bref et pourtant Marc réussit le tour de force de n'employer que des termes « clefs », dont chacun est lourd de sens : « *Commencement du message de joie de Jésus, le Christ, le Fils de Dieu* ». Tout l'Evangile va être écrit pour préciser le sens de ces trois titres. Quant au « message de joie », à la « bonne nouvelle », donc à « l'Evangile », il sera résumé dans la quadruple formule du verset 15. Ce « message de joie » a pour « commencement » la réalisation de la prophétie d'Esaïe 40 : 3 telle que l'actualise la mission spécifique de Jean-Baptiste.

Cette mission, Jean l'accomplit « *dans le désert* », c'est-à-dire dans un lieu, un milieu où règne la mort et que hantent les puissances mauvaises parce que c'est là, dans cette partie de la création où l'homme est le plus directement captif de l'action de ces puissances maléfiques qui l'assailtent de toutes parts, c'est là que, par excellence, doit retentir la parole annonciatrice de la « libération ». Le signal de celle-ci se fait attendre. C'est à cause de ce délai que Jean-Baptiste accomplit le programme tracé par Malachie¹⁰ : préparer le chemin du Seigneur, aplanir la route où Il s'engagera.

Or, « *cela arriva* »¹¹. En reprenant le verbe même qui rythme 16 fois le récit de la création¹² afin d'exprimer l'action personnelle de Dieu, Marc veut faire saisir que Dieu n'œuvre pas seulement en paroles, par sa loi, par un enseignement, mais en actes. Dieu est, par nature, celui qui agit, celui qui fait qu'un être, qu'une chose prenne forme, qu'elle « soit ». La « voix de celui qui crie » a été incarnée dans un corps, celui de Jean-Baptiste, et Jean est là, un homme *réel*, dressé face à ce monde captif qui va entendre annoncer la proximité de sa délivrance. C'est pour cela que cet événement « *arrive* » et qu'il arrive « *au désert* », là où l'homme est la proie des puissances mauvaises. Jean appelle

⁹ Marc 1 : 1-15.

¹⁰ Malachie 3 : 1.

¹¹ Marc 1 : 4.

¹² Genèse 1 : 1-31.

les habitants de Judée et de Jérusalem à une action symbolique : descendre dans les eaux du Jourdain afin d'y « *noyer* » leur vie ancienne et de faire du fleuve le tombeau d'une ère de l'histoire qui vit triompher la puissance du mal. Ce « *baptême de repentance* » n'est qu'un signe mais ce signe prélude à cette nouvelle ère de l'histoire, à cette rénovation du temps que réalisera, pour l'homme, le baptême par l'Esprit Saint.

Ce baptême, lui aussi « *arriva* »¹³. Seulement pas plus ici qu'au verset 4 nos traductions ne le marquent et, de ce fait, elles trahissent l'extrême précision que comporte le texte de Marc. Ce baptême « n'arriva » pas n'importe quand. Marc donne une précision : il arriva « *en ces jours-là* », en ces jours du Baptiste, à un moment précis de l'histoire, à un moment pré-déterminé par Dieu pour être l'instant où il interviendrait directement dans le monde en la personne de Son Fils. Il importe de souligner ici que nous ne retrouverons cette expression dans Marc que lorsque Jésus parlera de la fin des temps¹⁴ ou lorsqu'il parlera de Lui-même à mots couverts¹⁵. Il en résulte que s'« *il arriva* » que Jésus se présenta au baptême de Jean « *en ces jours-là* », ce fut parce qu'à ce moment précis, inscrit sur la ligne du temps, se produisit l'événement capital de l'histoire, le début « caché » du « jour du Seigneur », l'acte initial de la révélation. Mais cet événement « *arriva* » en secret et ne fut remarqué de personne, tout comme personne ne discerna le mystère caché dans le baptême de Jésus par Jean : l'identification de Jésus au pécheur, la descente jusqu'au plus profond des « eaux de la mort », afin que, remontant de cette mort et naissant à la vie nouvelle, il entraîne à sa suite cet « homme nouveau » vers la Vie. Les eaux du Jourdain s'étaient refermées sur Jésus comme une tombe se ferme. Symboliquement le baptême marque sa mort tout comme sa sortie des eaux annonce sa résurrection. La route où sa mission l'engage le conduira, par la mort, à la victoire de Pâques.

A l'instant précis de la montée hors des « eaux de la mort », « *il arriva* » qu'une voix se fit entendre¹⁶ du haut du « *ciel ouvert* ». Alors que les hommes ne vont pas tarder à s'interroger à son sujet, demandant « *qui est celui-ci ?* »¹⁷, Dieu s'adresse à Lui, à Lui-seul, à ce Jésus qui vient d'assumer d'être plongé dans le péché du monde : « *Tu es mon Fils, le Bien-aimé, en Toi J'ai mon plaisir* ». Tout ce qu'annoncera le « message de joie » se trouve inclus dans cette confirmation divine : en Son Fils, Dieu trouvera enfin à se réjouir de l'homme !

Immédiatement après Jésus est « *au désert* », en ce lieu où règnent la solitude, la désolation, les forces démoniaques. C'est

¹³ Marc 1 : 9.

¹⁴ Marc 13 : 17, 19, 24, 32 ; 14 : 25.

¹⁵ Marc 2 : 20.

¹⁶ Marc 1 : 11.

¹⁷ Marc 4 : 41.

là que l'attend « l'adversaire », « *le Satan* ». Aussi longtemps que Moïse était resté sur le Sinaï, aussi longtemps qu'Elie avait marché dans le désert¹⁸, aussi longtemps Jésus est affronté aux forces du mal. L'objectif de cette lutte c'est l'être et le non-être de l'homme, c'est sa structure existentielle, c'est sa libération des forces du mal. Voilà pourquoi l'Adversaire s'acharne dans sa résolution d'arracher le Fils de Dieu à sa vocation messianique et d'empêcher sa prédication qui va détruire son empire sur les hommes. Mais « le plus fort » l'emporte sur « le fort »¹⁹. Le vide, le chaos, l'amorphisme, le démonisme du « désert » sont balayés car Dieu ouvre une ère nouvelle de l'histoire. Dans la lutte qu'il soutient, Jésus est « avec » les animaux et y trouve le réconfort d'une présence amie, tout comme ce sera le cas plus tard « avec » le cercle apostolique²⁰. Le lien de confiance existant au jardin d'Eden se trouve renouvelé parce que la création entière languit après sa libération²¹ et que commence à s'accomplir la promesse d'une réconciliation cosmique lors de l'établissement de l'ère messianique²².

Pour Jean-Baptiste, sa mission est remplie : après le héraut vient le roi. Le héraut disparaît, il est « *livré* » entre les mains d'Hérode²³. Jésus, Lui, monte du « désert » en Galilée « *préchant* ». Il est le message de Dieu incarné, aussi sa voix résonne-t-elle de la joie de la nouvelle qu'il annonce : « *Le temps est accompli* », le Fils de Dieu pénètre dans le temps historique des hommes et, avec Lui, commence le temps de l'accomplissement. « *Le Royaume de Dieu s'est approché* ». Il est là, présent en la personne de Jésus. Il n'est pas « en devenir » car, lorsque Marc emploie le verbe approcher il s'agit d'un acte en cours d'accomplissement²⁴. Puisque « le roi » est là, Sa royauté s'exerce sur la terre et le Royaume est présent en Sa personne. « *Détournez-vous radicalement* » des manières de penser et d'agir propres au « temps révolu » car la venue du royaume exige cette révolution totale puisqu'elle vous demande de « *croire à la nouvelle joyeuse* », à la « *bonne nouvelle* » de la venue de ce monde nouveau dont l'accès s'ouvre devant vous.

Réalisez-vous maintenant comment Marc tente délibérément de « choquer » son lecteur en insistant sur certains mots auxquels, à première vue, le lecteur n'accorderait aucune importance particulière mais qui deviennent des termes clefs au fur et à mesure que se précise la portée que leur confère leur emploi dans l'Ancien Testament ? Que la majorité des traducteurs ne s'en soit pas rendu compte explique et légitime le caractère hâtif de cer-

¹⁸ Exode 34 : 28 ; I Rois 19 : 8.

¹⁹ Marc 3 : 27.

²⁰ Marc 3 : 7 ; 9 : 8.

²¹ Romains 8 : 19.

²² Esaïe 11 : 6-8 ; 65 : 25.

²³ Marc 6 : 14-29.

²⁴ p. ex. 14 : 42 « Celui que me trahit s'est approché, et, alors même qu'il parlait, Judas vint ».

tains jugements formulés sur Marc et plus encore l'intérêt médiocre que, souvent, nous lui accordons. Après ce que nous venons de lire, peut-être commençons-nous à entrevoir comment il est possible que progresse la compréhension du mystère de Jésus au travers de la répétition voulue de tel mot, de telle expression, dont chaque emploi nouveau constitue un élément de la mosaïque au moyen de laquelle l'Evangéliste veut nous faire connaître « le Fils de Dieu ».

L'introduction donnée à l'Evangile par Marc est de toute importance. C'est de sa compréhension que dépend l'intelligence du plan de tout l'ouvrage et de la portée de son enseignement.

Une première section du corps de l'Evangile vient préciser comment s'est manifestée l'autorité de Jésus au fur et à mesure que son enseignement a été confirmé par ses actes²⁵.

Ce sont d'abord les réactions provoquées par la personne de Jésus qui frappent le lecteur. Voici le cas des quatre premiers disciples : Jésus les « vit » dans leur nature profonde et réelle, discernant quelle matière il aurait à modeler en eux. Cette « vue » suffit à le décider. Sans mise à l'épreuve préalable, il les appela à « marcher derrière lui » comme le faisait tout disciple d'un docteur de la loi. A cet appel il joignit une promesse : « *Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes* ». « Je ferai de vous » : c'est là une expression identique à celle qui exprime ce que Dieu accomplit lors de la création de l'homme²⁶. En Jésus, Dieu est à nouveau aussi proche de l'homme qu'il le fut au jardin d'Eden. Cela signifie que l'aube de la seconde création commence à poindre. A son tour, Jésus « fait » l'homme et le crée à nouveau.

Trois mots scandent le récit de cette vocation des premiers disciples : « *abandonner* » la sécurité du métier qui assurait leur existence, « *suivre* » et « *marcher derrière* » celui qui les appelle, de même qu'Elisée l'avait fait derrière Elie²⁷, de même que seront conviés à le faire tous les disciples après la résurrection²⁸, de même que nous le sommes tous aujourd'hui, nous qui ne sommes aussi « que » des successeurs (à la lettre : ceux qui suivent !). Marc n'indique aucune hésitation ni signe de regret au moment où les apôtres prennent leur décision : leur appel est un élément du « message joyeux ».

Par contre, pour les responsables de la synagogue de Capernaüm, les explications données par Jésus au texte biblique qu'il venait de lire provoquent en eux une émotion extraordinaire. Ils ne sont pas simplement « *frappés* » de cet enseignement, ainsi que nous le lisons dans nos traductions, mais ils sont bel et bien « *mis hors d'eux-mêmes* » par l'effroi qu'ils éprouvent et qui est

²⁵ Marc 1 : 16 ; 2 : 12.

²⁶ Genèse 1 : 27 selon la traduction de la LXX.

²⁷ I Rois 19 : 20 selon la LXX (il en sera de même de toutes les citations de l'Ancien Testament).

²⁸ Marc 14 : 28 ; 16 : 7.

du même ordre que celui que provoque en tout juif pieux le sentiment de la présence de Dieu. Pour la première fois les fidèles assemblés au jour du sabbat n'ont pas entendu *un enseignement sur la Parole de Dieu* (enseignement donné par l'un de leurs spécialistes de la connaissance de cette loi) parce qu'ils ont entendu *la Parole de Dieu elle-même*, parce que cette Parole a pénétré en eux, parce que cette Parole a agi sur eux, parce que cette Parole les a bouleversés.

Et puis, comme si ce choc ne suffisait pas, voici qu'un possédé se dresse face à Jésus, s'identifiant au démon qui l'asservit, discernant en Jésus celui qui détient l'autorité suprême et redoutant son intervention. « *Je sais qui Tu es* », je le sais de cette froide connaissance existentielle et rationnelle qui ignore toute foi. « *Tu es le Saint de Dieu* », mais parce que Tu es aussi « *Jésus de Nazareth* » tout en moi veut que je me débarrasse de Toi. Le démon possède la connaissance rationnelle et si cette connaissance s'exprime en écho à ce qu'avait déclaré la voix céleste, « *Tu es Mon Fils, le Bien-aimé* », du moins veut-elle « désacraliser » une telle affirmation. Jésus donne au démon l'ordre bref et clair de se taire et de partir. Il est contraint d'obéir mais sa rupture d'avec l'homme jette celui-ci dans une crise mortelle. Il fuit « *en poussant un grand cri inarticulé* », signal de la fin de la lutte.

Les contemporains de Jésus croyaient qu'un des « signes » de la venue des temps messianiques serait l'exorcisation de tous les démons. Jésus a bien chassé ce démon-là mais, en même temps, Il l'a réduit au silence, lui interdisant de Le reconnaître pour le Messie. Que signifie cet exorcisme suivi d'une telle interdiction ? — Un point est clair : une doctrine nouvelle a été annoncée avec autorité et cette autorité n'avait rien qui puisse lui être comparée. Elle avait plein pouvoir même sur les démons !

De retour « *à la maison* », dans le cercle des intimes dont il constitue le centre ; Jésus fait de celle-ci une véritable « maison de Dieu » où chacun se trouve « *chez soi* ». Les disciples l'amènent immédiatement auprès de « *leur* » malade, la belle-mère de Pierre. Jésus la « *réveille* » de la somnolence mortelle où elle avait sombré et la « *prend par la main* » comme Dieu le fait de l'un de Ses serviteurs lorsqu'Il veut le sauver²⁹.

A la nuit tombante, le sabbat achevé, et comme en réplique au service religieux du matin, voici que se réunissent à la porte de la maison de Pierre les sujets du Royaume de Dieu. Ils ne sont pas venus d'eux-mêmes. Ils n'en avaient pas la force. On les y a conduits ou portés. Jésus leur annonce la « *nouvelle de joie* ». Elle pénètre au cœur de leur misère physique et morale. Elle agit en eux mais il n'y a que les démons pour discerner alors le mystère de sa personne et de sa mission, aussi leur ordonne-t-Il de se taire.

Jésus peut, enfin, en pleine nuit, « *sortir* » « *au désert* », y

²⁹ selon Esaïe 42 : 6.

trouver la solitude. Il peut prier là, dans ce lieu de la tentation. Les disciples se mettent à sa recherche mais ne parviennent pas à le « *trouver* » tant qu'ils ne se sont pas rendus là où il est : dans le mystère de Son intimité avec Dieu. C'est cela qui est particulièrement difficile dans cette quête de Jésus : savoir où le chercher ! --- « *Tous Te cherchent* », disent-ils, car en tout homme s'est maintenant éveillé un besoin inconscient de Jésus. Puisqu'il en est ainsi, Jésus leur explique qu'il est « *sorti* », non pas pour prêcher à Jérusalem, là où bat le cœur du peuple élu, mais « *au dehors* », dans cette Galilée qu'Esaïe appelait « *le territoire des païens* », afin que « *ce peuple qui marchait dans les ténèbres* voie une grande lumière »³⁰.

Parmi d'autres malades, Jésus guérit alors un lépreux. Dans la profondeur de son désespoir cet homme était venu à Jésus afin d'implorer une purification que, seule, Sa volonté était à même de lui accorder : « *Je le veux, sois pur !* ». C'est bien là la volonté d'un Maître, une volonté qui traduit ce qu'est sa nature vraie et cachée. Puis, joignant le geste à la parole, Jésus « *le touche* », lui, ce malade « *intouchable* ». L'abîme qui séparait le lépreux de la pureté même se trouve comblé par la main que Jésus tend vers lui. Dans ce contact s'unissent le ciel et la terre, la nature divine cachée de Jésus entre en contact avec le désespoir de l'impuérété humaine. Dans le « *don* » divin, extériorisé de la sorte, s'accomplit la purification. Mais en même temps, mis en présence de ce lépreux, Jésus est saisi d'une sainte colère contre une impuérété qui a détruit en ce malade l' « *image d'homme* » que lui, le créateur de l'homme nouveau, a reçu mission de rétablir³¹.

Une succession d'actes semblables amène Jésus à vouloir préciser la nature de son autorité. Il le fait à Capernaüm, dans la ville qui lui paraissait être beaucoup plus la ville de Dieu que ne l'était Jérusalem et où une grande foule s'assemblait devant la porte de la maison où il se trouvait, telle celle qui se réunissait devant la porte du temple, dénommée « *la belle* », aux jours de grandes fêtes. Considérant la foi de ces galiléens, cette foi primitive et confiante, Jésus annonce au paralytique, qu'un groupe d'hommes vient de descendre jusqu'à lui du haut du toit, « *tes péchés te sont pardonnés* ». C'étaient ces péchés qui constituaient en effet la nature profonde de ce malheureux et qui faisaient de lui un paralytique. En l'entendant les Maîtres de la loi, assis aux places d'honneur, se mirent à penser « *en leur cœur* », dans le secret de leur être le plus profond : cet homme « *blasphème* », selon la loi, il mérite la mort. Leur silence hostile témoigne de leur pensée. Jésus sait parfaitement bien que seul Dieu peut pardonner les péchés, donc qu'en annonçant leur pardon, Il se met à la place de Dieu. Que ces docteurs d'Israël donnent donc forme à

³⁰ Esaïe 9 : 1.

³¹ Marc 1 : 43 se traduit en effet « *s'emportant contre lui, il le renvoya* » mais ce verbe exige de saisir le pourquoi de son emploi par Marc.

leur indignation ! Mais, interrogés par Jésus, ils gardent le silence car c'est un scandale qu'un homme non formé à leur école puisse avoir l'impudence de leur poser une question.

L'inconcevable « arrive » alors : le Fils de Dieu s'abaisse au niveau des possédés, des malades, y compris les lépreux, comme il le fera au niveau des filles publiques et des collaborateurs de la puissance occupante. Il descend plus bas encore, acceptant d'être l'accusé des docteurs de la loi et de discuter au même niveau qu'eux et en ayant recours à leur propre vocabulaire ! Il accepte cette humiliation parce qu'il faut que soit affirmée l'autorité suprême : celle de pardonner les péchés. Cette autorité est d'origine exclusivement divine. C'est à cause de cela qu'il importait qu' « arrivât » sur la terre ce qui, jusque là, n' « était arrivé » que devant le trône de Dieu. Voilà pourquoi également Marc recourt exactement aux mêmes mots qu'il a employés lors de la vocation des disciples et de la guérison du lépreux : *il faut* que soit marqué nettement l'événement « arrive » lorsque Jésus parle. Tous les assistants en ont le souffle coupé : ce qui ne s'était jamais produit, « *le Fils de l'homme* » vient de l'accomplir.

C'est ici la première fois que Marc emploie ce titre de « Fils de l'homme »³² qu'il fera dans la suite prononcer par Jésus pas moins de quatorze fois, mais toujours quand Il parlera de lui-même. Par ce terme, Jésus traduit le mystère du « Fils de Dieu »³³ devenu « Fils de l'homme ». Cette incarnation a pour conséquence d'entraîner à sa suite cette humanité déchue, d'abord jusqu'à la croix, puis jusqu'à la résurrection.

A l'ouïe de cet ordre de Jésus, le *paralytique* « *se lève* ». Nous avons là mot pour mot le verbe qu'emploiera l'ange en présence du tombeau vide au matin de Pâques : « *Il s'est levé* », ce que, dans la suite, tout le monde entendra par « *Il est ressuscité* ». Et cette identité est légitime parce que c'est bien une « *vie nouvelle* » qui commence pour le malade guéri.

*La seconde section a pour thème la manière dont le Fils de l'homme se révèle devant l'opposition que lui font les Maîtres de la loi*³⁴.

La vocation de Lévi, un perceuteur de taxes romaines, fut suivie d'un repas dans sa maison. Une fois de plus Marc introduit la relation des événements qui marqueront ce repas au moyen de l'expression significative : « il arriva ». En effet ce repas n'est pas du tout un repas de fête ordinaire mais bel et bien le premier banquet à signification messianique. En pénétrant dans la riche demeure d'un collaborateur de la puissance occupante, donc dans la villa d'un homme dont l'existence même scandalise les Israélites

³² Marc 2 : 10.

³³ Qui ne sera reconnu comme tel que dans Marc 15 : 39.

³⁴ Marc 2 : 1 ; 3 : 6.

pieux et les patriotes juifs, Jésus crée une *communion de table* avec cette catégorie d'hommes, tarés et impurs selon l'optique juive. Ce geste dresse contre Jésus le parti entier des pharisiens, que Marc mentionne ici pour la première fois. Ils sont exaspérés parce que le comportement de Jésus outrage leur culte de la pureté formelle et légaliste. Créer une communion de table avec cette pègre fortunée « qui ignore la Loi », ce ramassis de « maudits »³⁵, rend impossible à ces représentants de l'élite pieuse d'adresser la parole à cet « impur ». Pour ne pas se souiller, ils engagent la discussion par la personne interposée des disciples.

L'affrontement de Jésus et des pharisiens se produit à cinq reprises et selon un rythme que Grob rapproche de celui adopté par Paul discutant de la résurrection des corps³⁶. A la question posée misérablement, Jésus répondra en affirmant la gloire de Dieu ; à la question posée dans un climat de faiblesse, Jésus répondra avec force ; à l'interrogatoire lié à la condition terrestre et au temps, Jésus répondra en parlant de l'Esprit ; à la question dépendante du passé et de la tradition, Jésus opposera les conditions de la nouvelle création. Quand les pharisiens disent « *Dieu* », ils entendent inconsciemment leur conception personnelle de « la religion » ; quand ils parlent de la « *doctrine véritable* », ils entendent celle que leur a enseignée leur formation à l'école de leurs maîtres. Toutes ces petitesses, tous ces héritages d'un passé révolu, d'un passé mort, Jésus les balaie en affirmant son autorité. Là où Il se trouve, là est « la maison du Seigneur ». « Ceux qui sont avec Lui « sont saints comme est saint également ce qu'ils accomplissent en Sa présence et selon Sa volonté. Jésus va jusqu'à se nommer « *Seigneur* » de son peuple (en grec KYRIOS). Or, dans la version grecque des LXX, le nom sacré de Dieu, Jahvé, qu'aucun juif n'a jamais osé prononcer, est traduit précisément par ce même « *Kyrios* » et c'est cette identité entre le Fils et le Père, tous deux porteurs du même titre de « *Seigneur* », qui légitime l'autorité avec laquelle Jésus dispose du sabbat comme Il dispose de l'homme à la main sèche rencontré à la synagogue en un tel jour³⁷.

Ce malade-là est une image de ceux dont la foi est paralysée et qui sont incapables de répondre au geste de Dieu leur offrant la guérison et le salut. Aux pharisiens qui placent la loi au centre, Jésus oppose l'homme qu'il s'agit de guérir : « *Tiens-toi debout là, au milieu* » — « *Est-il permis de faire le bien ou de faire le mal un jour de sabbat, de sauver ou de tuer ?* » Est-il permis, dans ce sanctuaire, en présence de Dieu, de faire du bien ou de faire du mal à cet homme-là, de lui sauver la vie ou de l'abandonner à sa maladie mortelle ? Les pharisiens se taisent. Les regardant avec colère, Jésus donne ordre au malade d'étendre la main. Et cette

³⁵ Jean 7 : 49.

³⁶ I Corinthiens 15 : 42-44.

³⁷ Marc 3 : 1-6.

main inerte, morte, cette main incapable de saisir, le malade peut l'étendre et saisir de la sorte le salut de sa vie ! Marc pense à l'ordre donné par Dieu après la chute d'Adam : « que personne n'étende la main et se saisisse du fruit de l'arbre de vie, en mange et vive éternellement »³⁸. Le Fils de Dieu invite au contraire l'homme à étendre la main vers l'arbre de vie, vers le Christ vivant, afin que soit restauré ce qu'avait détruit le péché et afin que l'homme vive.

Alors les pharisiens appliquent à Jésus la question qu'il a posée : sauver la vie ou tuer ? Ils se hâtent d'aller trouver leurs ennemis, les Hérodiens, ces demi-païens, et de leur proposer d'unir leurs efforts pour liquider Jésus. Ainsi l'élite pieuse d'Israël se fait l'instrument du jeu politique d'incrédules et le fait par horreur de la vérité que Jésus vient de leur faire entrevoir.

La troisième section évoque la confrontation du peuple juif avec le message sur le Royaume de Dieu.

Pendant que se négocie la mort de Jésus entre ennemis de la veille, des foules de gens simples, en qui brûle une aspiration ardente à retrouver Jésus, se sont mis à sa recherche. Ce ne sont plus seulement des galiléens mais des membres de diverses tribus de ce peuple élu dispersé à travers le Moyen Orient. Ce qu'ils ont en commun, c'est leur désir de voir Jésus, de l'entendre, de le toucher afin que les pénètre le rayonnement de sa puissance guérisante. Comme Moïse montant au Sinaï³⁹, Jésus monte sur la montagne. Sur le Sinaï, l'Ancienne Alliance avait été donnée ; sur la montagne de Galilée, l'Alliance s'accomplit en la personne humaine du Fils de Dieu. Seulement, alors que personne n'avait pu approcher de Moïse debout en présence de Dieu sans que cette audace l'expose à la mort, Jésus appelle auprès de Lui les douze et cette vocation est le signe que, pour les douze tribus d'Israël le Royaume de Dieu a commencé au contact direct de Sa présence. Ces douze hommes du peuple, Jésus les « fait », comme déjà il le « fit » de quatre d'entre eux appelés à être pêcheurs d'hommes⁴⁰. Cet acte de création « fait » de ces douze des « envoyés » chargés d'annoncer la « joyeuse nouvelle » au nouveau peuple élu, mais aussi d'être investis de l'autorité souveraine de leur maître et du pouvoir d'exorciser les démons, car le royaume va se développer dans ce temps et cet espace que se disputent les forces de la lumière et celles des ténèbres. Ils pourront accomplir cette tâche tant qu'ils resteront « avec lui », c'est-à-dire dans sa communion. A quelques-uns d'entre eux « il impose un nom ». Si Marc emploie cette expression insolite, c'est qu'il s'agit de marquer la modification de la nature profonde de ces hommes, modification provoquée par ce geste, tout comme l'imposition des mains au malade

³⁸ Genèse 3 : 23.

³⁹ Exode 19 : 3.

⁴⁰ Marc 1 : 17.

détermine une modification de sa condition physique. C'est dans de telles conditions que l'instable Simon devient « *le rocher Pierre* » et que les fils de Zébédée deviennent « *les fils du tonnerre* », c'est-à-dire ceux qui entendent la voix de Dieu (le tonnerre) et qui la prêchent avec force⁴¹. Quant au pourquoi de la vocation de Judas, il relève du mystère de Dieu.

Descendant de la montagne, Jésus retrouve la foule, une foule si impatiente qu'elle ne lui laisse plus même le temps de manger, pas plus qu'aux apôtres du reste. Ce que voyant, « *les siens* », c'est-à-dire non pas ceux qui sont « avec lui », mais ses proches par les liens familiaux, tentent de l'enlever à cet excès d'amour, estimant, non point qu'il a « perdu l'esprit », comme disent certaines traductions, mais qu'il vit dans un tel état d'extase religieuse qu'il ne peut plus penser rationnellement. Ils veulent donc le protéger à la fois contre ses admirateurs, contre ses ennemis et contre lui-même.

A vues humaines cette démarche est d'autant plus légitime que, de Jérusalem, des maîtres de la loi sont descendus dans le but de ruiner l'influence de Jésus en l'accusant d'être possédé par le diable auquel il serait redevable de la puissance étonnante dont il fait si souvent preuve. Jésus ne songe pas à se défendre d'une telle accusation car, au contraire, faisant appel à des comparaisons imagées chargées d'un sens à la fois profond et secret, il transforme ce dont ils le chargent en révélation de l'autorité dont il est revêtu. Le royaume de Satan n'est pas le chaos, le néant, c'est une puissance réelle que domine la volonté absolue du « *fort* » qui le gouverne et dont la raison d'être est la déshumanisation de l'homme et la perversion de la création. Le Fils de l'homme attaque Satan dans sa forteresse même et « *le lie* ». Il le dépouille de sa puissance et « *le pille* », ce dont témoignent sur terre guérissons et exorcismes. Ainsi s'accomplit la prophétie de Jean-Baptiste sur « le plus puissant » qui vient après lui⁴². Quant aux docteurs d'Israël, leur péché est tout intérieur. Ils se refusent à entendre la voix du Saint-Esprit pénétrant jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Ils luttent pour l'étouffer en eux afin que rien ne soit modifié à l'image du Messie qu'ils se sont forgée, eux, afin qu'ils puissent accuser le véritable Messie d'être le serviteur du diable ! Parce qu'ils commettent ce péché en toute connaissance de cause, le sachant et le voulant, ils se rendent « *coupables du péché éternel* », du péché contre l'Esprit, se coupant ainsi de toute possibilité d'accepter le salut que Dieu allait leur donner.

Pendant que la foule s'amassee « *autour de Jésus* », « *au dehors* », c'est-à-dire en adoptant volontairement une attitude d'étrangers à la communauté nouvelle, la mère et « *les frères* » de Jésus (aussi bien des frères par le sang que des cousins selon la terminologie en usage alors) renouvellent la tentative précédente

⁴¹ Cf. Job 37 : 4 ; Psaume 14 : 17 ; 2 Samuel 22 : 14.

⁴² Marc 1 : 7.

d'arracher leur fils et parent aux périls auxquels son enseignement et ses actes l'exposent. Ce geste amène Jésus à préciser au moyen d'une sorte de parabole quels sont les liens « familiaux » **dans** le monde en train de naître : ces liens, c'est la relation existante entre le Fils de Dieu et son Père qui les détermine. La « communion familiale » existe ou n'existe pas selon qu'on est pour *le Fils de Dieu* ou contre lui (pour « le Fils de Dieu » et non pas « pour Jésus » — cette différence d'appellation est fondamentale). C'est la reconnaissance de la plénitude de Sa divinité qui va devenir la pierre de touche puisque cette divinité ne fait qu'un avec « *la volonté de Dieu* ». Ceux qui se refusent à l'admettre restent « *au dehors* ». Il n'y a point de place pour eux dans la communauté nouvelle, dans l'Eglise.

Après une telle prise de position, la *quatrième section* va traiter du *mystère du royaume de Dieu et de sa naissance*⁴³.

En effet, afin d'attirer l'attention des foules sur le caractère de son autorité, Jésus prend place dans une barque et « *s'assied sur la mer* », sur l'élément dangereux, trompeur, destructeur, mauvais par excellence car, selon la LXX, Il « règne comme seul Seigneur sur la puissance **de** la mer »⁴⁴, dominant de ce siège ses forces endormies, qu'il ne tardera guère à avoir l'occasion de vaincre⁴⁵. C'est de là, de ce siège sur la mer », qu'Il s'adresse au peuple dans les termes mêmes de la prière solennelle que tout Israël récite chaque jour : « *Ecoute Israël...* »⁴⁶. Ce n'est plus Jésus de Nazareth qui parle, c'est Dieu même et ce qu'Il précise c'est en quoi consiste le mystère du Royaume de Dieu tel qu'il s'exprime au travers de la parabole du Semeur. Cet homme-là, il a reçu mission d'éclairer les hommes sur eux-mêmes, sur leur condition dans le Royaume de Dieu. Il sème en l'homme la Parole, une Parole qui apporte au plus profond de l'auditeur la vision de ce que signifient pour lui, pour sa « vie », la venue, la mission, la personne de Jésus. De la manière dont croît la Parole en l'homme dépend la révélation de ce qu'est cet homme dans sa réalité intérieure même. Voilà pourquoi ce sont seulement ceux qui « *sont autour de Jésus* » qui saisissent « *le mystère du Royaume de Dieu* », alors que ceux qui « *restent au dehors* » n'entendent que l'historière et ne s'arrêtent pas à la précision minutieuse des termes choisis par Jésus, car il ne s'agit pas là *d'un* semeur quelconque mais du seul qui compte, « *le* » Semeur, le Fils de l'homme, de même qu'il ne s'agit pas *d'une* semence en général mais de « *la* » semence, la Parole dans laquelle Dieu est présent. C'est pour cette raison que Satan se précipite parce qu'il sait, lui, quel danger représente pour son règne cette semence-là. Quand Satan parvient à avoir l'influence la plus forte, alors « *la* » semence ne détermine aucun « événe-

⁴³ Marc 4 : 1-34.

⁴⁴ Psaume 89 : 10.

⁴⁵ Marc 4 : 35-41.

⁴⁶ Deutéronome 6 : 4.

ment », il n' « arrive » rien. Par trois fois la Parole semée meurt, et de cette triple mort ne se forme aucun fruit puisqu'il ne peut y en avoir que là où la Parole est reçue comme venant de Dieu, comme apportée par « l'illuminateur », celui qui « est » la lumière, une lumière qui doit être placée au centre afin que « toute la maison », tout le peuple de Dieu soit éclairé. Chacun de ceux qui ont reçu cette lumière se doit d'aller la porter aux autres, à « ceux qui sont au dehors » car, s'ils ne s'efforcent pas d'investir les biens qu'ils ont reçu et de les faire fructifier, s'ils les gardent pour eux seuls, ils seront dépouillés de tout.

Le Royaume de Dieu grandit en l'homme à la mesure de sa foi et sans qu'il en prenne conscience parce que c'est aussi là un mystère trop élevé pour nos facultés de compréhension. Le Royaume se révèle uniquement dans le Fils de Dieu. C'est lui qui « est semé sur terre » et y poursuit sa route depuis le baptême jusqu'à la croix, la résurrection et l'ascension, depuis l'extrême humiliation jusqu'à la gloire divine, ainsi que l'exprime la parabole du grain de moutarde⁴⁷.

Chaque fois que Marc parle de « *parabole* », il s'abstient de désigner Jésus par son nom. Cet anonymat, renouvelé *quatre vingts fois*, est volontaire. Il veut attirer l'attention sur la présence du mystère recélé dans le texte. Le Fils de l'homme se présente incognito et non pas en roi, afin que seuls ses fidèles le reconnaissent — « *dans la mesure où ils peuvent l'entendre* ». Pour « *les siens* », tout est expliqué par l'Esprit puisqu'ils ont « renoncé à eux-mêmes » et n'existent plus qu'en fonction de leur maître.

⁴⁷ Cf. Ezéchiel 17 : 22-24.

DEUXIÈME ACTE :

JÉSUS, MAITRE DES FORCES COSMIQUES DE LA MER, DES DÉMONS ET DE LA MORT, SE RÉVÈLE D'UNE MANIÈRE VOILÉE AU TRAVERS DU DON QU'IL FAIT DE LUI-MÊME DANS LA DISTRIBUTION DU PAIN ET DANS LA COMMUNION DE TABLE ⁴⁸.

La première section nous présente, en Jésus, le Seigneur de la mer, des démons, de l'impureté et de la mort ⁴⁹.

C'est par le récit de la tempête apaisée que s'ouvre cette section. Au soir du même jour, Jésus est emmené par les disciples sur le bateau d'où Il s'était adressé à la foule. Le « *bateau* », c'est le symbole de la communauté de destinée entre Jésus et les siens, une communauté qui s'étend jusqu'à et y compris la mort. Pendant que la tempête s'élève, Jésus dort profondément. Il se sait en sécurité. Les disciples s'en inquiètent et l'éveillent. Tiré de ce sommeil, Il menace le vent et la mer de la même manière qu'Il menace les démons. Il agit donc en Seigneur des forces cosmiques et se révèle à elles tel qu'Il est et pour ce qu'Il est. A la faveur de cette action qui vient de les sauver du naufrage, les disciples s'interrogent et découvrent en Lui l'originateur de leur salut. Aussi une grande frayeur s'empare-t-elle d'eux, car ils réalisent combien Dieu est près d'eux et, qu'en bons Israélites, ils savent fort bien qu'on ne peut sans danger se trouver proche du Dieu Vivant. Le profond sommeil de Jésus et les efforts tentés pour le réveiller sont les signes avertisseurs de cette mort et de cette résurrection qui lui permettront de l'emporter sur les forces de la mort, de l'abîme et des démons et de communiquer les effets de cette victoire à ses disciples, étant donné qu'ils sont « *embarqués sur le même bateau* ». Cette preuve de souveraineté sur les forces naturelles accentue la crainte des disciples à son sujet : « *Qui est celui-ci ?* »

Le groupe apostolique aborde sur la rive jordanienne du lac, dans le territoire païen de la Décapole. Un possédé s'approche, sorti de la nécropole rupestre où ses compatriotes l'ont contraint de chercher refuge car ils le considèrent comme un asocial dangereux. Poussant de grands cris, signes de la crise violente où s'affrontent en lui les forces de Dieu et celles de Satan, le malade s'adresse à Jésus, lui reprochant d'être le Fils du Dieu-très-haut, précisément ce que les disciples ne parviennent point encore à reconnaître en lui ! L'inattendu se produit alors. Une étape est franchie. L'heure de la révélation approche. Au lieu de lui enjoindre le silence comme Il l'a fait jusqu'à ce moment-là, Jésus

⁴⁸ Marc 4 : 35 ; 8 : 26.

⁴⁹ Marc 4 : 35 ; 5 : 43.

demande à ce possédé de se nommer. C'est là un signe de l'autorité qu'il va exercer sur lui. « *Légion* », répond l'homme. Par ce nom, il indique la présence en lui d'une quantité innombrable de démons qui l'asservissent, tout comme le peuple juif se trouve asservi par les légions romaines, incarnation du pouvoir exercé par la puissance occupante. Parasites par nature et dans l'impossibilité de subsister en dehors d'un corps, quel que soit celui-ci, cette « masse démoniaque » imploré Jésus de l'autoriser à s'incarner dans un troupeau de cochons élevés par les païens de la contrée. Ces cochons sont, aux yeux des Juifs, de vivants symboles d'impuisété. Seulement, si les hommes supportent dans une certaine mesure la coexistence avec les forces du mal, au point d'accorder un certain crédit à la « coexistence pacifique » dans les affaires internationales, il n'en est point ainsi des animaux, même des plus impurs ; aussi dès que les démons sont entrés en eux, les cochons se précipitent-ils dans l'abîme et meurent. Voyant « *ce qui est arrivé* », les païens du lieu discernent le cadre extérieur d'un événement dont la portée profonde leur échappe mais qui les effraie d'autant plus que le comportement du démoniaque leur paraît prouver une présence surnaturelle active : En effet, préfiguration de l'Eglise pagano-chrétienne, le démoniaque se trouve là, « *assis* », vivant maintenant tout aussi paisiblement que jusqu'ici il n'avait connu que l'agitation maladive. Il est « *vêtu* » de cette dignité humaine nouvelle que confère le Fils de Dieu. Il est « *plein de bon sens* » à un degré semblable à celui de son égarement antérieur. Il prie Jésus de permettre « *qu'il soit avec Lui* ». Mais telle n'est pas sa mission. Jésus attend de lui qu'il se rende auprès des siens témoigner de « *ce que le Seigneur lui a fait* »⁵⁰.

Revenant à la rive israélite du lac, Jésus y trouve le lieu et l'occasion d'une nouvelle révélation de son Royaume. C'est « *au bord de la mer* » que la foule sera témoin de ce « signe » nouveau de même que ses ancêtres le furent du grand miracle qui leur ouvrit le chemin du salut au travers des eaux de la Mer Rouge. Ce « signe », le voici : Le responsable de la synagogue du lieu, un certain Jaïrus, celui que « Dieu éclairera », « *voit* » venir Jésus. Il le « *voit* » de toute l'intensité d'un regard d'homme désespéré croyant discerner le seul salut possible. Il « *tombe à ses pieds* ». Cet homme « *voit* » l'événement susceptible d' « *arriver* » pour peu que Jésus accepte de venir à son aide. De son côté Jésus saisit quelle solitude intérieure complète est celle de cet homme. Il « *part avec lui* », car le Royaume de Dieu est aussi fait de ces « départs » de Jésus avec des individus solitaires.

Pendant qu'ils sont en chemin, une femme s'approche. Elle est atteinte d'une maladie qui la rend légalement impure⁵¹ et lui interdit aussi bien de « *toucher un objet sacré* » que de « *venir*

⁵⁰ « *Kyrios* », titre du Christ glorifié.

⁵¹ Lévitique 15 : 25.

au sanctuaire »⁵². Sa maladie fait d'elle un symbole de l'humanité étrangère à Dieu, livrée aux puissances de souffrance, de destruction, de mort. Ce qui importe dans ce récit, c'est le fait que cette femme puisse « toucher » alors qu'un tel geste lui était interdit. Quand une flamme « touche » les ténèbres, sa lumière les dissipe. Dieu avait interdit au premier homme de manger le fruit de l'arbre de vie et « de le toucher » car il ne connaîtrait plus la mort⁵³. Maintenant, au contact de Jésus, une nouvelle vie pénètre celle qui « a touché », même s'il ne s'agit encore que d'un contact tout extérieur, d'un contact avec la vêteure qui dissimule au regard de l'homme la gloire divine du Fils de l'homme. Celui-ci « sait » qu'une force est sortie de lui. Le Fils de Dieu a accompli un acte d'autorité divine qu'en tant que Fils de l'homme Il ignore encore. Ici la gloire divine et l'humilité de la condition humaine se rejoignent, mystère que les disciples ne peuvent comprendre. Dans la foule, la femme est seule avec Jésus à « savoir » « ce qui est arrivé ». Elle se juge coupable d'avoir voulu lui cacher la guérison qu'elle a obtenue à son contact, mais Jésus, voyant sa foi, l'appelle « sa fille ». Le Fils de l'homme sait que cette femme n'attribue sa guérison à aucune action magique. Parce qu'elle se savait atteinte d'une maladie mortelle, elle a su, de certitude divine, que le contact avec Jésus pouvait, seul, la sauver. Parce qu'elle avait la foi véritable, elle a été sauvée : « va en paix », reçois en ton cœur le message de joie.

Cet appel à la foi, Jésus le répète à Jairus : crois au Fils de l'homme, crois en lui, même en présence de la mort. Car la mort était au rendez-vous et Jésus prend avec lui les trois mêmes disciples qu'il emmènera avec lui à Gethsémané, à cet autre rendez-vous qu'il aura avec la mort. Déjà les ensevelisseuses, les pleureuses à gages emplissent la maison. Elles savent bien que l'enfant est morte. C'est leur métier de le savoir. Jésus les chasse de la chambre tout comme il chasse les esprits impurs. Il faut que le lieu où le Seigneur révélera le mystère de son être soit pur de toute présence liée à l'idée de mort. Saisissant la main de l'enfant, Jésus fait de sa mort sa propre mort. Il fait passer en elle sa propre vie au travers de ce « contact » : « *Talitha kum !* » Les paroles araméennes sont là, telles qu'elles furent dites par Jésus, témoignage irréfutable échappant aux approximations des traductions, car il importe que Sa Parole et Son acte ne fassent véritablement qu'un. Jésus parle à cette morte, qui ne peut entendre, et elle entend. Elle peut l'entendre parce qu'intérieurement Il l'a éveillée.

Ainsi, dans cette section, après avoir ouvert la porte de la communauté du Royaume de Dieu à un païen, prototype de l'Eglise pagano-chrétienne, Jésus guérit une femme, prototype de cette partie du Judaïsme que le légalisme pharisaïque tenait pour « souillée ». Elle avait été malade douze ans et ce chiffre douze est

⁵² Lévitique 12 : 4.

⁵³ Genèse 3 : 3.

un chiffre parfait. Les apôtres sont « douze ». La fille de Jaïrus a douze ans. Comme les souffrances de la femme n'ont pu être guéries par les mauvais médecins que sont les maîtres de la loi, quand leur durée a atteint la plénitude, au bout des douze années, « le temps est arrivé » où sa guérison a lieu. Jaïrus, lui, est le prototype de ces Juifs qui croient en Jésus sans toutefois reconnaître en Lui le Messie. Sa fille est « la fille de Sion », elle est le prototype du peuple d'Israël dans son ensemble, de ce peuple qui « attend », qui « espère ». Voilà pourquoi « elle n'est pas morte » car « elle dort ». Atteignant cet âge de douze ans, pour elle aussi « le temps est arrivé » et le Seigneur la « fait vivante ». « Cela est arrivé » quand le Seigneur revint « sur la mer » et retrouva son peuple afin d'y rendre purs les impurs et vivants les morts.

La seconde section nous présente Jésus face à la crise. C'est la révélation du don qu'il fait de lui-même dans la communion de table. Le chemin qu'il doit suivre le mène des Juifs aux païens.

Cette section est très élaborée. Marc l'a construite en opposant à quatre tableaux d'autres présentations qui prennent le contre-pied des premières. Au rejet de Jésus à Nazareth répond l'envoi en mission des Douze ; au banquet d'Hérode répond le repas messianique des cinq mille personnes ; à l'endurcissement du cœur des disciples répond la confiance des malades galiléens ; à l'incrédulité des pharisiens répond la foi de la syro-phénicienne⁵⁴. Nous allons tenter de dégager l'enseignement de cette succession d'épisodes.

A. — Jésus s'est rendu à Nazareth, ville de son enfance et de sa jeunesse. Sa prédication y indigne ses compatriotes parce qu' « il n'a pas étudié » conformément aux règles et usages des écoles rabbiniques. L'incrédulité générale est si grande que Jésus n'accomplit que des guérisons tout extérieures car les cœurs ne sont pas véritablement touchés. Alors, quittant Nazareth, Jésus répond à ce rejet par la décision d'envoyer les Douze en mission d'évangélisation. Il leur confère une autorité totale pour autant qu'ils seront fidèles à ce qu'il leur a enseigné. De la sorte, Il les arme pour la lutte contre la puissance des ténèbres et pour la proclamation de la « joyeuse nouvelle » à travers le pays. Il leur donne aussi tout un ensemble de directives pratiques destinées à souligner leur caractère de serviteurs de celui qui les a envoyés. Ils ne se présenteront pas en « prédicateurs itinérants », qu'on reçoit avec respect, mais en hôtes et en membres temporaires de la famille de ceux qui les hébergeront, partageant leurs peines et leurs joies et s'efforçant de faire de la maison où ils seront descendus une maison de Dieu. Ils auront donc à créer une « communion de maison » très concrète, très humble mais qui préparera la

⁵⁴ Marc 6 : 1 ; 8 : 26.

venue du Royaume. Là où la main que tend le Seigneur à son peuple ne sera pas saisie et où la prédication des apôtres ne sera pas écoutée, ils n'auront pas à tenter d'y rester à tout prix. Ils se rendront ailleurs, oignant les malades avec de l'huile, médicament usuel du temps de réception, mais également signe de la dignité royale, puisque les malades guéris deviennent princes du sang au Royaume de Dieu. Telles sont les conditions caractéristiques de ce « printemps de l'évangélisation du monde ».

B. — Au cours d'un banquet, Hérode Antipas avait fait décapiter Jean-Baptiste. Par ce supplice Jean « précéda » son maître dans la mort. Mais les rumeurs sur Jésus courant le pays firent naître l'idée de la résurrection du Précurseur et parler, à l'avance, de Jésus comme du Ressuscité ! La puissance d'Hérode donna l'impression d'être l'antithèse de celle de Jésus aussi Marc en vint-il à faire poser à ses lecteurs la question de la nature de la véritable autorité, d'autant plus que prêtres et docteurs d'Israël apparaissent, dans son récit, déchus de toute la dignité attachée à leur haute vocation du fait de s'être mis au service d'Hérode. Le parallélisme entre la condamnation de Jean par Hérode et celle de Jésus par Pilate souligne combien la prédication de la joyeuse nouvelle est une prédication *liée à des faits réellement survenus*, et non pas une construction due à la foi. Voilà pourquoi, en réplique au banquet d'Hérode, le repas des cinq mille personnes sur la rive Est du lac se trouve introduit par la « venue au rapport » des disciples soucieux d'informer Jésus de ce qu'ils « *avaient fait* »⁵⁵. Les *actes* précèdent les *paroles*. Jésus emmène les disciples à l'écart, non pas seulement pour qu'ils puissent trouver du repos mais surtout parce que le Royaume ne croîtra par leur mission que si eux-mêmes restent en étroite communion avec leur maître⁵⁶.

L'heure « *arrive* » alors où la faim et le dénuement spirituel des masses errantes « dans le désert » de leur vie déboussolée amène Jésus à créer entre elles et Lui cette « communion de table », parfaite image de l'unité totale qui existera entre Christ et son Eglise. En ce printemps du Royaume de Dieu (évoqué par l'herbe verte !), se manifeste à tous l'étendue de celui-ci. Il est si vaste ce Royaume que, la foule une fois rassasiée, il reste encore douze corbeilles pour calmer la faim des « autres ». *Douze corbeilles* ! voilà encore l'expression de la plénitude. La mission auprès des païens trouve son origine symbolique dans le geste de charité des corbeilles remplies capables de nourrir la faim du monde du fait qu'elles sont au nombre de douze ! Le banquet d'Hérode, célébré avec les puissants de ce monde, s'est terminé dans le sang, celui de Jésus, pris avec les masses affamées, inaugure l'ère de la communion de table étendue au-delà des limites ethniques et raciales. Il

⁵⁵ Marc 6 : 30.

⁵⁶ Marc 6 : 32.

atteint les « impurs » selon la loi et crée une notion de « pureté » différente de la notion rituelle.

C. — Immédiatement après ce repas, Jésus constraint les disciples à engager leur bateau sur la mer. Il les envoie dans la zone dangereuse, là où dominent les forces de l'abîme et de la mort. La barque avance péniblement car le vent est contraire aux rameurs. C'est une préfiguration de la mission qu'ils devront remplir dans le monde romain, aux prises avec toutes les puissances démoniaques du paganisme et du totalitarisme. Mais, sans qu'ils s'en doutent, le Maître suit leur voyage afin de « *venir à eux* » quand Il le jugera bon. A cet instant, Jésus « *s'approche* », marchant « *sur la mer* ». Cette marche sur la mer est une préfiguration de la résurrection survenant à l'heure où les disciples succombent à la terreur de la mort et de la nuit. Mais c'est aussi une révélation, voulue par Jésus, de ce que créera la résurrection. Jésus veut entraîner ses disciples en Galilée. Il dépasse donc leur bateau, leur indiquant, par ce geste, où ils auront à poursuivre leur mission, ce qu'au matin de Pâques confirmera le « jeune homme » assis près du tombeau vide⁵⁷. En voyant Jésus s'éloigner d'eux, la terreur des disciples atteint à son comble : Jésus les abandonne ! Alors, parlant comme Dieu le fit à Moïse⁵⁸, Il leur déclare ; « *Je suis l'étant* » (celui qui est), je suis l'image même de Dieu, celui qui possède la faculté d'être éternellement. Le psaume 77 avait déjà affirmé que sa route devait être « *frayée sur la mer*, son chemin au travers de beaucoup d'eau, mais ils n'ont point voulu reconnaître ses traces »⁵⁹. Jésus avait beau affronter les forces de la mer et celles de ses monstres, les disciples ne parviennent pas à mettre en relation ces divers témoignages avec la personne et la mission de leur maître. Ils ne discernent pas sa véritable nature et ne sont même pas convaincus par la victoire remportée sur les éléments déchaînés et que viendra confirmer avec éclat celle de Pâques. Décidément ils ne peuvent se libérer des entraves de pensée que leur impose le Judaïsme.

En absolu contraste avec cette incrédulité des disciples, les plus pauvres, les plus souffrants des galiléens témoignent de la ferveur de leur foi en cherchant à « *toucher les houpes de son vêtement de dessus* » parce que, pour eux, et selon les notions de l'époque, les forces de guérison et de vie possédées par Jésus imprègnent jusqu'à ses vêtements. Si c'est là un signe d'une mentalité qui nous est devenue étrangère, au premier siècle personne n'aurait songé à faire une distinction entre la personnalité d'un « homme de Dieu » et ce qui le vêtait. Sa puissance était totale et totalement manifestée. Pour les galiléens, toucher une houppes d'un vêtement c'était entrer en contact avec le divin qui agirait en eux en les « *justifiant par leur foi* ».

⁵⁷ Marc 14 : 28.

⁵⁸ Exode 3 : 14.

⁵⁹ Psaume 77 : 20.

D. — De même que ceux qui suivaient Jésus « *s'étaient assemblés* » autour de Lui pour le grand repas communiel, de même ses adversaires « *s'assemblent* » autour des docteurs hiérosolymitains et des maîtres des écoles rabbiniques, tous spécialistes de la connaissance de la loi. Ils s'indignent de ce que certains des disciples négligent les ablutions rituelles avant de se mettre à table. Les cinq mille convives du repas au désert s'étaient, eux aussi, abstenus d'ablutions liturgiques avant de manger le pain du Seigneur. Ce pain les avait purifiés parce qu'en lui se trouvait caché le don que Jésus leur faisait de lui-même. Les pharisiens, eux, ne pouvaient songer à partager ce même pain puisqu'ils se refusaient à toute communion avec Lui. Du haut de leur conscience de juges suprêmes de leur peuple, ils s'étonnaient de ce que les disciples de Jésus ne suivaient pas « *la tradition des anciens* ». Jésus répond à cette pieuse indignation en traitant ces chefs spirituels de son peuple de « *comédiens* » au « *double visage* », persuadés de détenir le monopole de la juste dogmatique, de la juste interprétation et du juste enseignement des Ecritures alors que, sans en prendre conscience, ils opposent leur « *juste* » dogmatique à la Parole de Dieu, entraînant leur peuple à vivre dans un climat de fausseté et de mensonge. Ce qui rend l'homme impur, ce ne sont pas en effet les actes purement extérieurs mais ce qui touche à l'intégrité du cœur, rendant celui-ci souillé devant Dieu.

Peu après, au cours d'une randonnée dans la zone frontière tyrienne, Jésus vient confirmer cette affirmation en guérissant la fille d'une syro-phénicienne, donc d'une païenne, membre d'un peuple traditionnellement ennemi d'Israël. Cette « *impure* » implore le Seigneur pour quelques miettes de son « *pain* » et le mange alors que les pharisiens « *purs* » ne songent pas plus à le recevoir qu'à le manger. Dans ces conditions, le message de joie ne sera plus annoncé à l'élite religieuse d'Israël mais va l'être aux païens. D'ores et déjà la mission a commencé.

Après cette présentation de l'opposition des réactions provoquées par Jésus et la constatation que leur aboutissement est d'ouvrir le Royaume de Dieu aux païens, Marc montre, entre deux guérisons, comment le mystère du sacrifice personnellement consenti par le Seigneur s'est trouvé éclairé par une série d'actes non moins significatifs accomplis par Lui.

Passant par la Décapole, Jésus est arrêté par des mouvements populaires suscités par la conviction que la force invisiblement active de Dieu réside en Lui. On lui amène un sourd-muet, qu'il guérit par le contact de ses mains et de sa salive. Ce sont là des actes destinés à amener le malade « *par l'intérieur* » en contact aussi direct avec le Père qu'il s'en trouvait empêché par sa double infirmité. Une fois encore le contact est le moyen par lequel est communiquée au malade la puissance guérissante de Jésus. Les assistants s'en trouvent arrachés à leur univers limité et voient s'entrouvrir devant eux le Royaume de Dieu. Mis en présence de

la nouvelle création, ils expriment la profondeur de leur émotion par la parole même du premier récit de la Genèse : « *Tout ce qu'il a fait est bon* »⁶⁰.

Marc esquisse ensuite la relation du repas des quatre mille personnes, mais cette fois la signification de cette communion de table se trouve présentée dans toute l'ampleur de son importance symbolique. C'est « le pain de l'Ancienne Alliance », la manne du désert, qui acquiert la plénitude de son sens dans le « pain du ciel » que donne le Fils de l'homme. Que ce passage soit rédigé dans un souci permanent d'amener le lecteur à comprendre le drame du don total que Jésus fera de Lui-même sur la croix, ressort du choix du vocabulaire employé et de la manière dont ces termes choisis se répondent ici et dans le récit de la condamnation de Jésus par Pilate⁶¹. Relatant le repas, Marc mentionne à trois reprises cinq mots : *les disciples, présenter*⁶², *manger, le pain, sept* (autre chiffre parfait). Dans le récit du procès de Jésus, Marc emploie également trois fois six mots, parmi lesquels « *Jésus* ». Seulement ce ne sont pas les disciples mais les pharisiens qui « *présentent* » (ou livrent) le Seigneur à Pilate et Pilate qui, à son tour, le présente (ou le livre) pour être conduit à la croix. Au don que Jésus a fait de Lui-même dans la communion de table répond le sacrifice accompli par Sa mort.

Dans cette relation, ce n'est plus sur de l'herbe verte que s'assoient les auditeurs de Jésus mais « *sur la terre* », sur la terre de notre situation historique, sur la terre de notre condition existentielle. C'est sur cette terre que le pain qui fait vivre est donné non seulement à ces juifs mais à « *ceux venus de loin* », prémisses des païens auxquels s'adressera l'évangélisation de demain. Dans ce bref récit, Marc réunit trois époques de l'histoire : le temps de l'Alliance au désert, le temps de la vie terrestre de Jésus terminée par la croix et la résurrection, le temps de la mission aux païens.

Après que les pharisiens aient vainement tenté une fois encore d'entraîner Jésus à faire mauvais usage de son autorité en accomplissant un miracle sur commande et après que les disciples aient prouvé leur incapacité de comprendre le mystère de la personne de leur maître en croyant qu'Il leur reprochait de ne s'être pas muni de pain, alors qu'Il les mettait en garde contre la redoutable influence des pharisiens, la guérison d'un aveugle à Bethsaïda vient répondre aux questions que se posent les disciples.

La guérison de cet aveugle a lieu uniquement par le contact personnel de Jésus avec le malade. Par deux fois Il lui impose les mains sur les yeux, là où sa misère est à son comble. Jésus le fait jusqu'à ce qu'un être nouveau soit né de Lui en ce malade et que celui-ci puisse atteindre à cette vision « par l'intérieur » dont

⁶⁰ Genèse 1 : 31.

⁶¹ Marc 15 : 1-15.

⁶² Marc 8 : 6c, 6d, 7.

parlait Esaïe⁶³. Cet aveugle précise ce qu'est la situation des disciples, les difficultés qu'ils éprouvent à discerner la réalité au travers de l'écran que constitue pour eux « *le levain des pharisiens* ». Mais le Seigneur leur ouvrira les yeux par Sa mort et Sa résurrection. A ce moment-là, ils « *saisiront tout distinctement* ».

C'est sur cette ultime remarque que s'achève la première partie de l'Evangile de Marc. Désormais les étapes de sa narration nous mettront graduellement en contact avec la plénitude de la révélation de la personne et de la mission de Christ.

⁶³ Esaïe 51 : 1, 2.

DEUXIEME PARTIE DE L'EVANGILE

TROISIÈME ACTE :

LA RÉVÉLATION DE CHRIST AU TRAVERS DE L'ANNONCE DE SES SOUFFRANCES, DE SA MORT ET DE L'ACCOMPLISSEMENT DE SON ROYAUME⁶⁴.

Avec la confession de Pierre sur le chemin de Césarée de Philippe, Marc modifie radicalement sa présentation de Jésus et de sa mission. Désormais Jésus « annoncera ouvertement la Parole »⁶⁵. En termes clairs, concrets, Il va expliciter par quelle succession d'épreuves, de souffrances s'acheminera son destin jusqu'à sa mise à mort. Le vocabulaire auquel Marc a recours contribue à accentuer la conviction qu'il veut planter en ses lecteurs. Alors que Jésus n'avait été appelé le « *Christ* » que dans le titre de l'Évangile, c'est à six reprises qu'Il est dénommé de la sorte dans la seconde partie. Il en est de même du titre de « *Fils de l'homme* », employé par Jésus pour se désigner lui-même deux fois dans la première partie et douze fois dans la seconde, en liaison avec les souffrances, la mort, la résurrection et le retour en gloire du Seigneur. Alors que, dans la première partie, Jésus emploie les pronoms personnels de la première personne sept fois, dans la seconde c'est quarante-neuf fois qu'il y recourt afin de marquer son autorité, la puissance dont Il a été revêtu et que cette autorité implique pour quiconque entre en relation avec Lui. Par contre, alors que dans la première partie il était question dix fois de Jésus en tant que « *prédicateur* », il n'en est fait mention que deux fois dans la seconde partie et encore en relation avec la prédication du Christ mort et ressuscité, faite à l'intention de la communauté chrétienne.

De ce choix attentif des termes employés se dégage la constatation que, dans la première partie de son Évangile, Marc a montré le Seigneur prêchant l'irruption du Royaume de Dieu en ce monde alors que, dans la seconde partie, ce seront ses actes qui témoigneront pour Lui et en particulier ses souffrances. De la sorte, Dieu ne cessera de s'adresser à Son peuple au travers de « l'événement », par le moyen de « ce qui est arrivé », donc en recourant à des faits tangibles, concrets, ce qui ne peut pas ne pas conférer à cet Évangile une valeur trop souvent méconnue.

*Prologue : Commencement de l'annonce des souffrances, de la mort et de la résurrection de Christ*⁶⁶.

Mettant à profit le tête-à-tête avec ses disciples procuré par le voyage à Césarée de Philippe, Jésus fait porter l'entretien sur

le mystère qui enveloppe Sa personne : « *Qui suis-je en réalité pour vous ?* » — La réponse de Pierre jaillit : « *Tu es le Christ* », c'est-à-dire « l'Oint » de l'onction royale attendu par les Juifs, sous sa traduction hellénisée de « *Messie* » ou sous la désignation employée par la LXX, « *le Christ* », le roi-sauveur de la fin des temps, celui qui, en vertu de l'autorité supérieure qu'il exerce sur la terre, instituera le Royaume de Dieu après avoir rejeté les Romains à la mer et avoir fait de Jérusalem la capitale du monde entier.

Cette confession détermine Jésus à « *entreprendre* » la longue tâche d'enseigner aux disciples que, loin d'être le Messie glorieux confessé par Pierre, il devra être ce Messie souffrant, destiné à être rejeté comme un employé incapable ou une pièce démonétisée, puis tué, mais pour ressusciter après trois jours. Par un tel enseignement, Jésus inaugure une méthode nouvelle : « *annoncer ouvertement la Parole* ».

La franchise de cet exposé scandalise Pierre qui tente de persuader son Maître que ce n'est pas cette voie-là qu'Il doit suivre. Jésus le repousse en tant que porte-parole du tentateur suggérant le choix entre la volonté de Dieu et l'idéal humain. S'adressant à la foule, il va essayer de lui faire saisir ce que sont les conditions requises pour le suivre : d'abord reconnaître qu'il appartient au Seigneur d'« *aller devant* », de prendre les initiatives, de choisir la route, donc apprendre, en tant que disciple, à savoir renoncer à ordonner sa vie comme on l'entend et à faire de celle-ci le centre des préoccupations personnelles. Comme un condamné à mort perd toute liberté de comportement, il ne reste au vrai disciple qu'à accepter de devenir, s'il le faut, objet de scandale comme l'était le condamné en marche vers le supplice de la croix. Voilà ce qu'il en coûte à l'homme de « *suivre* » le Christ ! Mais s'il veut sauver son « *moi* »⁶⁴, il le perdra car il se sera fait passer lui-même avant son Maître, Sa volonté et son message de joie. Jésus s'adresse personnellement à chacun de ceux qui se trouvent à l'heure du choix et exige d'eux une vision claire de ce que représente la fausse sécurité selon les lois de ce monde adorateur d'idoles et profanateur du lien sacré qui l'unissait à son créateur. En regard, il doit apprendre à discerner où se trouvent la véritable autorité et ses forces, bien qu'elles soient encore cachées aux yeux de ceux qui n'envisagent toutes choses que selon les snobismes et les idées préconçues qui règlent l'existence journalière.

La venue du Royaume de Dieu « *en force* » est en effet pro-

⁶⁴ Marc 8 : 27 ; 13 : 37.

⁶⁵ Marc 8 : 32.

⁶⁶ Marc 8 : 27 ; 9 : 13.

⁶⁷ Marc 8 : 35 où nos traductions parlent de sauver sa « *vie* », alors que le même mot dans le grec de la LXX (toujours suivi par Marc) réunit à la fois le souffle, l'existence, les forces vitales, bref tout ce qui constitue « *l'être* » d'un homme, son « *moi* » authentique.

che⁶⁸. Ce texte difficile ne se comprend qu'en fonction de ce que Jésus vient de dire de ceux qui le suivent sur la voie douloureuse qui conduit à « la vie ». Autant ils auront été « abaissés », autant ils participeront à la gloire baignant le « retour ». Certes, aux yeux des hommes de « ce monde », aucun reflet de cette gloire n'est « visible » mais pour ceux qui vivent par la foi, c'est dès à présent qu'ils participent de « la force » de Dieu, même au comble de leur abaissement. Il est donc nécessaire qu'ils aient la « révélation » de cette gloire du Christ « élevé à la droite de Dieu et revenant » vers les siens. Voilà pourquoi cette révélation est donnée « *six jours après* » à Pierre, Jacques et Jean par la transfiguration⁶⁹.

« *Six jours après* », c'est donc le septième jour, le jour de « la fin de ce monde », le jour du grand « sabbat » pour la création. C'est ce jour-là qu'est révélée aux trois disciples par excellence la signification de la résurrection. Le « corps terrestre » de Jésus est changé à leurs yeux en « corps glorieux », le « corps naturel » en « corps spirituel »⁷⁰ et ses vêtements, substances mortes couvrant le corps mortel de Jésus, prennent l'éclat de la neige en signe de la gloire céleste qui change leur nature. « La mort » des choses matérielles est comme aspirée dans l'éclat de « la victoire » de la résurrection préfigurée dans cette scène extraordinaire où deux des plus hautes figures de la révélation accordée dans le passé viennent témoigner de la communion des croyants de tous les temps avec Christ ressuscité et glorifié, car « *ils s'entretenaient avec Jésus* ».

Les disciples sont « *hors d'eux-mêmes de terreur sacrée* » mais en même temps brûlent du désir que cette vision n'ait point de fin. Un nuage cache à leurs yeux cette gloire divine un instant entrevue et ce nuage devient le signe de la présence immédiate, mais cachée, de Dieu ainsi que cela avait été le cas pour Moïse⁷¹. Comme à l'heure du baptême, « *il arriva* » qu'une voix se fit entendre : « *Celui-ci est Mon Fils, le Bien-aimé, écoutez-le !* ». Les disciples le savent : le mystère du Christ c'est le mystère de l'amour du Père pour le Fils, et il se révèle dans l'amour que le Fils éprouve pour l'humanité. Même s'ils ne le comprennent pas, les disciples doivent « écouter » puisque c'est dans son amour pour l'homme que leur Maître a fait d'eux des disciples à l'intention de cet homme, quel qu'il soit.

Après une telle expérience, c'est le retour aux dures réalités terrestres. Ordre est donné aux disciples de taire la révélation qui leur a été consentie jusqu'à ce que la résurrection se soit produite. Ils le promettent mais sans comprendre de quoi il peut bien s'agir là.

⁶⁸ Marc 9 : 1.

⁶⁹ Marc 9 : 2-8.

⁷⁰ I Corinthiens 15 : 44.

⁷¹ Exode 40 : 35.

Ce prologue de la seconde partie de Marc présente un parallélisme frappant avec celui de la première, dont il vient préciser le sens et la portée. C'est le même message qui, cette fois, est annoncé « ouvertement » sans toutefois déterminer une compréhension plus complète de la part des disciples. Les brefs éclairs qu'ils en ont se trouvent encore complètement pénétrés de leur manière « juive » d'entendre la personne et la mission de « Christ », le Messie.

Première section : La révélation progressive du Christ souffrant suscite une aggravation de la crise, de l'irritation et de l'incrédulité⁷².

La dernière section de la première partie de Marc se terminait par la guérison d'un aveugle à Bethsaïda. Cette première section de la seconde partie se termine par la guérison d'un aveugle à Jéricho. Alors que, dans la dernière section de la première partie le nom de Jésus revenait six fois, dans cette section-ci c'est de « voir » qu'il est question à six reprises, sans que Jésus soit nommé. Ce n'est point là l'effet d'un hasard mais d'une volonté de choix, cherchant à marquer que, lors de la guérison de Bethsaïda, les disciples « ne voyaient pas encore » Jésus tel qu'il est, alors que, dans la guérison de Jéricho, le « mystère » du Royaume de Dieu est indiqué comme étant changé en « vue ». Dans la première relation, l'homme est « aveugle », Jésus le « touche » et il distingue « des hommes comme des arbres », alors qu'après la résurrection, quand la vision sera devenue complète, « tout sera clair ».

En demandant des places d'honneur aux côtés du Seigneur « lorsqu'il viendra dans sa gloire »⁷³, les fils de Zébédée ont prouvé qu'ils « ne voyaient pas » ce que Jésus leur offrait à la suite de leur vocation. Dans le récit de la guérison de l'aveugle de Jéricho, Marc insiste à six reprises sur le nom de Jésus : Jésus de Nazareth, Fils de cette méprisable bourgade de Galilée ; Jésus, Fils de David, le roi-messie ; Jésus capable d'entendre l'appel de l'aveugle ; Jésus lui demandant : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » ; Jésus, le Maître divin qui, non seulement interroge mais qui « agit » ; Jésus qui sauve et qui donne la lumière à celui qui croit. Cette insistence est en relation directe avec l'ensemble de cette section, dont le thème est précisément « la révélation du Christ en public », et lui sert de conclusion. Face au durcissement général à l'égard de Jésus, Il s'affirme « celui qui donne la lumière aux aveugles », de quelque nature que soit leur cécité, celui qui agit à l'égard de tous ceux qui croisent sa route en les amenant à « voir », à discerner qu'il est le « véritable Messie ».

Ceci dit, le déroulement des événements évoqués dans cette

⁷² Marc 9 : 14 ; 10 : 52.

⁷³ Marc 10 : 37.

section de Marc apparaît dans sa simplicité mais aussi éclairé par la ferme détermination de Jésus.

Descendant de la montagne de la transfiguration, Jésus irradie encore la gloire divine dont Il avait été environné, comme l'avait été Moïse au Sinaï⁷⁴. Un homme lui présente son fils « possédé d'un esprit muet ». Marc nous décrit la crise qui secoue le garçon en des termes évocateurs de l'emprise d'une puissance animale féroce beaucoup plus que d'une épilepsie banale. Il y a là autre chose qu'une maladie, il y a là une force active effroyable. Si les disciples n'ont pu le guérir, c'est parce que leur foi est hésitante, encore trop « politisée » et qu'ils sont d'opinions diverses face à l'action de la puissance mauvaise. Jusques à quand Jésus devra-t-Il les « entraîner », presque les « traîner à sa suite »⁷⁵. En présence de ce malade, personnellement irresponsable puisque atteint depuis sa petite enfance, en présence de ce père déchiré entre la foi et le doute, et qui lui remet son destin avec celui de son enfant, Jésus affirme la plénitude de son autorité sur le démon sourd et muet : « je » te le commande ! Par son ordre ce démon est séparé de sa victime. Poussant un cri inarticulé, il abandonne le corps de l'enfant dans une dernière crise et le laisse comme mort. Alors, mais alors seulement car Il ne veut point de contact avec la puissance démoniaque, Jésus prend la main du garçon. Il fait passer en lui une vie nouvelle. Le garçon se lève. Marc emploie ici les mêmes mots que dans le récit de la résurrection de Jésus car il s'agit, dans les deux cas, de la même force vivifatrice active.

Cette force de vie, dont Jésus a la maîtrise, les disciples n'en comprennent toujours pas le sens, même quand Il la confirme au terme d'une troisième annonce de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection. Ils se taisent, ruminant en eux-mêmes la pensée de leur destin personnel, leur aspiration à une suprématie quelconque en ce monde : « *Qui sera le plus grand ?* ». Prenant dans ses bras un enfant, dans un geste symbolisant l'amour du Père pour ses enfants, Jésus affirme de plus en plus clairement que celui qui accepte Christ dans son abaissement de Fils de l'homme et qui reçoit « *en son nom* » ceux qui le suivent, tout humbles qu'ils soient, ne le reçoit pas seulement, Lui, mais reçoit aussi « *celui qui l'a envoyé* ». Il n'est donc point question de « grandeur » mais de « service » au milieu des hommes.

Qu'en est-il alors de ceux qui « *ne suivent pas* » Jésus et qui, pourtant, agissent « *en son nom* », ainsi que le fait un exorciseur dont le comportement indigne les disciples ? Parce que le nom de Jésus va de plus en plus diviser les hommes, il viendra un jour où « *celui qui ne sera pas contre lui sera avec lui* ». La puissance de ce nom est telle qu'elle rompra les limites du cercle fermé de ceux qui suivent et transformera en « témoins » des

⁷⁴ Exode 34 : 30.

⁷⁵ Selon Esaïe 63 : 5 mais exclusivement dans le texte de la LXX.

hommes imprévus, peut-être simplement par la force de leur acte d'entraide simplement humaine. Mais celui qui « *scandalisera* » un des plus faibles d'entre les croyants au point d'entraîner la perte de sa foi, il sera châtié impitoyablement, en opposition avec ce que prévoient les lois des états, totalitaires ou démocrates, indifférents à ce genre de crime.

De telles notions ont de quoi irriter les disciples tant ils demeurent encore attachés à leurs propres conceptions des êtres et des choses. C'est contre cet individualisme que Jésus s'élève au nom de ce « corps » que constitue la communauté des croyants parfaitement « une » « dans la vie » du Royaume de Dieu⁷⁶. C'est là une condamnation sans appel de tout sectarisme, de tout individualisme religieux car il n'y a de salut que là où est le Christ, dans Son corps, dans l'Eglise, et c'est ce qu'explicite la parole bien connue sur « le *sel* » précédée de l'affirmation de la nécessité d'être « *salé de feu* »⁷⁷.

Ce thème de l'unité indissoluble de la communauté, Jésus le reprend dans la discussion sur le divorce, telle que l'ont provoquée les pharisiens⁷⁸. Alors que pour l'école rigoriste de Rabbi CHAMMAI il n'y avait guère que l'adultère ou la perpétration d'actes jetant une honte sur le mari qui permettaient la répudiation de la femme, l'école de Rabbi HILLEL le trouvait légitimité par la contrariété éprouvée par le mari à la suite d'erreurs ménagères de sa compagne, voire d'erreurs aussi minimes qu'un plat brûlé. Plus tard, Rabbi AKIBA évoquera comme motif légitime de divorce la rencontre d'une femme plus belle que l'épouse ! Jésus se refuse à toute discussion d'interprétation juridique. Se reportant à l'ordre de création⁷⁹, Il affirme l'unité constituée par le couple, unité si parfaite qu'elle va jusqu'à la création d'un seul « être » là où il y avait primitivement un homme et une femme. L'apôtre Paul reprendra cette idée de l'unité du couple humain pour en faire l'expression du « plus grand des mystères », celui de l'Eglise, communion des croyants avec Christ, communion aussi indissoluble que l'est la constitution d'un corps humain. Nous sommes ici encore en présence de cet « absolu » affirmé à tant de reprises par Jésus comme constitutif des conditions d'existence au Royaume de Dieu, un absolu sans relation commune avec les notions humaines juridiques et morales.

L'union avec Dieu ? Les contemporains de Jésus pensaient que la bénédiction d'un Rabbi la procurait à un enfant. Pour ceux qui accourraient auprès de Jésus, une telle bénédiction ne leur paraissait pas suffisante. Ils voulaient voir leur enfant « *être touché* » par *Lui*⁸⁰ afin de bénéficier de la plénitude de la puissance qui

⁷⁶ Marc 9 : 43, 45, 47.

⁷⁷ Conformément à Lévitique 2 : 13.

⁷⁸ Marc 10 : 1-12.

⁷⁹ Genèse 1 : 28 ; 2 : 24.

⁸⁰ Marc 10 : 13.

L'habitait. Nous retrouvons cette idée à l'origine de l'extension du baptême aux enfants. Aux disciples protestant de l'impossibilité, pour les enfants, de comprendre un tel miracle, Jésus répond en leur ouvrant les bras car « *c'est à de tels êtres qu'appartient le Royaume de Dieu* » en raison de la confiance, de l'ingénuité avec laquelle ils acceptent ce don divin. Elevés comme ils l'ont été dans l'esprit du légalisme juif, les disciples s'indignent de ce qu'ils ne comprendront qu'après la résurrection. Dans leur comportement, nous avons une indication qui devrait ruiner toute l'argumentation de ceux qui prétendent substituer au baptême des enfants un retour au rite juif de la « présentation ».

Vient à Jésus « *quelqu'un* » terme choisi par Marc parce qu'il fait antithèse avec « *un seul* », c'est-à-dire : Dieu. Comme n'importe lequel d'entre nous, ce « *quelqu'un* » est un être partagé entre un amour sincère de Dieu et le souci de lui-même et de ses biens. Peut-être est-ce ce souci qui l'emporte lorsqu'il cherche comment s'assurer « *la vie éternelle* », et qu'il ne trouve en lui-même que motifs d'anxiété ? Un docteur de la loi lui aurait demandé s'il avait tenu compte des 365 interdictions et des 248 commandements formulés dans le commentaire des Tables de la Loi. Il en est tout autrement avec Jésus. D'un regard, Il lit dans le cœur de cet homme la sincérité qui l'anime, l'intensité de sa « *bonne volonté* ». Profondément ému, Jésus voudrait le voir venir totalement à Lui : « *une seule chose te manque* ». Jésus veut donner à cet homme ce qui existe de plus haut : Il le convie à le suivre jusqu'à la croix. Placé entre l'abandon de ses richesses et l'appel à suivre Jésus, incapable de « *perdre* » sa situation dans le monde, l'homme s'éloigne, le cœur brisé.

S'adressant aux disciples, Jésus fait de cet homme riche l'exemple du « *résistant* » à l'appel à l'entrée au Royaume. Ce « *riche* », il peut être « *pauvre* » en argent mais plein de lui-même, de l'orgueil de sa pauvreté, d'habileté à exploiter celle-ci ou à revendiquer ce qu'il estime être « *ses droits* ». Ce « *riche* », il se refuse à « *investir* » ses biens et ses dons de manière qu'ils fructifient, parce qu'il veut s'en garder l'exclusive jouissance, à moins qu'il n'en professe le souverain et orgueilleux mépris qui le « *pose* » devant les hommes ! C'est ce que signifie le proverbe oriental sur l'incapacité du chameau de passer par le trou d'une aiguille : le trésor de ce monde est plus attachant que « *le trésor dans le ciel* ». Aux disciples incertains du sens de ces paroles, Jésus précise que « *l'entrée au Royaume de Dieu* », c'est-à-dire le salut, n'est et ne peut être que le fait de l'intervention de Dieu. Tous les raisonnements philosophiques et théologiques ne peuvent faire ce qu'un geste de Dieu accomplit.

Quant aux « *pauvres* » volontaires, au nom desquels Pierre prend la parole, s'être défait de tous ses biens, comme Jésus le demandait à l'homme riche, ne leur vaut-il pas l'entrée au Royaume ? Jésus répond en lui démontrant que, loin de s'appauvrir, ces hommes se sont enrichis en échangeant leur « *maison* »

contre celle où se trouve Jésus avec la communauté des croyants qui, demain, sera l'Eglise. Là, ils trouvent des « *frères et des sœurs* » par centaines, des frères avec lesquels ils chemineront jusqu'à la résurrection et la vie éternelle⁸¹. C'est dans ces « *demeures* », où se réalise la communion de l'Eglise, que les disciples trouvent, « *dès maintenant, au temps présent* », la réalité de la présence et de l'action de Christ car « là est la *demeure de Dieu* parmi les hommes »⁸². Seulement les règles qui président au classement des hommes ne sont pas les mêmes que celles qui règlent la vie sociale. Certains d'entre les premiers appelés, tel Judas, deviennent les derniers alors que d'autres, appelés bien après, comme le sera Paul, seront d'entre les premiers selon que Dieu jugera bon de révéler « le mystère du Royaume de Dieu » à l'un plutôt qu'à l'autre »⁸³.

Dans un rythme quasi liturgique, Marc prolonge cette parole de Jésus en rapportant sa quatrième annonce des souffrances qui attendent le Messie. Jésus marche devant, seul. Les disciples suivent, terrifiés. Jésus « *monte* » vers Jérusalem, comme Il est « *monté* » des eaux du Jourdain après le baptême pour le péché et comme « *monte* » du sol la plante qui portera du fruit. Jésus « *monte* » vers le baptême de la mort, vers la mise au tombeau, qui précédera sa « *montée* » de la résurrection. « *Il sera livré* » aux prêtres, aux maîtres de la loi, qui, à leur tour, le livreront aux païens. En termes concrets, Jésus fait passer devant les yeux des disciples les supplices qui lui seront infligés⁸⁴, mais ils ne comprendront le sens de tout cela qu'après la résurrection. Ainsi l'annonce des souffrances s'achève-t-elle sur le message de joie, sur la vision du « *trésor réservé dans le ciel* », un trésor qui ne sera accessible qu'au travers de cet abaissement et de cette passion.

Les « fils du tonnerre », Jacques et Jean, prennent le contre-pied de ce que vient de dire leur maître : « *nous voulons que Tu fasses pour nous ce que nous allons Te demander* »⁸⁵. Ce qu'ils veulent, c'est tout simplement de remplir des fonctions de ministres à ses côtés une fois qu'Il sera monté sur son trône ! Même en présence du véritable Messie, ils persistent à le voir sous les traits fallacieux que lui prêtent les Juifs, tout comme beaucoup de chrétiens continuent à « *judaïser* » dans nos Eglises. Quand, à quatre reprises, Jésus leur a opposé le « *je* » majestueux propre au Fils de Dieu descendu volontairement dans l'abîme, que marquent la mention de « *la coupe* » des souffrances et celle du « *baptême* » de la mort en croix, les Zébédéides affirment encore « *pouvoir* » partager son sort. Ils pensent toujours à la révolte ouverte contre Rome et ses légions, mais en même temps ils esti-

⁸¹ Comparer Marc 10 : 29-30 à 3 : 35.

⁸² Apocalypse 21 : 3.

⁸³ Marc 4 : 11.

⁸⁴ En des termes proches de la version des LXX d'Esaié 49 : 6-8.

⁸⁵ Marc 10 : 35 en opposition avec la prière de Jésus à Gethsémané, 14 : 36.

ment impensable que ne soit pas mis au service du Messie l'appui de toutes les armées célestes. Dans le choc grandiose à l'affrontement des légions impériales et des légions angéliques, ils sont prêts à se trouver là où le danger sera le plus grand. Après la résurrection et par la puissance de celle-ci qui les transformera, Jacques et Jean prouveront bien qu'ils n'étaient pas des lâches en sachant, eux aussi, marcher à la mort ; seulement, à ce moment-là, ils auront compris leur erreur ancienne sur la véritable mission du Messie et sa personne. Au moment où se situe la scène que reproduit Marc, la réponse de Jésus se borne à préciser que les places d'honneur que ces deux disciples revendiquent, il n'appartient pas à son autorité à lui, Jésus, d'en décider, mais uniquement au jugement de Dieu.

A l'ouïe de cet entretien, « *les dix* » s'indignèrent contre Jacques et Jean. Pour refaire l'unité du groupe, Jésus les « *appela* » tous à lui, leur rappelant l'opposition entre les diverses puissances qui gouvernent ce monde et ce Royaume où le Fils de l'homme « *n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rachat pour de nombreux esclaves* ». La mort de la croix sera un affranchissement. Voilà l'explication de la parole sur « *la coupe* » que Jésus doit boire et sur « *le baptême de mort* » dont il doit être baptisé, comme aussi de la parole sur la nécessité de devenir un serviteur, un esclave marchant à la suite du Maître sur le chemin qui conduit à la croix.

*Deuxième section : Jésus Se révèle aux Jérusalémités comme Fils de David. Il se révèle dans le temple comme le Maître de la Maison de Son Père, l'accomplisseur de la Loi et des Prophètes, comme « le dernier » de ceux que le Père veut envoyer : Son propre fils*⁸⁶.

Nous voici « aux approches de Jérusalem » et la levée de Jésus touche à son « accomplissement ». Jésus envoie deux de ses disciples chercher un ânon, sans donner d'autre explication que « *le besoin* » qu'il en a. Ils agissent comme ils en ont reçu l'ordre et sans que ce « *besoin* » ait reçu d'explication. Cela doit « arriver ». Les disciples disposent leurs manteaux sur l'ânon en guise de couverture et des assistants étendent les leurs sur le chemin ainsi que c'était la coutume lors de l'intronisation du roi⁸⁷. D'autres coupent des palmes et des branches de citronniers, suivant l'usage observé lors des fêtes de consécration du temple et en particulier à l'occasion de celle des cabanes commémorant la purification du sanctuaire national après sa profanation par ANTIÖCHUS (— 165). Ce geste prélude à la nouvelle purification du temple à laquelle va procéder Jésus, irrité de sa profanation par le comportement des grands prêtres. Les assistants entonnent

⁸⁶ Marc 11 : 1 ; 12 : 44.

⁸⁷ 2 Rois 9 : 13.

le chant rituel de l'Hosanna⁸⁸ destiné à évoquer la libération du peuple de grandes épreuves mais aussi à acclamer « *celui qui vient* », le Messie, et le rétablissement du royaume de David, le père d'Israël⁸⁹.

Jésus entre seul dans le temple, « *regarde tout* » dans ce sanctuaire si magnifique qu'il passait pour l'une des sept merveilles du monde, mais, à la tombée du jour, Il refuse d'être l'hôte de la ville sainte et regagne Béthanie. L'entrée messianique est « *accomplice* » aux acclamations de son entourage et des pèlerins massés sur la route. Elle ne représente qu'une brève interruption du refus de Jésus de se livrer à une manifestation publique. S'il arrive que le voile se déchire pour un moment et laisse entrevoir ce qui sera reconnu universellement (mais plus tard), au moment où nous sommes dans le récit de Marc ce n'est encore que pour une période très brève que Jésus le permet car « *le temps n'est point encore arrivé* ».

Que « *le temps ne soit pas encore arrivé* », on le constate avec l'épisode de la malédiction du figuier⁹⁰, action symbolique où l'arbre représente le temple et sa magnificence. Envers et contre tout, Jésus avait espéré trouver « *quelque chose* » dans ces enceintes, objets de l'admiration universelle. Il n'y a rien trouvé que des « *feuilles* », pas le moindre « *fruit* ». Sur un arbre aussi beau que cet édifice de bois précieux et d'or, il eut été normal de découvrir des « *figues d'hiver* » mûries en fin d'année et de quasi aussi bonne qualité que les figues de saison. Mais voilà, le temps où les arbres portent normalement des fruits est passé pour le temple et ses serviteurs. Jamais plus dans l'avenir quelqu'un ne mangera de ses fruits ! C'est la fin du vieil Israël, aussi bien la fin du temps de la non-exécution de la loi que celle du temps de la promesse. Le temps qui commence, c'est le temps du rejet de cet Israël qui a fait de la loi une idole et de l'enseignement de ses docteurs une parole divine.

Joignant l'action à la parole, un moment plus tard, saisi d'une sainte colère, Jésus fait acte messianique en purifiant le temple de la présence envahissante de ses marchands et de ses changeurs. Par ce geste de puissance, Jésus lui confère une qualité nouvelle, celle de « *maison de Dieu* » pour *tous* les peuples désormais substitués au vieil Israël⁹¹. En se constituant juge de la manière dont doit être célébré le culte « *dans la maison de Son Père* », Jésus condamne le culte sacrificiel, dont l'ère est terminée, puisque lui-même va être la dernière victime « *offerte* » pour obtenir le pardon divin. Les grands prêtres et les docteurs d'Israël comprennent fort bien qu'ils sont, eux, ces hommes que Jésus

⁸⁸ Psaume 118 : 25, une des chants du « *Hallel* ».

⁸⁹ Psaume 118 : 26 ; voir Zacharie 9 : 9 (LXX) où l'entrée du roi-messie s'effectue sur un âne, animal du pauvre. Voir également comment la LXX traduit la bénédiction de Jacob : Genèse 49 : 10-11.

⁹⁰ Marc 11 : 12-14.

⁹¹ Ainsi que l'avait annoncé Esaïe 56 : 7.

accable de son mépris et fustige du terme de « *voleurs* » parce qu'ils ont ravi son honneur à la maison de Dieu. C'en est trop : il faut que cet imposteur meure ! La seule question qui puisse encore se poser est celle de savoir comment le tuer⁹².

Comme « *il se fait tard* » et que sa vie terrestre touche à sa fin, Jésus emmène les disciples loin de cette « *caverne de voleurs* » et de ses serviteurs, désormais marqués du signe de la malédiction divine. Ce départ marque la fin d'Israël en tant que peuple élu de Dieu.

En effet, « *à l'aube* » du jour suivant, les disciples ne peuvent que constater que la malédiction du figuier s'est réalisée : l'arbre est mort ! « Il est arrivé » ce que Jésus avait ordonné. Quelle occasion de faire saisir en quoi consiste la puissance de la foi mise en Dieu et *en lui-seul*. « Voilà pourquoi », si grandes que puissent être les requêtes que vous présentez à Dieu, croyez qu'elles sont exaucées et vous vivrez cet exaucement. Jésus introduit ses disciples dans le secret même de sa communion avec Dieu et le rayonnement de sa gloire.

Marc nous fait ensuite un récit de cette journée, au cours de laquelle il nous montre Jésus en cinq occasions aux prises avec « *les grands prêtres* » (celui en exercice, ses prédécesseurs et les chefs des quatre grands services du temple), avec les membres des familles de l'aristocratie juive parmi lesquels se recrutaient les grands prêtres, avec les maîtres de la loi, les « *rabbis* » dont les commentaires sur la loi et l'enseignement doctoral exerçaient une autorité absolue sur le peuple, avec les « *anciens* » enfin, c'est-à-dire les membres du Conseil des soixante et onze ou Sanhédrin, généralement politiciens experts dans l'art de la manœuvre entre la puissance occupante et les autorités spirituelles représentantes du rigorisme légaliste juif. Tous ces hommes, encore sous l'effet du scandale de la veille, ne songent qu'à trouver des motifs susceptibles de les débarrasser définitivement de Jésus. Mais, conformément à l'éternelle manière juive de ne jamais accuser en face et de toujours dissimuler sa pensée, ils interrogent Jésus sur l'origine de l'autorité dont Il fait preuve. En effet, dans le temple, un ordre précis préside à la répartition des pouvoirs entre quatre hauts fonctionnaires et aucune hésitation n'est possible tant est claire la séparation entre elles de ces diverses autorités.

Jésus ne se dérobe pas mais Il pose une question préalable, une question particulièrement délicate, qui se rapporte à l'origine du baptême de Jean. Ce baptême avait été une préfiguration de la purification du temple et un signe précurseur du baptême de sang du Seigneur⁹³. Pour les adversaires de Jésus, il s'agit de trouver la juste formule diplomatique permettant d'aborder une question de foi sans courir le risque de susciter des troubles, car

⁹² Selon la parole de Jérémie 7 :6.

⁹³ Marc 10 : 38-40.

« *il craignaient* » le peuple au lieu de « *craindre* » Dieu. Ne trouvant pas cette formule, ils répondent à Jésus : « *nous ne le savons* ». Dans ces conditions Jésus ne leur répondra pas davantage. Le mystère de son autorité ne se peut révéler qu'au travers d'actes tels que la purification du temple, acte qui a souligné la culpabilité de ceux qui l'ont profané au lieu d'en assurer le service et la garde.

C'est à ces gardiens « *insidèles* » que Jésus adresse la parabole des vignerons⁹⁴, chefs du peuple d'Israël et gérants malhonnêtes de la vigne de Dieu. Dieu est « *parti en voyage* ». Il est au loin et attend le fruit de sa vigne. Il accorde aux vignerons « *le temps* » de le lui procurer. Mais ceux-ci veulent s'en apprêter la possession. Sans perdre patience Dieu envoie serviteur après serviteur, prophète après prophète, se refusant de recourir à la force⁹⁵. Finalement Il leur envoie Son Fils, « *le Bien-Aimé* »⁹⁶, comme Il l'a désigné lors du baptême. Il est le dernier des prophètes mais Il est aussi « *le dernier Adam* »⁹⁷. De ce fait la fin des temps a commencé avec sa venue. Une dernière fois Dieu fait appel à l'homme : « *ils respecteront mon fils* » puisqu'Il est Son image. Mais ce n'est pas « *le fils* » que les vignerons voient venir à eux, c'est « *l'héritier* ». Aveuglés par leur désir de posséder la vigne, « *ils ne savent ce qu'ils font* », tout comme les disciples ne saisissent pas le sens de la révélation en Christ⁹⁸. Ils le tuent parce qu'Il a purifié le temple et jettent son cadavre hors de la vigne, comme Jésus a été jeté hors de la synagogue de Nazareth et comme les apôtres le seront après lui. Alors, Dieu juge Son peuple pour le crime de la mise à mort de Son Fils : la garde du nouveau peuple que Dieu se choisit sera confiée à d'autres : les apôtres. La dictature des maîtres de la loi prend fin. Elle est franchie la ligne de démarcation entre la notion raciste de peuple de Dieu, que professait le Judaïsme, et la notion universaliste appelant « *les autres* », les non-Juifs, à constituer Son nouveau peuple.

Comme Jésus avait annoncé qu'Il serait « *rejeté par les anciens, les maîtres de la loi et les rabbis* »⁹⁹, Il précise que « *la pierre rejetée* » devient « *la pierre angulaire* », la « *pierre de fondation* » sur laquelle tout l'édifice de l'Eglise repose ; elle est aussi la « *clef de voûte* » sans laquelle l'édifice s'écroule. Par cette reprise du psaume 118, Jésus relie la parabole des vignerons à la manière dont Il a effectué son entrée à Jérusalem au chant du même psaume. La « *pierre rejetée* », c'est David, le précurseur du Roi messie, David que son père Isaï n'avait pas jugé

⁹⁴ Marc 12 : 1-12.

⁹⁵ Comparer avec 2 Chroniques 36 : 14-18.

⁹⁶ Isaïe 5 : 1.

⁹⁷ I Corinthiens 15 : 45.

⁹⁸ Actes 3 : 17.

⁹⁹ Comparer avec Hébreux 13 : 12 ; Nombres 15 : 35-36.

¹⁰⁰ Marc 8 : 31.

digne d'être présenté au choix de Samuel, David « le plus petit »¹⁰¹. Jésus est, lui aussi, « le plus petit »¹⁰² qui deviendra le plus grand et « *c'est devenu une merveille à nos yeux* ».

Dans leur recherche de l'occasion favorable pour perdre Jésus, ses ennemis lui délèguent des pharisiens choisis avec soin et des courtisans du souverain « collaborateur » Hérode Antipas. Faisant appel à son infaillible sens de la vérité, ils demandent à Jésus s'il est permis (bien entendu selon la loi de Dieu) de payer la capitation due à César. S'il répond affirmativement, ils pourront accuser Jésus de collaboration avec la puissance occupante. S'il se prononce négativement, ce seront les Romains qui verront en lui un fomenteur de révolte. Jésus discerne leur ruse et se refuse aussi bien à déformer la loi de Dieu qu'à inciter à la résistance politique. Se faisant donner une pièce de monnaie romaine, Il souligne qu'aussi bien l'effigie que l'inscription en indiquent l'appartenance à César. Il ne s'agit donc pas de « *donner* » à César ou de ne pas lui « *donner* ». Il s'agit de lui « *rendre* » ce qui n'appartient pas à ces hommes qui entourent Jésus. Ces hommes-là, ils portent en eux l'image de Dieu. Ils ont sur eux sa marque. Ils sont sa propriété. Il faut que l'homme rende à Dieu sa propre image, devenue visible et sensible en Christ, en qui le croyant abandonne sa vie pour en recevoir une nouvelle : la participation à la vie éternelle¹⁰³.

Au moment où ils étaient certains d'avoir trouvé le moyen parfait de faire tomber Jésus dans leur piège, les ennemis de Jésus « *furent extrêmement surpris* ».

Des sadducéens, membres de la haute société aristocratique juive, prennent la relève et attaquent à leur tour Jésus sur la question de la résurrection en la tournant en ridicule : duquel de sept frères, épousés successivement, une veuve sera-t-elle l'épouse à la résurrection ? Jésus répond que la résurrection est bien autre chose que la simple restauration d'un homme devenu la proie du péché et de la mort. Il s'agit là d'une vie sans commune mesure avec l'actuelle, d'une vie « *telle que celle des anges dans le ciel* », d'une vie telle que celle que Paul tentera de préciser dans l'épître aux Corinthiens¹⁰⁴. « *Pour ce qui est de la résurrection des morts* », Jésus renvoie à la révélation accordée par Dieu à Moïse au buisson ardent : « *Je suis l'existant* »¹⁰⁵, le Dieu qui était le vivant, qui est le vivant, qui sera le vivant. Dieu donnait là à Moïse une explication du sens de son nom hébreïque, *Jahwé*, traduit en grec par « *Kyrios* », « *Seigneur* ». Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob les a tous trois ressuscités. Ils vivent, sur la montagne de la transfiguration, avec Moïse et Elie car « *Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants* ». Si les

¹⁰¹ I Samuel 16 : 11.

¹⁰² Marc 4 : 31.

¹⁰³ 2 Corinthiens 3 : 18 ; Marc 4 : 16-32 ; 7 : 31-37.

¹⁰⁴ I Corinthiens 15 : 43-49.

¹⁰⁵ Exode 3 : 14.

ancêtres d'Israël n'étaient pas ressuscités, Dieu serait un Dieu des morts.

Sans le savoir, les Sadducéens disaient la vérité en saluant Jésus comme étant la vérité incarnée. Les sept frères, époux de la femme (sept est le chiffre de la perfection divine) sont les chefs spirituels d'Israël au cours des âges. La femme est le peuple de l'ancienne alliance dont le culte, tel qu'il se célèbre au temple, est devenu stérile de par le comportement des grands prêtres, des docteurs de la loi et des anciens. Leur temps est révolu. Dieu va donner la vigne à d'autres.

Même dans les rangs des chefs religieux d'Israël il arrive des miracles : en entendant Jésus l'un des docteurs de la loi présents l'a « compris ». Il lui pose maintenant une question qui, elle, n'est pas un piège mais l'expression de sa réelle préoccupation : quel peut bien être le plus grand des 248 commandements qu'il est tenu d'observer en même temps qu'il veille à ne commettre aucune des 365 interdictions légales ?¹⁰⁶. Jésus lui répond par les premiers mots de la prière rituelle journalière par laquelle tout Israélite confesse toujours sa foi, l'« Ecoute Israël », le « Schema »¹⁰⁷. Mais, alors qu'il était impensable pour n'importe quel Juif de prononcer le nom de Dieu que le grand prêtre, et lui seul, invoquait par trois fois au jour de la grande fête des expiations, Jésus prononce ce nom sacré entre tous. Par cette initiative, Il affirme que, désormais, Il est, lui, le véritable grand prêtre officiant au jour des expiations au bénéfice du monde entier. Ce Dieu, l'homme doit l'aimer de son être tout entier, cœur, âme, faculté d'intelligence et capacité d'action, afin que cet être soit transfiguré par cet amour comme l'avaient été les vêtements du Fils de l'homme à l'heure de la transfiguration, cette heure où Il était « visiblement » le « Fils Bien-Aimé ». Cet amour, l'homme doit ensuite le reporter sur le prochain dans l'acte de « diaconie ». A l'ouïe de cette réponse de Jésus, le docteur ne peut que l'approuver. Véritablement, « *il n'est pas loin du Royaume de Dieu* ».

Les discussions avec les prêtres et les docteurs s'achèvent ainsi sur ce cas exceptionnel de ce maître de la loi qui, seul, s'est laissé saisir par l'enseignement de Jésus et l'a ouvertement reconnu.

Jésus s'adresse alors à la foule qui remplit le parvis du temple et lui parle du double mystère de Son origine à la fois terrestre et céleste. Pour Marc, Il n'en parlera que cette seule fois. L'intervention du Saint-Esprit est indispensable pour faire saisir la portée des paroles par lesquelles Dieu s'adresse au Messie au Christ, à ce Christ que David a appelé « son Seigneur » : le véritable Messie doit être tué par ses ennemis pour ressusciter et être élevé à la droite de Dieu, d'où il règnera sur ses mêmes ennemis. Par Marie, sa mère, Christ est descendant de David, mais en même

¹⁰⁶ Marc 12 : 28-34.

¹⁰⁷ Deutéronome 6 : 4-9 ; 11 : 13-21 ; Nombres 15 : 37-41.

temps Il est le Christ, Fils de Dieu. Il ne ressemble aucunement à ce que se représentaient les pharisiens et les maîtres de la loi quand ils pensaient au Messie ou enseignaient à son sujet. Il transcende les limites raciales d'Israël, comme aussi celles du temps. Il est le dernier et le véritable grand prêtre de la fin des temps. Cette différence fondamentale exige que le peuple apprenne à se méfier de ses chefs spirituels. Ce ne sont que de redoutables acteurs, jouant le jeu de la piété et qui égarent, trompent et dépouillent le peuple.

L'offrande faite par une veuve de la plus petite pièce de monnaie en usage au temple, procure à Jésus l'occasion d'« appeler » les disciples comme Il avait coutume de le faire chaque fois qu'Il voulait leur « révéler » un aspect du mystère du Royaume de Dieu. Le geste de cette femme devient la démonstration de ce que c'est qu'« aimer de tout son cœur », qu'aimer comme devra le faire la communauté chrétienne de demain. Avec le sacrifice de cette veuve s'achève l'enseignement général de Jésus. Il ne reste plus à l'Evangéliste qu'à citer ce qui concerne les fins dernières.

Troisième section : La fin des temps¹⁰⁸.

Le troisième « acte » de l'Evangile de Marc répond au premier, dans son ensemble et dans sa conception interne, mais il comporte une différence fondamentale : alors que dans la section finale du premier acte¹⁰⁹ Jésus était nommé seize fois « le Seigneur » (*Kyrios*), dans cette finale du troisième, c'est Lui-même qui se qualifie de la sorte à huit reprises en identifiant ce titre à celui qui désigne Dieu même ! Il est le Fils de Dieu dans la toute plénitude du terme et « se révèle » comme tel. Cet enseignement sur « la fin du temps » est bien une révélation de Christ parfaitement Dieu. Dans ce chapitre 13, nous avons la conclusion que Marc tient à donner de l'enseignement de Jésus, puisque cette révélation de Christ en est l'accomplissement.

Tout ce chapitre est empreint d'une tension continue. Les disciples reçoivent l'ordre d'observer les « *signes du temps* ». Guerres et bruits de guerre ne sont pas encore la fin mais seulement le « *début des douleurs de l'enfantement* ». A la question : « quand » se produira l'événement, Jésus indique comme premier signe « *l'abomination de la désolation* », c'est-à-dire la profanation du temple. Le second signe sera le raccourcissement de ces jours d'épreuves, les suivants : l'atomisation du cosmos, la venue du Fils de l'homme et le rassemblement des élus. Mais tout cela ne représentera encore que des « *signes* » et le jour exact où la fin viendra, seul Dieu le connaît. En présence de ce terrible mystère, un seul comportement est possible : veiller. Dans cette veille, le

¹⁰⁸ Marc 13 : 1-37.
¹⁰⁹ Marc 4 : 1-34.

Seigneur sera plus proche du chrétien que ne l'est son vêtement, sa peau, le sang de ses artères.

Ce n'est que dans la personne du Seigneur, du « *Kyrios* » qui était, qui est, qui sera, que se concentre dans sa plénitude le secret du mystère de l'accomplissement du temps, comme aussi de l'accomplissement du Royaume de Dieu.

QUATRIÈME ACTE :

PLÉNITUDE DE LA RÉVÉLATION DE CHRIST : ABANDON A SES ENNEMIS,
JUGEMENT, SOUFFRANCES, MORT ET RÉSURRECTION DU SEIGNEUR.

Cet acte final donne son sens et sa portée à la totalité de l'Évangile. Ici chaque section antérieure trouve son explication. Ici, Jésus est désigné sous les titres solennels sous lesquels Il sera désormais appelé : « le Christ » (7 fois), « le Fils de Dieu » (7 fois), « le Maître » (7 fois), « le Fils de l'homme » (14 fois, donc 2 fois 7 !), « le Roi » du Royaume de Dieu (12 fois). A deux reprises, Jésus emploie l'expression solennelle « *Je suis* ». Si l'on ajoute à ces données la mention, à 16 reprises, du « Seigneur » (*Kyrios*) et à 7 reprises de « fils de David », nous constatons que Jésus est à la fois le Christ, le Fils de Dieu, le Fils de l'homme, le roi d'Israël en même temps que, sur le plan humain, il est le Maître et le Fils de David. L'ensemble de ces titres couvre un champ d'investigations si chargées de pensées mais aussi de « terreur sacrée » que le lecteur commence à comprendre pourquoi la révélation de Christ n'a pu s'effectuer dans sa plénitude qu'avec une extrême prudence puisqu'il s'agissait de mettre l'homme en présence de la plénitude de la révélation divine, ce que souligne encore la fréquence du choix déterminé de la mention de la plupart de ces titres à *sept* ou *douze* reprises, sept étant, nous l'avons dit, un « chiffre de perfection divine » et 12 un chiffre de « plénitude » (du moins pour les contemporains de Jésus).

Au travers d'une rédaction aussi étudiée, Marc veut faire comprendre que Christ s'est incarné en un homme. De la sorte, il lie étroitement « la christologie » (ou enseignement relatif au Christ), à « l'anthropologie » (enseignement relatif à l'homme). Il ne s'agit point là d'un exposé théorique mais d'un fait : l'existence de Christ en l'homme. Cette humanité, Marc la souligne en employant le mot « homme » à 42 reprises (42 : un multiple de 7 !). Une étude de ces 42 textes nous donnerait à elle seule la progression de la révélation du Fils de l'homme au travers du mystère de l'homme.

La nature profonde de l'homme se révèle grâce à l'emploi que Marc fait de trois verbes « clefs » : *vouloir*, *pouvoir*, *faire*. Ces verbes, ils reçoivent un sens et une application fort diversifiés selon qu'ils ont pour sujet Jésus ou l'homme. Ce que « veut » l'homme est radicalement différent de la volonté de Dieu, mais l'est aussi de ce qu'il « peut », car, en ce domaine, ses limites sont rapidement atteintes et c'est dans leur opposition que se manifeste l'exiguïté du champ laissé libre à « l'action ». Le pouvoir que Jésus a reçu de « faire » n'est autre que la force créatrice si particulièrement sensible dans le récit de la création du monde. Cette force s'applique à la « nouvelle création » qui ouvre l'ère du Royaume de Dieu. C'est pour cela que Jésus l'accorde aux disci-

plies. En regard de cette force créatrice, « le faire » de l'homme n'est généralement envisagé qu'en fonction de ses relations avec Jésus et c'est ainsi que le dernier « acte » de Pilate, mentionné par Marc, est sa décision de livrer Jésus pour être crucifié. Quand l'action de l'homme s'insère dans le plan de Dieu ou qu'elle contribue à révéler à d'autres « qui » est Jésus, cette action devient prédication, témoignage.

A la lumière de ces indications, voyons comment Marc nous présente ce dernier acte de son Evangile.

Première section : Anticipation des souffrances, de la mort et de la crise finale dans les repas de Béthanie et de la Pâque ainsi que dans la nuit à Gethsémané¹¹⁰.

La Pâque devait être célébrée le 14 du mois de Nisan, donc devait commencer le vendredi au coucher du soleil. Nombreux étaient les Juifs qui sacrifiaient l'agneau pascal dès le jeudi, tradition populaire que suit Marc dans son récit. En raison de la présence à Jérusalem de nombreux pèlerins de Galilée, les grands prêtres et les docteurs de la loi estimèrent plus sage d'attendre le départ de ceux-ci pour entreprendre l'action décisive contre Jésus, mais Dieu avait résolu que sa mort devait correspondre avec le jour de la Pâque afin de manifester publiquement la plénitude de sa portée.

L'avant-veille de la fête, Jésus était à Béthanie dans la maison d'un certain Simon, qu'il avait sans douté guéri de la lèpre. Une femme entra et répandit sur Jésus le parfum d'un vase de prix, geste qui parut à certains un gaspillage de la valeur de quelques trois cents jours de travail d'un ouvrier ! Etais-ce là une action bonne ou folle ? Jésus intervint : « Elle a accompli (mot à mot : « œuvré ») une bonne action à mon égard ». Vous-mêmes, « aussi souvent que vous le voulez » vous pouvez sacrifier personnellement de vos biens pour « faire du bien » aux pauvres. Mais cette femme, « ce qu'elle avait (reçu en Jésus) » lui a donné la possibilité d'acquérir le parfum qui oindra le corps du Maître pour la sépulture. A cause de cela cette action va importer au monde entier et constitue une forme primitive de la prédication missionnaire chrétienne. Sa portée prophétique lui confère la qualité d'« œuvre bonne », d'action accomplie selon les normes illimitées fixées par Jésus au commandement suprême de l'amour¹¹¹.

Cet épisode amène Judas à se rendre chez les grands prêtres. Marc choisit les termes qu'il emploie pour souligner leur « joie » à l'ouïe de cette « bonne nouvelle », car il s'agit là d'une action en opposition fondamentale avec la « joie » de la « bonne nouvelle » du Royaume de Dieu. « Le temps exact » est arrivé, le temps voulu de Dieu où Judas va avoir la possibilité d'accomplir son œuvre.

¹¹⁰ Marc 14 : 1-53a.

¹¹¹ Marc 12 : 29, 33.

Le lendemain, il sagit de préparer le repas pascal. Comme pour l'entrée solennelle à Jérusalem, Jésus se fait précédé par deux disciples auxquels Il donne comme consigne de dire au propriétaire du local choisi que « *le Maître* » en a besoin. C'est la première fois que Jésus emploie ce titre magistral, dont Il a été salué à onze reprises auparavant. S'il en est ainsi, c'est qu'Il va réellement se révéler comme « *le Maître* » qui ordonne à ses disciples de célébrer en son nom la Sainte Cène. Au travers de ce texte transparaît cette autorité doctorale quasi sacrée à un disciple juif d'un maître de la loi.

Les deux disciples ont pour mission de brûler toutes les impuretés susceptibles d'être trouvées dans la salle, de broyer des figues, des dattes et des amandes et de les mélanger à du vin et des épices, de se procurer des « herbes amères » (en particulier de la laitue), de faire égorger par le sacrificateur l'agneau ou le chevreau pascal et de le rôtir fixé à un bâton sur un feu de charbon de bois. A la tombée de la nuit, « la famille » de Jésus, c'est-à-dire ses disciples, se réunit pour ce repas rituel où s'affirme la communion de table la plus étroite. On commence par manger des feuilles de laitue que l'on trempe dans une coupe remplie du mélange de fruits broyés, de vin et d'épices, et le chef de famille bénit la première coupe de vin et en boit afin d'ouvrir le réel repas. La seconde coupe doit être bue au moment où l'on apporte l'agneau, la troisième après avoir mangé celui-ci et la quatrième après le chant de l'action de grâce. Le vin était généralement additionné d'eau au triple de sa quantité.

Ce fut pendant qu'ils mangeaient les herbes amères que Jésus annonça sa « livraison » à ses ennemis par l'un des convives. Cette fois les disciples ne peuvent plus se réfugier dans leurs illusions. Ils sont directement touchés et anxiens pour eux-mêmes, anxiens aussi à cause de cette violation de la sainteté de la communion de table. Jésus ne précise pas qui est le traître. Il doit rester impersonnel, image inverse et démoniaque du Fils de l'homme. « *Cet homme-là* », c'est le même dont parlait Ezéchiel, cet homme que Dieu chasse « au désert », là où règnent les démons et la puissance de la mort. Dieu le rejette ainsi hors de la communion de son peuple¹¹².

Le repas pascal proprement dit commence alors selon l'ordre prescrit et chaque convive reçoit la seconde coupe, du pain sans levain et un morceau de l'agneau. Afin de recréer le climat propre à la première Pâque, le chef de famille rappelle alors le sens des trois éléments de base du repas : « la pâque » (l'agneau) évoquatrice du « passage » de l'ange exterminateur ; « le pain sans levain », rappelant la hâte avec laquelle s'effectua le départ vers la liberté, hâte qui ne donna pas au pain le temps de lever ; « les herbes amères », symbole de l'amertume de la servitude en

¹¹² Ezéchiel 14 : 8.

Egypte. Les convives chantent alors les deux premiers psaumes du Hallel (Ps. 113 et 114). Le chef de famille prend en main un morceau de pain sans levain et l'élève au-dessus de la table en prononçant la bénédiction du pain. Les convives répondent « Amen » et reçoivent chacun leur morceau de pain et le mangent après que le chef de famille ait mangé le sien. En accomplissant le geste rituel, Jésus y a ajouté la parole : « *Prenez, ceci est mon corps* ». Comme lors du repas des cinq mille convives et de celui des quatre mille, ce geste de distribution souligne l'offrande que Jésus fait de lui-même en son corps mortel afin d'identifier les souffrances et la mort des convives à son propre sort. En ce corps, qu'Il leur donne, leur est communiquée la résurrection telle qu'elle a été préfigurée à leurs yeux lors de la marche sur la mer et de la transfiguration. Dans cette offrande de son corps, les convives reçoivent la préfiguration de leur propre transformation à l'image de l'homme nouveau qu'ils seront une fois au Royaume de Dieu. Dans cette offrande de ce pain brisé pour les convives, Jésus leur présente leur libération finale de toutes les contraintes que leur imposent les forces du mal et de la mort.

Après avoir mangé « la pâque », Jésus prend la troisième coupe, celle de la « bénédiction » et la bénit conformément au rituel juif. Ayant bu, Il la fait circuler parmi les disciples. Ce geste exceptionnel souligne l'étroitesse du lien qui les unit à lui car, normalement, chacun faisait usage de sa coupe personnelle. La coupe unique est le signe de la confiance et de l'amour unissant ceux qui y boivent, mais Jésus y ajoute un sens nouveau : elle est aussi « *le sang de l'alliance répandu pour beaucoup* »¹¹³. De même que Dieu avait scellé l'ancienne alliance du sang de la victime offerte en « sacrifice pour le salut », de même Dieu scelle maintenant la nouvelle alliance du sang de son propre fils. Le récit de Marc est strictement parallèle à celui du livre de l'Exode et même à sa conclusion : « ils mangèrent et burent », renforçant par la communion de table la portée symbolique du geste sacrificiel. Ce fut ainsi que Jésus célébra avec Ses « élus » le sacrifice de la Pâque, leur rappelant que « le sang est la source de la vie ». Sur le point d' « offrir » son sang sur la croix, Il va les « vivifier » par ce « contact » avec ce sang passant en leur corps, qui les fait naître à la vie de l'homme nouveau. La coupe commune devient ainsi l'image de l'appropriation personnelle du salut pour celui qui la reçoit. Le vin témoigne du sacrifice de Sa vie que Jésus accepte au bénéfice de ceux qui vont constituer l'Eglise. C'est de la sorte que Christ meurt *pour* nous et ressuscite *en* nous. Parce que « c'est arrivé » une fois, dans l'histoire, cela « arrive » et « arrivera » toujours jusqu'à la fin du temps. La nouvelle alliance est éternelle. On saisit alors combien fut criminelle l'erreur des « théologiens de paille » de la fin du siècle dernier et des débuts

¹¹³ Exode 24 : 5-8.

du nôtre lorsqu'ils imaginèrent, sous je ne sais quel prétexte d'hygiène, d'introduire des coupes individuelles pour la célébration de la Sainte Cène. Le plus surprenant est que la plupart de ces hommes prétendaient accorder la plus haute valeur aux « données de l'histoire » alors que la déformation systématique introduite par eux dans la célébration de la communion prouve simplement qu'ils n'accordaient à l'histoire une valeur que lorsqu'elle servait leur conception individualiste et leur permettait, de la sorte, de s'éloigner de plus en plus de l'Eglise de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Après le repas, Jésus et les siens chantèrent la seconde partie du Hallel (les psaumes 115 à 118). Vers minuit, ils sortirent de Jérusalem et gagnèrent le mont des Oliviers, Jésus les avertit que « l'heure » était venue où Il allait être pour eux « *un motif de chute* », car Dieu avait dit, par la bouche de Zacharie, « je frapperai le berger et les brebis seront dispersées »¹¹⁴. Cette parole du propriétaire ne s'entend bien que replacée dans l'ensemble de son contexte. En effet Zacharie a d'abord annoncé qu'allait couler une « source de purification des péchés et des impuretés des Jérusalémites », ce qui arriva du fait des souffrances et de la mort du Seigneur. Zacharie a annoncé la fin du temps des prophètes que remplacent des « prophètes de mensonge ». Il a parlé des coups dont Dieu frappera le berger, l'homme qui se tient tout à côté de Lui, Dieu, pendant que les brebis seront dispersées. Alors, parce que le véritable conducteur d'Israël aura été soumis au jugement et mis à mort, le peuple sera purifié mais cela ne se réalisera pleinement qu'au travers de l'épreuve du feu et de la destruction de Jérusalem¹¹⁵. Quant aux disciples, « *après la résurrection* », Jésus « *les précédera en Galilée* », pays symbolique de l'expansion du « message de joie » parmi les Israélites, mais aussi pays où vont naître les premières communautés pagano-chrétiennes.

« Jésus, *un motif de chute* » ! — Une dernière fois Pierre s'indigne de ce que dit son Maître : « *pas pour moi* ». Pierre est toujours sous l'influence de l'enseignement des docteurs d'Israël quant au Messie-roi et Pierre se refuse obstinément à admettre l'idée du Christ souffrant et mourant. Alors la voix de Jésus devient sévère : « *Toi* », oui, toi, dans les ténèbres et la terreur de « *cette nuit même* », « *avant que le coq chante pour la seconde fois* », donc avant 4 h. du matin, « *tu me renieras trois fois* », c'est-à-dire définitivement et sans appel.

A l'entrée d'un jardin appartenant à un fidèle de Jésus, celui-ci convie à le suivre les trois disciples qu'Il sait les plus proches de lui, ces trois que nous l'avons vu prendre avec lui en diverses circonstances capitales. « L'heure est venue » où Il va affronter les forces de la mort et du mal conjurées contre Lui. Au moment

¹¹⁴ Zacharie 13 : 7. Il convient de relire attentivement les chapitres 13 et 14.

¹¹⁵ Zacharie 13 : 8-9, la purification ; 14 : 1-2, le siège et la ruine de Jérusalem.

où s'ouvre le drame qui s'achèvera par la victoire de la résurrection, toute la puissance du mal se déchaîne comme elle l'a déjà fait lors de la tentation au désert immédiatement après le baptême. Il importe donc que « les trois » soient associés au drame comme ils le furent aux anticipations glorieuses de la transfiguration.

Marc nous dit que Jésus « *se jeta à terre* ». Il faut nous souvenir que, pour lui, la « *terre* » est le lieu où « *s'enracine* » l'homme. C'est donc le lieu où l'homme lutte, souffre, meurt. C'est là, et là seulement, que le Fils de l'homme affronte les mêmes puissances mauvaises qui s'en prennent à l'homme. Jésus ne parle pas de « *ses* » souffrances. Il parle de cette « *heure* », qui est l'heure de la tentation œuvrée par les forces sans nom. « *La coupe* », qu'il prie d'être écartée de Lui, c'est la coupe du jugement de Dieu. C'est à cause de ce jugement que Jésus s'identifie à l'homme jusqu'à dans sa manière de penser, totalement : « *ce que je veux* », ce que « *je* » veux, moi, « *l'homme* », de cette volonté qui s'oppose à celle de Dieu. Et le jugement de Dieu prononcé sur l'homme tombe sur Lui. Il tombe sur Lui pendant que les disciples « *dorment* ». Se dérobant ainsi jusqu'au bout à la terrible réalité, à laquelle ils se sont toujours refusés, ils dorment ! Et même leur « *esprit* » a perdu son ardeur et s'est assoupi, dompté par la puissance de la mort qui asservit leur « *corps* ». A trois reprises, Jésus revient auprès des « *trois* » ; à trois reprises Il les trouve « *possédés* » par le démon du sommeil : c'est bien là l'exacte antithèse de l'épisode de la transfiguration ! La puissance des ténèbres l'emporte sur l'éclatante lumière. C'en est fait. « *C'est assez* », l'affaire est « *réglée* ». « *L'heure est venue* », non seulement de la livraison de Jésus entre les mains de ses ennemis mais aussi de l'arrachement des « *trois* » à la captivité des forces du sommeil et de la mort. Laissant ceux-ci sur place, Jésus va au-devant de ceux qui viennent « *le prendre* ».

Son œuvre se couronne dans sa remise entre leurs mains. Jésus n'enseignera plus en paroles. Pour la quatorzième et dernière fois (7 fois 7 !), Il s'affirme en tant que « *Maître* »¹¹⁶. Désormais c'est l'événement qui témoignera et non plus la parole. Or c'est de la révélation de Dieu qu'il s'agit : ce mystère, tel qu'il va être vécu, ne peut s'exprimer qu'au travers de la relation de « *ce qui arriva* ».

Du sein des plus épaisses ténèbres, Judas s'avance et donne à Jésus le baiser par lequel il le désigne comme son Maître. Comme Jacob trahit la confiance de son père en l'embrassant, Judas trahit celle de Jésus. Le baiser est un élément de la technique religieuse de la trahison. Par l'homme venu de la nuit, celui qui enseignait et agissait en plein jour est entraîné dans la nuit afin d'être jugé à huis clos. Les disciples ont fui. Seul tente de le suivre un jeune inconnu, éveillé par le passage de la garde et qui n'avait eu le temps de jeter sur lui qu'un manteau. Comme la

¹¹⁶ Marc 14 : 49.

garde veut le saisir, il leur abandonne ce vêtement et disparaît nu dans la nuit. Ce jeune homme est sans protection, alors que les disciples ont au moins une épée. Ce récit fait penser à la fuite de Joseph saisi par la femme de Potiphar¹¹⁸. Aussi « adultères » que cette femme et démasqués comme tels par Jésus, puisqu'ils trahissent la volonté de Dieu¹¹⁹, les maîtres de la loi et leurs séides ont voulu s'emparer du jeune homme et lui imposer leur volonté. Il ne s'agit point là d'un détail noté à la légère mais d'un élément fondamental de la révélation qui s'actualise à travers « ce qui est arrivé ».

Deuxième section : Comparution de Jésus devant le Conseil suprême. Reniement de Pierre¹²⁰.

« Il arrive » maintenant ce que Judas avait conseillé : Jésus, *notre* véritable « Grand prêtre » est confronté avec le sadducéen Kaïphe, qui use et abuse de la qualité de grand prêtre, complètement déchue tant de par les hommes qui en ont rempli la charge qu'en raison des humiliantes libertés prises à leur égard par les Romains. Auprès de Kaïphe et des grands prêtres, chefs des divers services du temple, se trouvent nombre des 71 membres du Conseil Suprême, ou Sanhédrin, qui préside au destin d'Israël. Dans la cour, Pierre est là, lui aussi, mêlé aux ennemis de son Maître.

Le conseil siège en demi-cercle et l'accusé, Jésus, est debout, seul, au centre. Les prétendus « juges » ne songent pas à suivre les minutieuses règles de la procédure, « *ils cherchent* » l'argument permettant « *de le tuer* »¹²¹. Ce n'est pas tâche aisée quand on ne vit que de la loi et pour la loi. Il vous en reste toujours quelque chose même quand on se prépare à perpétrer un meurtre. Ces assassins en puissance cherchent donc des témoignages présentant une valeur légale et capables d'être opposés à ce témoin du Dieu Vivant. Parce qu'ils ne comprennent rien au mystère de ce Royaume de Dieu annoncé par Jésus, le seul témoignage qu'ils retiennent est celui relatif à cette parabole où Jésus comparait son corps au temple de Dieu¹²². Mais comment justifier une condamnation sur une affirmation si étrange et qui n'est pas « une preuve » ? Alors, et parce qu'il ne peut comprendre Jésus, puisqu'il « ne le connaissait pas », le grand prêtre tente d'arracher à Jésus une parole susceptible de le compromettre. L'accusé garde le silence. Pourquoi répondrait-il à qui ne saurait comprendre Sa Parole ? Alors, debout face à Jésus et poussé à bout par son silence, le grand prêtre lui jette au visage « la » question d'entre toutes les questions : « *Toi, es-tu le Christ, le Fils du Hautement Béni ?* »

¹¹⁷ Genèse 27 : 27.

¹¹⁸ Genèse 39 : 6-20 et en particulier les v. 12, 13, 15 et 18 où se retrouve la même expression : « abandonner son vêtement aux mains » de quelqu'un.

¹¹⁹ Marc 8 : 34.

¹²⁰ Marc 14 : 53 ; 15 : 1.

¹²¹ Marc 14 : 55.

¹²² Jean 2 : 19-21.

Dans cette interjection, « toi » passe toute la haine et le mépris de l'élite pieuse d'Israël contre le faux docteur galiléen : « Toi, le Christ ? Toi, le fils du Hautement Béni ? », c'est-à-dire de Dieu... A sept reprises Marc nomme « Christ », comme à sept reprises il parle du « Fils », en l'entendant comme « Fils de Dieu ». Ce qui était caché, le mystère même de sa personne, éclate au grand jour et même au travers de la moquerie, ce mystère éclate là, *au centre* du Sanhédrin, au centre de l'instance suprême du peuple choisi entre tous, donc *au centre du monde*, selon l'optique juive. C'est là, en ce « centre du monde », que Jésus répond : « Je le suis ! Je suis ce Christ, Je suis ce Fils de Dieu mais aussi Je suis ce « *Kyrios* », maître du monde et Je le serai. Eux, ces chefs religieux infidèles, ils pourront le mettre à mort. Leur haine ne pourra rien contre son Etre éternel. S'il va bientôt, sur la croix, leur paraître le plus misérable des hommes, ils ne pourront faire qu'il n'apparaisse pas à toujours comme l'Etre par excellence, le Fils de l'homme. A l'intention de ces docteurs et de ces chefs du peuple, Jésus déchire le rideau de la temporalité et apparaît « *le Fils de l'homme* » dans la plénitude de sa fonction royale et divine, assis à la droite de Dieu et créant un lien entre le ciel et la terre. A ses juges, Jésus fait connaître le mystère de la gloire divine cachée en sa personne d'accusé. Désormais ces serviteurs de Dieu sont avertis que c'est Dieu même qu'ils vont juger. C'est Dieu qu'ils vont condamner à mort !

A l'ouïe de telles paroles, ils s'estiment provoqués par cette proclamation blasphématoire. A l'unanimité, ils déclarent l'impuissant digne de mort.

Tout se passe alors comme si la découverte de ce motif de condamnation tellement cherché libérait ces hommes de leurs dernières craintes. Cette fois ils le tiennent. Il ne peut plus rien contre eux. Libre d'exprimer le besoin de vengeance suscité par l'accumulation d'humiliations reçues de Jésus, la bête humaine se déchaîne. Cela nous vaut cette scène d'insultes où ces « acteurs » (comme Jésus les a appelés¹²³ s'adonnent frénétiquement à leur « jeu » sadique, et laissent librement s'exprimer le trésor de haine qu'ils ont accumulé durant tant de mois.

Mais Pierre ? Il est là, « *en-bas* », tout à fait « *en-haut* », parmi la valetaille au service des chefs d'Israël. En dépit de sa confession du chemin de Césarée de Philippe, et peut-être à cause de celle-ci, Pierre ne connaît toujours pas le *véritable Christ*. C'est pour cela qu'il n'a nulle difficulté à le renier, du moins jusqu'à ce que, dans la profondeur des ténèbres de son désespoir, la faible lumière éveillée par le cri du coq ouvre son âme à une vision nouvelle : « *et Pierre se souvint* »¹²⁴. Nous avons là le même verbe qu'emploie la LXX pour exprimer l'idée de l'éveil de la pensée des péchés que

¹²³ Marc 7 : 6.

¹²⁴ Marc 14 : 72.

l'on a commis. La voix de Jésus retentit en lui et l'atteint dans sa dernière ligne de réserve.

Cette scène contraste avec celle de Gethsémané. Dans les deux cas la tentation se manifeste par trois fois, mais alors que Jésus répondait par la prière, Pierre nie connaître son maître. La voie que suit Jésus est autre que celle que suivent les disciples. Pierre le « galiléen » typique, toujours bien fermement résolu à la bagarre, sent le sol se dérober sous ses pieds. Lui, dont le nom a accompagné dix-neuf fois celui de Jésus dans Marc, lui, le plus proche des disciples, il est celui qui s'éloigne le plus. Cette expérience tragique met en valeur les paroles sur la fidélité « jusqu'à la fin » sur lesquelles trop aisément glisse l'attention du lecteur ou de l'auditeur.

Selon la loi, il ne reste plus aux chefs des Juifs qu'à faire ratifier par une seconde séance du Conseil la décision prise pendant la nuit. Tel est le sens de cette réunion de pure forme tenue dès le lever du jour où, une fois encore, grands prêtres, membres du Conseil Suprême et Docteurs de la loi engagent leur responsabilité et celle de tout Israël dans « l'affaire Jésus », qu'ils « livrent » à leur propre ennemi, Pilate, comme celui-ci le livrera aux soldats afin qu'ils le crucifient. Désormais l'intérêt passera entièrement des juges au jugé. A la face du peuple, ses propres chefs vont définitivement rentrer dans l'ombre. C'est leur condamnation personnelle qu'ils ont prononcée.

Troisième section : Jésus devant Pilate et ses soldats¹²⁵.

« Livré » à Pilate par les chefs des Juifs, ceux-ci l'amènèrent au tribunal. Pilate demanda à Jésus s'il plaidait coupable : « *Es-tu le roi des Juifs* » ? A sa surprise, Jésus répond par la formule affirmative de politesse : « *Tu le dis* », en termes modernes : « puisque tu le dis, il en est ainsi ». Après avoir ouvertement parlé du « Mystère du Fils de l'homme » à l'élite du peuple d'Israël, Jésus le fait à nouveau devant le gouverneur romain. En la personne de cet accusé, traîné, lié, devant le tribunal, réside la plénitude de la puissance du roi messianique, souverain non seulement d'Israël mais de la terre entière.

Soucieux comme il l'était de déceler au premier signe tout germe de rébellion, Pilate avait certainement entendu parler de Jésus ainsi que de la violence des accusations qu'il portait contre les pharisiens, contrastant avec son refus de dire ou faire quoi que ce fût qui puisse encourager la résistance aux Romains. Pour Pilate, Jésus prenait presque figure d'allié. Les grands prêtres se rendirent certainement compte de cette disposition d'esprit du gouverneur et de son *a-priori* favorable à Jésus, donc défavorable à leur plainte. Voilà pourquoi, dès l'abord, ils multiplient les accusations destinées, par leur choix, à convaincre le procurateur que

Jésus est coupable de haute trahison. Pilate juge à leur juste valeur ces hommes, qu'il sait être des inspirateurs secrets de la Résistance à Rome et qui jouent maintenant la comédie de la fidélité à la cause romaine. Pilate sait aussi que ces maîtres du double jeu sont, pour lui, de redoutables adversaires capables de lui nuire à Rome. Il tente d'obtenir de Jésus une réfutation de ce dont ses ennemis l'accusent. Jésus se tait toujours. Sa seule défense, c'est le témoignage qu'il a rendu à sa royauté cachée. Pilate ne peut absolument pas comprendre un tel refus de défense. Néanmoins, il veut tenter de mettre hors de cause cet accusé singulier en escomptant en sa faveur une réaction de ce million de Juifs rassemblés pour les fêtes. Il offre donc sa libération au choix avec celle d'un certain Barabbas, dont le nom signifie « fils du père », c'est-à-dire « quelqu'un », « n'importe qui », un révolté coupable de meurtre. En proposant un tel choix, Pilate se dit que, puisque ce Jésus est en train de ravir aux chefs du peuple et aux docteurs de la loi la faveur du peuple et s'avère plus populaire qu'eux, sans doute ce même peuple ne pourra-t-il que demander la libération de son nouveau héros. De la sorte les grands prêtres et leur clique se trouveront joués.

Malheureusement les ennemis de Jésus ont prévu le raisonnement de Pilate. Ce sont des professionnels manieurs de foule. Ils savent qu'il suffit de disposer de trois ou quatre hommes de choc dispersés dans la foule aux points stratégiques pour que la masse suive aveuglément et crie d'une seule voix ce que ces hommes auront commencé à crier. Et c'est ce qui se produit. Pilate considère la foule ainsi déchaînée. Où sont donc les galiléens ? C'est à eux qu'il tente de s'adresser quand il demande : « *Que dois-je faire de cet homme dont vous me dites qu'il est le roi des Juifs ?* » — De nouveau les mêmes agents du pouvoir religieux entraînent la masse : « *Crucifie-le* ». Pilate se livre à une ultime tentative. Ce coup monté des chefs juifs ne peut pas ne pas être désapprouvé par ces nombreux pèlerins galiléens pour lesquels Jésus est une sorte de « saint ». Ces hommes-là ne peuvent pas supporter qu'un tel déni de justice se commette à son égard : « *Mais qu'a-t-il commis de mal ?* » — Peine perdue ! Il est trop tard. Qui parle de justice à une masse déchaînée et hurlante ? Les forces démoniaques l'emportent. « *Crucifie, crucifie-le !* »

Jésus est seul à se taire : trahi, abandonné, rejeté par son peuple, sans un seul défenseur juif. Seul le gouverneur romain, le procureur exécré a tenté de parler pour lui ! Maintenant, contraint et forcé par le souci de sa propre sécurité, qu'il fait passer avant le respect de la justice, Ponce Pilate fait libérer Barabbas et abandonne Jésus. Marc fait choix de mots qui se répondent et dont chacun devrait être pesé à sa juste valeur : Jésus « donne sa vie en rançon pour plusieurs »¹²⁶ et le premier qui est touché par ce sacrifice et s'en trouve libéré, c'est Barabbas, le « n'importe

qui », prédecesseur de millions d'hommes qu'atteindra le salut payé à ce prix. Parallèlement à cette histoire et pour la quatorzième fois (2 fois 7), Marc dit que Jésus « *est livré* » aux soldats qui l'attachent à un poteau et le frappent d'un fouet à lanières de cuir, traitement qu'il était d'usage de faire subir aux condamnés à mort non-citoyens romains. Quant à « *la foule* », elle a, à la lettre, obtenu « *satisfaction* »¹²⁷. Sans le savoir et croyant contenter sa haine, elle engage l'action qui réalisera le salut des hommes.

Les soldats entraînent ensuite Jésus dans la cour de leur casernement à la forteresse Antonia qui domine l'esplanade du temple. Là se déroulent les phases d'un « jeu » parodique où un condamné remplissait le rôle d'un souverain de carnaval. Enveloppé de la pourpre d'un manteau de légionnaire, couronné d'une sorte de ronce dont les longues épines évoquaient les rayons de la couronne ceignant, sur les monnaies, l'effigie de l'empereur, il est salué d'une sorte d' « *Ave Caesar* » conforme à celui qu'on devait à l'empereur : « *Salut à toi, roi des Juifs* » ! Cette salutation moqueuse trouvera son écho dans le ciel et retentira d'un bout à l'autre de l'Empire demain, après la résurrection. Pour humilier plus encore ce pseudo souverain, les soldats prennent un roseau, caricature d'un sceptre et, tout en crachant sur lui, se prosternent dans un geste d'adoration dérisoire. A sept reprises Marc avait montré des hommes implorant Jésus à genoux, maintenant voici des païens qui « ne savent ce qu'ils font », mais prophétisent à leur manière de la royauté du Messie.

Quand ce jeu infâmant a pris fin, les soldats « *lui ôtèrent le manteau de pourpre et lui remirent ses vêtements* ». Cet acte est exactement le contraire de ce que rapporte le premier livre des Macchabées où les serviteurs du prince Alexandre, collaborateur des romains, dépouillent le grand prêtre Jonathan de ses vêtements pour le revêtir de la pourpre¹²⁸.

Marc a présenté dans le plus rigoureux parallélisme la comparution de Jésus devant les grands prêtres et celle devant Pilate. Il a opposé le déchaînement de haine des Juifs maltraitant et insultant celui qu'ils viennent de condamner, et la moquerie prophétique de soldats romains ravis d'avoir à disposition une créature dont ils peuvent se jouer. Seulement les Romains agissent sans haine personnelle à l'égard de leur victime. Peut-être trouvent-ils dans le jeu auquel ils se livrent, quelque revanche contre ce peuple prêt à la révolte et dont ils sentent la haine les envelopper. Marc a montré aussi le contraste total entre les grands prêtres douteux, jouets de la politique de la puissance occupante, et Jésus, véritable grand prêtre, quoique ignoré et rejeté par ceux-là même qui devraient être les premiers à discerner qui Il est et qui, au contraire, ne songent qu'à Le faire mourir. L'heure est venue de leur « *satisfaction* », au sens plein du terme.

¹²⁷ Marc 15 : 15.

¹²⁸ I Macchabées 10 : 62.

Quatrième section : Jésus en croix. Sa lutte libératrice au travers des souffrances et de la mort jusqu'à la résurrection¹²⁹.

Selon la loi mosaïque¹³⁰, les criminels devaient être jetés hors des endroits habités par le peuple d'Israël. La crucifixion avait donc lieu en dehors de la ville, non loin d'un chemin très fréquenté, afin qu'elle servît d'exemple et contribuât à tenir le peuple dans le respect de la souveraineté romaine. Les Romains « *réquisitionnèrent* » un passant, Simon, un Juif d'Afrique du Nord, pour porter la poutre horizontale de la croix. Ce Juif de la Diaspora fut donc le premier « *à porter la croix* » de Jésus et, de ce fait, il se trouve associé au ministère du Fils de l'homme.

« *Ils amenèrent* » Jésus au lieu du supplice. Lui à qui « avaient été amenés » tant de malades, de possédés, de souffrants de toutes sortes et jusqu'aux petits enfants, le voici si totalement dépouillé de toute possibilité d'initiative et d'action qu'il faille « *l'amener* » et « *l'amener* » où ? — au « *lieu* » dénommé « *le crâne* ». Dans le récit du sacrifice d'Isaac, la LXX mentionne quatre fois ce mot « *lieu* »¹³¹ pour désigner l'endroit où Isaac devait être offert en sacrifice, Isaac, dénommé comme Jésus « *ton fils, le Bien-Aimé* », Isaac qui, toujours comme Jésus, dut porter le bois nécessaire avant d'être sacrifié. Le parallélisme entre Isaac et le Fils de l'homme se limite au sacrifice, à la qualité de « *fils* » et au « *lieu* » voulu de Dieu. La LXX emploie ce mot de « *lieu* » soit pour désigner l'emplacement où est dressé l'autel des sacrifices, soit l'endroit où la présence de Dieu est sensible¹³². Le « *lieu* » de la crucifixion, Golgotha — le Crâne, devait son nom à tous les crânes de suppliciés qui y traînaient, l'usage étant de laisser se décomposer les cadavres jusqu'à ce que les os tombassent d'eux-mêmes. C'est donc le lieu de l'impureté la plus totale à laquelle s'associait la pensée d'abandon des suppliciés aux forces démoniaques.

Avant d'attacher Jésus à la croix, « *ils* » lui offrirent à boire un vin drogué. Jésus le refusa car, comme le prêtre devait s'abstenir de tout vin avant de présenter l'offrande sacrificielle, Jésus voulait faire à Dieu l'offrande de sa vie en pleine conscience. Les soldats le dépouillèrent de ses vêtements. Pour l'oriental habitué à se couvrir le visage pour dérober aux autres l'expression de ses émotions, être mis à nu était la pire des hontes. Alors que le simple toucher de ses vêtements avait transmis à combien de malades sa puissance de guérison, Jésus est dépouillé de ces derniers « *signes* » de ses actes de puissance. Il ne lui reste plus rien que sa vie à offrir. Il était alors neuf heures du matin, la troisième heure pour les Juifs. En découpant son récit selon les heures des diverses « *vigiles* », Marc rappelle que toutes les heures échelonnées de la création au jugement dernier se trouvent condensées dans cette

¹²⁹ Marc 15 : 20 b ; 16 : 8.

¹³⁰ Nombre 5 : 36.

¹³¹ Genèse 22 : 3, 4, 9, 14.

¹³² Par exemple Genèse 28 : 11, 16, 17, 19 ; Josué 5 : 15.

seule journée, centre de l'histoire universelle. Au milieu du jour, de la troisième à la neuvième heure, se situe le temps des souffrances et de la mort, le temps où s'accomplit le salut, le temps où l'économie ancienne prend fin, le temps où naît l'ère nouvelle de l'histoire. « Cela arrive » en ce jour déterminé de l'histoire du monde, en ce jour où la Pâque est célébrée. « Cela arrive » à Jérusalem, centre du monde, face à la « montagne sainte », en vue du monde entier, bien que ce jour-là pas plus le monde qu'Israël n'aient discerné que s'assomplissait leur destin.

L'écrêteau fixé à la croix et indiquant le motif de la condamnation portait « *le roi des Juifs* ». Voici la réplique de l'épisode de la pièce de monnaie à l'effigie de César. Jésus est monté sur le trône et ce trône est la croix ! A la face du monde et par la grâce de Pilate, Jésus est proclamé le roi-messie des Juifs. Il l'est et, de ce fait, il est le roi-messie du monde. La plus désespérante réalité humaine est transcendée par l'éclat de la plus haute vérité qui soit : celle de Dieu.

Avec lui sont crucifiés deux « *voleurs* » et l'on ne peut pas ne pas penser à cette « caverne de voleurs » en laquelle les grands prêtres ont transformé le temple¹³³. C'est là, en ce « lieu » de la totale impureté, que Jésus achève la purification du temple en se présentant lui-même comme victime de l'indispensable sacrifice purificateur. Les voleurs sont crucifiés « à sa droite et à sa gauche », à ces places d'honneur que revendiquaient les Zébédéïdes, Ils y ont bien droit puisque c'était à des gens comme eux qu'avaient été adressés tant d'appels au cours de la mission en Galilée.

Il importe de remarquer qu'à partir de la sortie de la tour Antonia, Marc n'a plus employé que le « ils » collectif pour désigner les responsables des souffrances et de la mort de Jésus mais aussi ceux qui déterminèrent l'accomplissement du plus grand « mystère » de salut jamais « arrivé » à son accomplissement. C'est que ce ne sont pas seulement les soldats qui sont la cause matérielle et accidentelle du déroulement de ce mystère. Avec eux, il y a les hommes, la totalité des hommes. « Ils », ce sont donc vous, moi, n'importe lequel de nous et pas seulement les Juifs et les Romains de ce jour-là.

Jésus avait été tourné en dérision par le Conseil Suprême d'Israël, puis par les soldats ; maintenant ce sont « *les passants* » qui s'en mêlent, le « n'importe qui » de la foule juive. Ils se font l'écho des accusations lancées par les grands prêtres et par les pharisiens et leurs rires insultants ont résonné jusqu'à nos jours. Or ce dont ils se moquent « est arrivé », « le temple a été détruit ». A l'heure où des dizaines de milliers d'agneaux étaient sacrifiés pour la célébration de la Pâque, « l'agneau de Dieu » était sacrifié sur la croix. Il allait abolir le sacrifice du temple, devenu inutile. Trois jours après, le nouveau temple allait être rebâti, ce

¹³³ Marc 11 : 17.

temple où entrerait un « corps » nouveau, le corps du Seigneur ressuscité, le nouvel Israël substitué à l'ancien peuple juif et dont la tête serait le Christ. Alors que Marc a toujours parlé du temple de Jérusalem en l'appelant du mot « *hieron* » (le lieu sacré), à partir de 14 : 58, il n'emploie plus que le mot « *naos* », comme le fait Jean, marquant ainsi que le changement radical est accompli. Le « *naos* », c'est le sanctuaire où Dieu est présent, le lieu où s'effectue la communion de l'homme avec Dieu.

Une dernière fois, voici les grands prêtres et les docteurs d'Israël face à celui dont l'être même ne cesse de les troubler. Pour la douzième fois, ils demandent s'Il est « *le Christ* ». A deux reprises, ils parlent du « *salut* ». Sans s'en rendre compte, certes, ils rendent témoignage au profond « mystère » qu'est cette mort qui va apporter le salut. Le Fils de l'homme devient « le Sauveur » (*sôter*). Il ne peut se sauver lui-même, comme le propose Satan, parce qu'Il veut sauver les autres. Il perd délibérément sa vie afin de « gagner » la vie au bénéfice des hommes¹³⁴. Il va « descendre de la croix ». De même qu'à son baptême, Il a disparu sous les eaux du Jourdain pour en remonter ensuite, de même, solidaire jusqu'au bout avec les hommes, Il va recevoir le « baptême de la mort ». Il va descendre dans l'abîme de leur culpabilité et de leur mort. Il y descendra jusqu'à en toucher le fond, jusqu'à ce que la mort et la résurrection soient inséparablement unies et que la mort soit absorbée et diluée dans la résurrection.

Quand les chefs religieux d'Israël convient Jésus à « descendre de la croix » afin « que nous voyions et que nous croyions »¹³⁵, ils plaident en faveur de cette incrédulité qui les tourmente au plus profond d'eux-mêmes. Lui réclamant encore « un signe du ciel », ils lui crient leur inextinguible haine. Pendant des siècles, ils persisteront à parler de lui comme du « pendu au bois », donc du « maudit selon la loi ». Leur cœur ne cessera pas d'être troublé et il en sera ainsi tant qu'ils n'auront pas reconnu que ce « Christ, roi d'Israël » est mort par eux, mais pour leur salut.

Pour les voleurs crucifiés avec Jésus. Marc, comme Matthieu, nous les montre insultant tous deux Jésus. C'est ainsi qu'Il meurt abandonné de tous, seul.

De midi à quinze heures « *il fit nuit* ». C'est la nuit du chaos qui marque la fin d'un monde, tout comme elle régnait avant que ne débute la création. Cette nuit symbolique marque le bouleversement qui s'accomplit dans le cosmos, prélude de la naissance du monde nouveau.

« *A la neuvième heure* (quinze heures), Jésus cria d'une voix forte ». De la croix s'élève la plainte effroyable de celui qui connaît l'éloignement de Dieu à l'heure où les forces démoniaques se déchainent contre le Fils de l'homme. Marc cite en araméen cette plainte de Jésus, la mettant ainsi en relation avec les autres paroles

¹³⁴ Cf. Marc 8 : 35 et 15 : 31.

¹³⁵ Marc 15 : 32.

araméennes adressées à la mort qui s'est emparée de la fille de Jaïrus et à la force d'isolement qui domine le sourd-muet¹³⁶. « Des profondeurs de l'abîme » Jésus crie à Dieu le début du psaume 22 et prie ce psaume royal au moment où il accomplit ce qu'avait promis l'Ancienne Alliance.

Un romain s'avance et lui tend une éponge imbibée de ce vin aigre des paysans de Judée. A deux reprises ce soldat nommé Elie. Puisque Elie était déjà revenu en la personne de Jean-Baptiste afin d'annoncer la venue du Messie, pour Marc, cette double mention d'Elie signifie que le Roi des Juifs, en train de mourir, va revenir lors de la résurrection. Et en effet Jésus pousse un grand cri avant d'expirer. Un grand cri ! — Nous avons vu qu'à diverses reprises et lors d'affrontements avec des forces démoniaques, Jésus a dû lutter intensément. Marc l'a indiqué en parlant de cette « *voix forte* » avec laquelle Il a chassé les démons. Ici, Il traverse une crise qui est la plus grave de tous les temps. Il s'agit d'arracher l'homme à la puissance du mal elle-même. Cette « *voix forte* » avec laquelle Jésus vient de crier le début du Psaume, s'achève en un cri de victoire, une sorte de proclamation royale. Jésus meurt, c'est vrai, mais Il meurt en Messie-Roi, sûr de son triomphe que marque ce « *grand cri* ».

En confirmation de cette victoire ultime et au moment même où elle se produit, au temple, le rideau dérobant à tous les regards le Lieu Très Saint se déchira de haut en bas. Les interdits de la loi sont abolis. Le culte sacrificiel n'a plus de raison d'être, de même que la fonction de grand prêtre. Le Seigneur a offert sa vie une fois pour toutes — et pour tous. La présence de Dieu n'est plus cachée dans les ténèbres du sanctuaire, elle s'incarne dans le corps du Seigneur qui va ressusciter. Sans encore bien comprendre tout ce que cela signifie ni ce que les Juifs entendent par ces vocables singuliers : Messie-Roi, Christ, Fils de Dieu, le capitaine romain qui commandait le peloton d'exécution et qui avait été le témoin le plus proche de ces derniers événements, ce capitaine romain est néanmoins saisi par la révélation qui se manifeste à lui. Le premier et le seul qui reconnaîsse dans le crucifié le Fils de Dieu est cet officier ennemi : la mort de Jésus apporte « l'heureuse nouvelle » au monde païen et fait écho au titre même de l'Evangile : « Commencement de la joyeuse nouvelle de Jésus, le Christ, le Fils de Dieu. »

Pourtant ce romain n'est pas seul au pied de la croix. A l'écart, il y a le groupe des galiléennes. Si les hommes ont disparu, même les disciples, les femmes sont là autour de Marie, la mère de Jésus. Anéanties de douleur, muettes, leur présence atteste leur fidélité et leur foi, nées de l'amour qui les porte.

En ces dernières heures précédant le grand sabbat pascal, un autre homme se manifeste, Joseph d'Arimathée, un membre du Grand Conseil, un personnage important, peut-être l'un de ces dix

¹³⁶ Marc 5 : 31 et 7 : 34.

conseillers chargés d'assurer la liaison entre les autorités juives et le gouverneur romain, ce qui expliquerait qu'il puisse aller le trouver le soir même. Ce Joseph appartenait à ce groupe d'hommes qui « *vivaient dans l'attente du Royaume de Dieu*. » Bravant les conséquences que sa démarche pourrait avoir pour sa situation personnelle au Grand Conseil, surmontant sa crainte de Pilate, Joseph d'Arimathée eut la hardiesse de se rendre à la Résidence pour demander le corps du supplicié. Pilate ne voulut d'abord pas croire que Jésus fut mort si vite. Il fallut le témoignage du Centurion présent à l'exécution pour le convaincre que, de même que « *Dieu abrège le jour* » de la fin du temps¹³⁷, de même il avait abrégé le temps nécessaire à la mise à mort de Jésus.

Pilate « *fit cadeau* » à Joseph du cadavre de Jésus, grâce ultime consentie à celui dont il n'avait pu épargner la vie et auquel il accordait la décence d'une sépulture honorable. Par ce mot de « *cadavre* » (*ptôma*) employé pour tout corps d'animal mort, Marc montre combien le Fils de Dieu s'est identifié à l'humanité jusque dans ce qu'elle a de plus primitif, combien la puissance et la gloire de Dieu ont été cachées au plus profond de l'homme. Ce « *cadavre* » participe aussi du « *mystère* » du Fils de Dieu car il va être le support d'où se dégagera et prendra forme le ressuscité ! Avant que cela n'arrive, Joseph l'enveloppe d'un linceul neuf et le dépose dans un tombeau taillé dans le roc, dans la nuit de la « *chambre des morts* », là où il n'y a plus de place pour la vie, là où Dieu, par la résurrection, va faire débuter une ère nouvelle de l'histoire de la race humaine.

Le *récit de la résurrection* constitue la fin normale de l'Évangile et la *conclusion* de Marc¹³⁸.

Le dimanche matin, au lever du jour, les Galiléennes se rendirent au tombeau apportant les aromates destinées au corps de Jésus et achetées la veille au soir, dès la fin du sabbat pascal. Elles s'inquiétaient de la pierre roulée devant le sépulcre, cette pierre que Marc mentionne à trois reprises et dont il nous dit qu'elle était fort grande, témoignage de la fermeture quasi hermétique de la tombe où s'accomplit le plus grand des mystères. Les femmes s'approchent du tombeau, qu'elles trouvent ouvert, et « *entrent* » à l'intérieur. Chez Marc, le verbe « *entrer* » est employé en relation avec un événement décisif, que ce soit dans une synagogue, à Capernaïm, dans la maison de Jairus, à Jérusalem, dans le temple¹³⁹, ou bien de l'entrée dans le Royaume de Dieu¹⁴⁰, alors que le verbe « *sortir* » est associé à l'annonce au monde de la « *joyeuse nouvelle* »¹⁴¹.

Quand elles furent entrées dans le sépulcre, « *elles virent* », non pas d'un simple regard, mais de cette vision intérieure révéla-

¹³⁷ Marc 13 : 20.

¹³⁸ Marc 16 : 1-8.

¹³⁹ Marc 1 : 21 ; 3 : 1 ; 2 : 1 ; 9 : 33 ; 5 : 39 ; 11 : 11 ; 11 : 15.

¹⁴⁰ Marc 9 : 43, 45, 47 ; 10 : 15, 23, 24, 25.

¹⁴¹ Marc 1 : 38 ; 4 : 3 ; 6 : 12 p. ex.

trice du mystère du sens de la mort de Jésus, ce mystère jusque-là indiscernable à leur esprit. En effet, sur le banc de droite, destiné aux onctions de l'ensevelissement, « *un jeune homme* » était assis revêtu d'un vêtement d'un blanc aussi éblouissant que celui des vêtements de Jésus lors de la transfiguration. Marc donne ces détails comme « preuves » historiques de la vacuité du tombeau. Aussi effrayées que l'avaient été les disciples lors de la transfiguration, les femmes éprouvent la terreur sacrée que provoque la présence de Dieu. Le jeune homme les rassure par les mêmes mots adressés par Jésus aux disciples lors de sa marche sur la mer : « *N'ayez pas peur* »¹⁴². Il poursuit : « *Vous cherchez Jésus, le nazaréen, le crucifié* », donnant ainsi acte du caractère humain de la personne de ce Jésus qu'elles ont connu, mais pour ajouter immédiatement après l'annonce inattendue : « *Il est ressuscité* », éclatant comme la sonnerie de trompette du jour de « l'accomplissement de toutes choses ».

Pour la dix-huitième et dernière fois. Marc emploie le verbe qui marque l'éveil d'entre les morts, la résurrection. Jusque-là, il n'a été question que des effets de sa puissance encore cachée. Maintenant il s'agit de sa manifestation en pleine clarté : Il est lui-même ressuscité, ouvrant la voie allant de la mort à la vie où ses disciples s'engageront à sa suite.

Au début de l'Évangile, nous avons vu Pierre « chercher » Jésus qui s'était retiré au désert avant l'aube. « *Tous te cherchent* » avait dit Pierre¹⁴³. Au matin de Pâques, les femmes, à la recherche de Jésus, vont recevoir l'ordre de regagner ce même « lieu », la Galilée, où elles le « verront ». Dieu se manifeste ouvertement. Il n'est pas le Dieu des morts mais celui des vivants. « *Voici le lieu où on l'avait déposé.* » C'est là que la résurrection s'est produite. C'est là que « c'est arrivé » et que son corps a été métamorphosé et a revêtu sa nature nouvelle. Ici s'est accomplie l'heureuse nouvelle. La résurrection « est arrivée » et cet événement s'est produit une fois pour toutes. Après avoir revêtu notre corps mortel, le Christ nous apporte la vie que manifeste la résurrection. Cette vie est encore cachée à nos yeux et ne sera révélée dans sa plénitude qu'à la fin des temps.

Puisque la résurrection s'est produite, il n'est plus temps de rester au tombeau, « *allez* » dire aux disciples que le Seigneur vous précède en Galilée. A onze reprises Marc a mentionné un ordre semblable à cet « *allez* », ordre toujours donné par Jésus. Ici, dans ce douzième emploi, c'est un commandement identique qui retentit, prolongeant les premiers. Ces femmes doivent aller trouver les disciples infidèles et, parmi eux, Pierre, le plus infidèle, afin qu'ils reçoivent à leur tour la révélation de cette résurrection qui les rendra fidèles jusqu'à la tombe.

Dans tout ce passage, Marc a recours à quatre verbes diffé-

¹⁴² Marc 6 : 50.

¹⁴³ Marc 1 : 35-39.

rents pour exprimer les diverses nuances attachées à l'idée de « la vue » : 1) « lever les yeux » (*anablepein* - v. 4) dans la direction de ce qui va témoigner du miracle de la résurrection, qu'elles ne discerneront point encore, tout comme un aveugle en cours de guérison entrevoit des réalités dont il n'a pas encore conscience. — 2) « regarder » (*theôrein* - v. 4) car, dans leur foi en Jésus, la contemplation tout extérieure du « lieu » de la résurrection les préparera à la révélation de celle-ci. — 3) « voir », aussi bien extérieurement que par le discernement interne (*idein* - v. 5) : les femmes « voient » la silhouette lumineuse du jeune homme assis sur le banc dans le tombeau mais ne discernent pas encore la gloire du ressuscité. — 4) « entrevoir » (*horán* - v. 7) : il s'agit-là de cet aperçu que les disciples auront en Galilée de ce que sera la gloire de Christ lors de son retour de la fin des temps. Ainsi, auprès du tombeau vide, Marc exprime, par ce choix de termes qui s'éclai- rent et se précisent l'un l'autre, l'importance qu'il accorde à « la vue » dans l'ensemble de son Evangile. Dans la réalité concrète de la vision terrestre et dans la limite de ses facultés, se révèle la réalité de la vision de Dieu jusque-là accessible uniquement à la foi. Marc parle simultanément de la vision terrestre, dans ses limitations, et de la « vision glorieuse » qui s'actualise en Christ et atteindra à la perfection à la fin du temps. Il paraît impossible en si peu de mots d'exprimer plus clairement que ne le fait Marc la réalité du mystère de la résurrection et les conséquences humaines qu'elle détermine.

A l'ouïe de ce message, les femmes quittent le sépulcre et s'enfuient. La résurrection est, pour elles, une révélation effroyable de la toute puissance divine. A la lettre, elles sont en état d'« extase », ce sommeil surnaturel qui tombe, selon la LXX, sur Adam avant la création d'Eve¹⁴⁴. Alors qu'elles eussent dû répéter le message qui leur avait été confié, elles se taisent car « *elles ont peur* », non pas des hommes, mais de ce mystère de la résurrection qui vient de leur être révélé. Cette frayeur est le témoignage visible de la réalité que représente pour elles *le fait de la résurrection.. « Oui, Il est véritablement ressuscité !*

Complément additionnel à l'Evangile¹⁴⁵.

Les quatre sections du dernier « acte » de l'Evangile donnent leur unité aux divers éléments constitutifs de l'œuvre de Marc. Chacun d'entre eux y trouve la justification de sa portée réelle. C'est là que nous trouvons réunis et accordés à Jésus ses divers titres « glorieux » : *le Christ, le Fils de Dieu, le Maître, le Fils de l'homme, le Roi, le Roi des Juifs*, ainsi qu'un rappel du majestueux « *Je suis* ».

Il est impossible de comprendre dans leur plénitude l'ampleur de ces titres qui ne sont que des « signes » de la révélation de ce qu'est Dieu et de qui est Dieu. Toutefois, ainsi réunis, ils répon-

¹⁴⁴ Genèse 2 : 21.

¹⁴⁵ Marc 16 : 9-20.

dent à cette autre révélation de la plénitude de l'humanité de Jésus qu'a évoquée la première partie de l'Evangile. Si nous y pouvions suivre, texte après texte, les quarante-deux mentions de « l'homme » mises en rapport avec Jésus, nous y discernerions les étapes de la révélation progressive du Fils de l'homme allant du « vouloir » et du « pouvoir » au « faire », où s'actualise la puissance du Dieu créateur.

Le « mystère du Fils de Dieu » ne s'éclaire que par l'action qu'exerce le Ressuscité sur ceux qui croient en Lui. Jésus est le grand inconnu qui, peu à peu, se révèle au travers de son enseignement et de ses actes merveilleux, plus encore au travers du don qu'Il accorde de lui-même dans le pain dont Il nourrit ceux qui viennent à lui. La « fraction du pain » et sa distribution viennent préciser la puissance du Christ au centre du Royaume de Dieu, à l'idée duquel elle donne son sens et sa portée.

Il ne semble donc pas indispensable de se préoccuper de l'absence des douze derniers versets de notre actuel Evangile de Marc dans les anciens manuscrits. Marc a-t-il achevé son Evangile sur cette mention de la peur sacrée provoquée chez les galiléennes par la *réalité* de la résurrection ? Il semble bien qu'il ait vu dans l'expression de ce sentiment le plus irréfutable témoignage de ce miracle, humainement incompréhensible mais véritable clef du caractère même d' « heureuse nouvelle » de l'Evangile tout entier. Les critiques sont d'accord pour reconnaître à ces douze derniers versets une antiquité telle que, s'ils ne sont sans doute pas de la main de l'Evangéliste, du moins peut-on les imputer à l'un de ses disciples. C'est pour cela que, dès la fin du quatrième siècle, nous les trouvons reconnus par le Canon comme appartenant au second Evangile, tout comme la fin du Deutéronome, rapportant la mort de Moïse, s'est trouvée incorporée à l'ensemble de l'œuvre de celui-ci.

Ce texte additionnel débute par un aperçu des diverses entrées en relation du Ressuscité avec le milieu qui avait été le sien. Ces apparitions « *sous diverses formes* » signifient seulement qu'Il s'est révélé de manières différentes, étant « l'image visible du Dieu invisible », et non plus identique à l'image d'un individu terrestre déterminé. Les Evangiles nous invitent à voir Jésus de Nazareth sous les traits d'une « image » humaine déterminée mais l'image du Christ glorieux se révèle dans sa « Parole » et non sous les traits d'un être parfaitement délimité. Ce fut, en tout cas, au moment de « la fraction du pain », alors que les Onze étaient à table, que le Ressuscité leur apparut dans des conditions telles que leur incrédulité fut vaincue et qu'il leur fut accordé sa puissance sur les forces mauvaises et la plénitude de leur ministère apostolique, enrichis de dons fort divers.

« *Après leur avoir parlé* », Il « *fut enlevé au ciel* », comme Elie, et « *s'assit à la droite de Dieu* ». L'incrédulité des disciples était maintenant changée en foi. La présence à leurs côtés du

Ressuscité leur avait mis au cœur une foi nouvelle, une foi qui s'avéra capable de faire d'eux ces véritables apôtres que Jésus voulait qu'ils soient, à travers le temps et jusqu'aux extrémités de la terre.

Ainsi la réponse à toute question qu'ils pouvaient se poser quant au chemin qu'ils devraient suivre pour trouver Christ et accomplir sa volonté, n'était et ne pouvait être que la personne de Christ, sa Parole et ses actes de puissance.

Cette « lecture » de l'Evangile de Marc n'appelle la formulation d'aucunes « conclusions » autres que celles dont l'Evangéliste a voulu nous pénétrer.

Le mérite particulier de la méthode suivie par Rudolf GROB dans sa présentation de l'Evangile de Marc est de mettre le lecteur en présence d'un texte ayant la valeur d'un « document ». Ce document, il devient impossible de ne pas en tenir compte « historiquement ».

Il est de toute importance que nous soyons conviés à une étude de cet ordre au moment où un certain nombre de théologiens à la mode s'en vont affirmant, jusque dans des manuels d'enseignement religieux, qu'« il n'existe pas un seul texte des Evangiles dont on puisse dire : c'est exact, les événements se sont véritablement passés ainsi » ! Alors, parce que dans nos pays, nombre d'« autorités » veulent que l'enseignement religieux « ne tienne compte que des faits historiquement établis », il s'en suit que nous voyons se propager d'un bout à l'autre de l'Europe — pour ne parler que d'elle — des thèses voulant la démythisation des Evangiles et leur réduction à quelques affirmations « religieuses » et « morales », bien incapables de soutenir la foi, cependant que l'on nous parle de « nouvelle religion » ayant parmi ses postulats celui de « la mort de Dieu ».

L'étude à laquelle nous venons d'être conviés met en pleine lumière l'importance du vocabulaire choisi et employé par Marc dans le but de mettre ses lecteurs et auditeurs en présence d'un ensemble de « faits historiques » expliqués, justifiés, commentés et confirmés par tous les témoignages que rendent les textes, dans leur ensemble, et les termes employés dans divers cas concrets. A un moment où il convient de « faire preuve d'objectivité » dans notre proclamation de l'Evangile, Marc apparaît comme un des textes les plus « authentifiés » en tant que « témoignage » rendu à la personne, à l'enseignement, à l'œuvre de Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme.

Que l'étude de ce « document » redevienne l'une des études de base auxquelles s'adonneront ceux qui veulent « comprendre l'Evangile », y retrouver leur Seigneur et y connaître le caractère de « joyeuse nouvelle » trop souvent oublié parmi nous ! Marc deviendra alors une réponse claire et convaincante à quantité de questions angoissées que se pose l'homme d'aujourd'hui, et le but poursuivi sera atteint.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
PREMIER ACTE : LA RÉVÉLATION DE JÉSUS DE NAZARETH. FILS DE DIEU ET FILS DE L'HOMME	
<i>Introduction</i> : Comment Jésus s'est manifesté	6
<i>Première section</i> : L'autorité de Jésus. Son enseignement confirmé par ses actes	9
<i>Deuxième section</i> : Révélation du Fils de l'homme par l'opposition que lui font les Maîtres de la loi	12
<i>Troisième section</i> : Le peuple juif face au message sur le Royaume de Dieu	14
<i>Quatrième section</i> : Mystère du Royaume de Dieu et sa naissance	16
DEUXIÈME ACTE : JÉSUS, MAITRE DES FORCES COSMIQUES DE LA MER, DES DÉMONS ET DE LA MORT, SE RÉVÉLE D'UNE MANIÈRE VOILÉE AU TRAVERS DU DON QU'IL FAIT DE LUI-MÊME DANS LA DISTRIBUTION DU PAIN ET DANS LA COMMUNION DE TABLE.	
<i>Première section</i> : Jésus, Seigneur de la mer, des démons, de l'impureté, de la mort	18
<i>Deuxième section</i> : Jésus face à la crise. Révélation du don qu'il fait de lui-même dans la communion de table. Son chemin va des Juifs aux païens	21
TROISIÈME ACTE : LA RÉVÉLATION DE CHRIST AU TRAVERS DE L'ANNONCE DE SES SOUFFRANCES, DE SA MORT ET DE L'ACCOMPLISSEMENT DE SON ROYAUME.	
<i>Prologue</i> : Commencement de l'annonce des souffrances, de la mort et de la résurrection	27
<i>Première section</i> : La révélation progressive du Christ souffrant suscite une aggravation de la crise, de l'irritation et de l'incrédulité	30
<i>Deuxième section</i> : Jésus se révèle aux jérusalémites comme Fils de David. Il se révèle dans le temple comme le Maître de la Maison de son Père, l'accompagnateur de la loi et des prophètes, comme « le dernier » de ceux que le Père veut envoyer : Son propre Fils	35

<i>Troisième section : La fin des temps</i>	41
QUATRIÈME ACTE : PLÉNITUDE DE LA RÉVÉLATION DE CHRIST : ABANDON A SES ENNEMIS, JUGEMENT, SOUFFRANCES, MORT ET RÉSURRECTION DU SEIGNEUR	43
<i>Première section : Anticipation des souffrances, de la mort et de la crise finale dans les repas de Béthanie et de la Pâque ainsi que dans la nuit à Gethsémané</i>	44
<i>Deuxième section : Comparution de Jésus devant le Conseil Suprême. Reniement de Pierre</i>	49
<i>Troisième section : Jésus devant Pilate et ses soldats</i>	51
<i>Quatrième section : Jésus en croix. Sa lutte libératrice au travers des souffrances, de la mort jusqu'à la résurrection</i>	54
<i>Conclusion de l'Evangile : La résurrection</i>	58
<i>Complément additionnel à l'Evangile</i>	60
Table des matières	63

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

Juin 1967

47, rue de Clichy, Paris (9^e)

Première Conférence Francophone sur l'évangélisation

Lausanne, 24-28 avril 1967

Lancée comme projet à Berlin en novembre dernier, sa réalisation vient de dépasser tous nos espoirs. Près de 120 participants, belges, français et suisses, de toutes dénominations depuis les luthériens, jusqu'aux pentecôtistes, quatre jours durant étudièrent le matin les fondements théologiques de notre action et l'après-midi ou en soirée, les problèmes pratiques posés au Congrès Mondial de Berlin.

Nous donnons, ci-dessous, le texte de la Déclaration générale de la Conférence, quelques « bonnes pages » de trois des études théoriques, et quelques autres aperçus de cette belle rencontre, espérant en faire paraître l'essentiel en une brochure de 80 pages en septembre.

Mais tout restera lettre morte, si dès maintenant, en particulier avec le livre paru sur « Berlin », des groupes locaux ou régionaux ne s'organisent ici et là pour étudier en fin de semaine avec des chrétiens engagés tous ces problèmes et les mettent en pratique.

Le Seigneur nous a merveilleusement menés et à Berlin et à Lausanne. Puisse-t-il continuer. A Lui seul la gloire !

Les 115 participants de la Conférence sur l'Evangélisation de langue française (Lausanne, 1967) souscrivent à la Déclaration finale du Congrès Mondial sur l'Evangélisation tenu à Berlin en octobre-novembre 1966. Ils s'accordent à définir l'évangélisation selon le texte connu et repris par le Congrès de Berlin :

« Evangéliser, c'est présenter Jésus-Christ par la puissance du Saint-Esprit, afin que les hommes puissent placer leur confiance en Dieu par Jésus-Christ, l'accepter comme leur Sauveur et le servir comme leur Roi, dans la communion de son Eglise. »

En souscrivant à cette définition :

— ils rappellent que la puissance du Saint-Esprit est liée à la fidélité aux Saintes Ecritures,

— ils précisent que la présentation de Jésus-Christ est à la fois proclamation du message et incarnation de l'Evangile dans une vie de service. L'un ne va pas sans l'autre,

— ils soulignent que cette tâche étant une obéissance à l'ordre du Maître : « Allez, et faites de toutes les nations mes disciples », elle reste valable même sans résultats immédiatement visibles.

L'Evangélisation est la mission permanente de toute l'Eglise, mais une place particulière revient au ministère de l'évangéliste. Il est, d'une part, celui qui en certaines occasions proclame Jésus-Christ devant des incroyants, des indifférents ou des tièdes ; il est, d'autre part, celui qui, avec les pasteurs et anciens, prépare et entraîne le peuple de Dieu tout entier pour l'œuvre du témoignage. Nous pensons que des charismes d'évangéliste restent inexploités parce que l'Eglise, les Facultés de théologie et Ecoles bibliques négligent de les discerner, de les reconnaître et de les préparer.

Nous pensons que les réunions d'évangélisation et l'évangélisation de masse demeurent un moyen important de proclamer Jésus-Christ à notre génération. Cependant, cette proclamation publique côtoie des dangers qui n'ont pas toujours été ni perçus, ni évités : préparation et qualité insuffisantes, simplisme, message désincarné oubliant que la personne évangélisée a sa place dans la vie de toute la cité, légalisme, zèle intempestif et charnel, absence de souffle prophétique. Le manque de préparation s'est accompagné, parfois, d'un mauvais accueil des nouveaux convertis et d'une éducation spirituelle faussée, qui a développé plus de suffisance que d'amour.

Face à cette désaffection à l'égard de l'évangélisation parlée, nous affirmons que l'on ne peut faire l'économie, ni de la proclamation de l'Evangile, ni de la conversion. Le salut ne peut être assuré en dehors d'une réponse personnelle et consciente à l'appel du Christ. L'évangélisation comme la vie de l'Eglise sont inséparables d'une claire affirmation de la valeur rédemptrice du sacrifice de Jésus-Christ sur la Croix et de la victoire libératrice de sa résurrection corporelle. Les besoins fondamentaux de l'homme d'aujourd'hui, sont ceux de l'homme de toujours.

La déchristianisation du monde, son explosion démographique sont un appel de Dieu à l'urgence de l'évangélisation. Il faut demander à Dieu une vision nouvelle et au lieu d'opposer les multiples manières de présenter l'Evangile, les utiliser toutes, les coordonner, les renforcer l'une par l'autre. Les campagnes d'évangélisation doivent être préparées et soutenues par la prière et l'intérêt de toute l'Eglise et être intégrées dans un plan de témoignage dont elles constituent une étape importante, mais non limitative.

Le dialogue amical, serviable, fraternel des chrétiens avec les gens du monde est une exigence première. L'absence de ce préalable est un désaveu de l'Evangile que nous proclamons.

Les réunions d'évangélisation ne sauraient avoir pour mobile le désir de conservation ou d'extension intéressée de l'Eglise locale. Elles ne sauraient, non plus, lui servir d'alibi à la négligence de

son devoir permanent d'évangélisation. Elles ne peuvent être laissées à l'initiative désordonnée d'inspirations individuelles ; la sagesse du Saint-Esprit veut que, sauf cas exceptionnels, ces campagnes d'évangélisation ne se déclinent pas sans consultation et accord des Eglises et communautés locales.

Elles doivent être préparées, accompagnées, suivies par des efforts où l'imagination du Saint-Esprit peut conduire sur des voies très nouvelles ou très anciennes. Elles doivent répondre à des exigences rigoureuses de qualités : vie sanctifiée de l'Eglise locale, ampleur de la publicité, formation et qualification des coéquipiers locaux, volonté d'obéissance au Saint-Esprit plus qu'aux schémas traditionnels.

Lausanne, 28 avril 1967.

PRIÈRE ET THÉOLOGIE

par le professeur DE SENARCLENS

Au début, la théologie était une méditation de la Parole de Dieu, une découverte des mystères de Dieu. Il s'agissait de déchiffrer ces mystères, car ils ne pouvaient qu'être accueillis, reçus. La théologie venait après la foi et son rôle consistait à explorer le don de Dieu à partir de la foi, comme un prolongement de la prière, un acte de reconnaissance, afin de « connaître Dieu et nous reconnaître en Lui » (CALVIN). Or, nous sommes aveugles et esclaves du mensonge. Dieu seul peut nous arracher à cette inappétence ; il faut donc l'en prier.

La théologie a pour objet le Dieu vivant dans sa propre révélation et non une série de doctrines. Elle est rencontre avec Dieu, communion avec Lui, exercice de la foi et non de la raison, un instrument au service de la foi.

Ne pas s'engager dans cet acte de foi, d'obéissance et d'espérance, c'est ne pas aimer la Révélation, lui préférer nos idées. Et alors, le monde peut nous inciter à confondre ses propres conceptions avec la vérité de Dieu. Il faut toujours contrôler l'Eglise et son témoignage avec vigilance, car seule la vérité peut convaincre. Et les hommes déforment toujours la vérité.

Un malheur est survenu. Sous l'effet des philosophies et sciences humaines, la théologie a fui son terrain. Elle a réfléchi comme le font les philosophes, en empruntant à la sagesse humaine sa façon de raisonner et certains de ses propres fondements.

Avec son dogme de l'autorité souveraine des Ecritures en matière de foi et de vie, la Réforme replaça la théologie sur son vrai terrain. Malheureusement, ce redressement de la Réforme n'a pas duré ; sous l'influence du siècle des « Lumières », la théologie

naturelle reprit de plus belle. Et le piétisme admirable ne put empêcher le monde et le vieil homme de faire entendre leurs voix dans nos communautés.

Au xix^e siècle, la théologie voulut utiliser les mêmes méthodes que toute science, préférant une culture religieuse, une philosophie de la religion. La révélation, la foi et la prière semblaient superflues comme elles sont superflues si l'on s'occupe d'archives et manipule des textes morts.

Certes, la théologie de la vérité se heurte constamment à cette impasse : je voudrais bien connaître Dieu, mais plus j'avance, plus je découvre que cela dépend non de moi-même, mais de Lui. Car la vérité n'est pas un dogme, mais une personne vivante, Jésus-Christ le Seigneur. Découvrir la vérité, c'est le rencontrer lui, l'accueillir, et vivre de Lui et pour Lui et en Lui. Je ne puis que le laisser me dire ce qu'il est, ce que je suis et pourquoi j'existe. La vraie théologie n'est jamais une théorie, mais toujours un don de Christ ; Sa vérité nous transperce et nous renouvelle. Elle nous brûle de sa flamme.

Certes, l'ignorance n'est pas forcément une vertu chrétienne, mais Jésus-Christ seul peut provoquer cette rencontre avec Lui.

Extraits d'après notes prises en séance, à Lausanne.

LA PAROLE ET L'ESPRIT

par le pasteur COURTHIAL

La théologie doit être une contemplation des mystères de Dieu dans un esprit de prière. Nous ne pouvons recevoir la Parole de Dieu et ses révélations que si le Saint-Esprit vient ôter le voile qui couvre nos cœurs et nos yeux (II Cor. 3 : 15-18). L'homme « naturel » ne reçoit pas les choses de Dieu. Heureux donc les mendiants de l'Esprit, les quémandeurs ! Car nous ne possédons jamais la Vérité et la Bible n'est pour nous qu'un livre sans vie si Dieu, l'Esprit ne nous le révèle.

Le Saint-Esprit, ce grand méconnu et grand modeste, a pour œuvre cette illumination, ce *phôtismos* (II Cor. 4 : 6 et Jean 1 : 9). Le croyant reste donc toujours un chercheur, un affamé, un quémandeur de l'Esprit.

Nous avons trop souvent, face à l'Ecriture, une attitude de propriétaire, comme si nous « *avions* » la Vérité.

Pourtant, il nous faut parler aussi de l'inspiration de l'Ecriture Sainte elle-même. Car l'Ecriture est un donné et non pas seulement une chose à attendre. Le miracle a été accompli. Une fois pour toutes, le Saint-Esprit a agi dans et par les apôtres. Telle est

la révélation que Dieu nous donne au sujet de sa Parole écrite. Nous y recevons ce qui permet à l'Eglise et à nous d'être placés devant une révélation « objective » de Dieu (II Pierre 1 : 3 ss., en particulier, 20-21 et aussi II Timothée 3 en entier, et particulièrement, 15 à 17).

Certains théologiens, même très désireux de vivre l'esprit de prière et de contemplation, ne voient dans l'Ecriture que le témoignage humain et très faillible rendu à la Révélation divine. Mais l'Ecriture est plus que cela : un témoignage inspiré de Dieu, à la fois humain et divin. De même que Jésus-Christ est vraiment homme, mais sans péché et vraiment Dieu, alors que nous sommes tous pécheurs, l'Ecriture Sainte est humaine, mais conçue sans erreur. Elle est le témoignage infaillible de la Révélation. L'humanité de la Bible est sans erreur, parce que divinement inspirée.

Dieu n'a pas seulement choisi et envoyé des apôtres. Dieu a compris dans « l'histoire du salut » le don de l'Ecriture Sainte. Elle fait partie de cette histoire et de cette action salvatrice de Dieu. Pour que nous ne soyons pas des enfants emportés à tout vent de doctrine, Dieu a objectivé ses promesses et commandements dans un livre écrit.

Nous ne sommes pas pour autant des bibliolâtres, pas plus que nous n'adorons les sacrements. Le pain et le vin sont faits pour être mangés, et l'Ecriture pour que nous nous en nourrissions. Ce qui ne signifie nullement que nous mettions toutes les pages de la Bible sur le même plan.

Qu'en sera-t-il maintenant de la Parole de Dieu dans notre prédication ou témoignage ?

Dans Actes 1 : 8, il est dit : « Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit et vous serez mes témoins. » Ici comme en d'autres passages la Parole et l'Esprit paraissent à la fois distincts et inseparables. Il faut dire ceci contre ceux que CALVIN appelait les « spirituels » et nous le devons aussi contre les ritualistes et liturgiques.

Donc :

— Avant de parler, prions pour demander le Saint-Esprit, pour moi et pour l'auditoire. Prière continue. Nous demeurons en tout temps des quémandeurs de l'Esprit.

— Restons fidèles à la Parole écrite de Dieu. On y met trop souvent, sous prétexte d'application, ce qui ne s'y trouve point. L'essentiel est de commenter le texte en le replaçant dans son contexte.

— Notre préparation tendra sans cesse à retraduire ce texte. Ce n'est pas facile. Ce labeur exige effort et patience pour communiquer les mystères de Dieu à ceux qui là, devant nous, écoutent et attendent.

— Mais nous avons la promesse : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Le Seigneur est l'Esprit, un esprit vivant. Il est l'Evangéliste vrai, mais avec nous.

Faut-il démythologiser la Bible ?

« Pour rendre à la prédication chrétienne une forme actuelle, qui accroche nos contemporains, il faut la libérer d'une compréhension littérale périmée de la Bible : il faut *démythologiser !* », ainsi disent plusieurs. R. BULTMANN et le philosophe P. RICŒUR incarnent les deux grandes façons de pratiquer l'herméneutique démythologisante : d'accord pour satisfaire les exigences de la pensée critique moderne, ils se séparent ensuite. BULTMANN cherche un « troisième langage », non-objectivant. RICŒUR juge désastreux de démythiser, et il se met à l'écoute du mythe, interprété comme symbole.

Les champions de l'herméneutique démythologisante affirment très haut leur souci de respect : ils prétendent dégager et restaurer l'intention authentique du mythe. C'est tout le sens de l'entreprise de RICŒUR. BULTMANN, cependant, n'est pas moins formel et croit servir l'intention du texte en le purifiant d'une fausse objectivation, gangue impure de l'auto-compréhension de l'auteur. Peut-on leur reconnaître cette « fidélité » à l'égard des mythes, en général ? Peut-on, surtout, la leur reconnaître, à l'égard des récits de la Bible qu'ils rangent sous cette rubrique ?

On a si souvent souligné les effets *réducteurs* de l'herméneutique bultmannienne qu'il n'est guère la peine d'insister. Comment BULTMANN justifie-t-il sa confiance, son assurance de servir l'intention véritable ? Il remarque, en prolongeant sa définition du mythe, que le mythe comprend sa propre critique, puisque c'est précisément de l'au-delà et de l'existence humaine qu'il veut parler en les représentant comme des réalités objectives et d'ici-bas. Ne jouons pas sur les mots : démythiser, c'est éliminer le mythe ; BULTMANN juge, au fond, perverse l'intention du mythe comme tel (objectivante).

Il plaide plus éloquemment son dossier quand vient en cause l'intention du *Nouveau Testament*. L'Ecriture, montre BULTMANN, a déjà commencé la démythologisation de ses représentations : chez Paul, et, plus radicale, dans le IV^e Evangile (BULTMANN supprime, simplement, les passages incompatibles avec sa thèse). Si l'interprète prolonge ce que le texte amorce déjà, n'est-il pas fidèle à son intention profonde ? On a pu dire que BULTMANN semble démythiser le Nouveau Testament, « non pas en éliminant les mythes, mais en faisant voir que ces mythes n'en sont pas... », il élimine assez clairement ! mais il a discerné la singularité du discours biblique. Lui rend-il son dû ? C'est la question. Pour y répondre, il faudrait discuter toute la compréhension bultmannienne de l'Evangile. Le Nouveau Testament, à coup sûr, oppose la foi au Seigneur, à la divinisation des réalités mondaines, cela, BULTMANN l'a bien vu. Mais, en a-t-il saisi l'essence ? Tout dépend de l'être de la foi, et de la foi en son cœur (la foi à la Résurrection) : est-elle *fondement*

ou *être-fondée* ? Pour BULTMANN, la foi des disciples, paradoxale et risquée, fonde la prédication d'une « Résurrection » nullement historique.

Pour l'Ecriture, croyons-nous, une telle foi serait vaine. Croire, en hébreu, c'est, littéralement, « prendre appui ». La foi est concrètement seconde, réponse à l'intervention de Dieu dans les faits, de Dieu, le Rocher de refuge ! L'événement de « l'interpellation », que BULTMANN conserve, n'est qu'un pauvre *Ersatz* fantomatique de la plénitude de cette intervention de Dieu, il ne suffit pas d'y référer la « foi », comme le fait BULTMANN pour masquer l'orientation d'une foi « pure ouverture à l'avenir », dont on célèbre le « pouvoir-être » indéterminé, aux antipodes de la foi biblique. Dès lors, il faut dire, hélas ! que l'interprétation démythologisante de BULTMANN *renverse* l'intention des textes, au lieu de la restaurer.

Le problème est plus complexe chez P. RICŒUR. Démystifier sans démythiser signifie, pour lui, dissocier la fonction *symbolique* du mythe de sa fonction *étiologique*, c'est-à-dire explicative, qui implique « l'historicité ». Si cette seconde fonction reste marginale, accidentelle — comme la gaucherie d'une première parole — on peut la sacrifier sans trahir l'intention primitive et constitutive ; telle est la pensée de RICŒUR. Si, au contraire, la volonté d'expliquer ce qui est (maintenant) par un événement réel (« en ce temps-là ») a pour le mythe une importance fondamentale, on devra douter de la « fidélité » de l'herméneutique démythologisante. Or, il nous paraît difficile de dévaluer, autant que RICŒUR le fait, le moment étiologique du mythe : il est essentiel à la visée première. Mircea ELIADE, dont RICŒUR ne récuserait pas l'autorité, écrit : « Chaque mythe montre comment une réalité est venue à l'existence, fût-ce la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, une institution humaine. En narrant comment les choses sont venues à l'existence, on les explique et on répond indirectement à une autre question : *pourquoi* sont-elles venues à l'existence ? Le "pourquoi" est toujours imbriqué dans le "comment". Le mythe *ne veut pas* être seulement un symbole développé : il prétend rendre compte. Discours, il pose la question du vrai et du faux, et non plus seulement de « l'accès au sacré. » Mais cette distinction entre démythologiser et démythiser tient-elle encore ? Elle nous paraît bien difficile à défendre, frontière arbitraire et fragile. Démystifier, c'est déjà démythiser (et l'espoir d'une « seconde naïveté » semble donc bien illusoire).

Réduire l'histoire de la chute à une « surimpression dans l'instant » de la bonté originale et de la déchéance en tout homme, en tout temps, c'est fatallement passer de la solution biblique (le mal, et donc le Salut, *historique*), à la solution païenne, celle des mythes : le mal, donnée métaphysique. C'est ici « l'ou bien/ou bien » et RICŒUR n'y échappe pas, malgré qu'il en ait. Toute la souplesse de sa dialectique, si habile à démontrer la spécificité de la faute, est vaine alors qu'il faut une disjonction radicale. Des signes en apparaissent d'ailleurs chez lui : le besoin qu'il a d'associer le

mythe tragique au « mythe adamique », et déjà la relation de la faute à la *disproportion* fini-infini qui constitue l'homme (distendu en son être, avec une faille).

Que signifie la démythologisation ? Elle remplace le schème biblique Crédit-Chute-Rédemption, par une dualité métaphysique « fait-problème » : antithèse de la liberté et de la nature, qu'il faut exalter pour BULTMANN ; qu'il faut dialectiser pour RICŒUR, la liberté assumant son enracinement naturel (grâce aux mythes-symboles) pour accéder à l'Etre.

Qu'est donc la démythologisation, sinon un épisode de la guerre des mythes contre la vérité scripturaire ?

Henri BLOCHER,
(*Extraits de Conférence*).

Après la CONFÉRENCE de LAUSANNE

Devant les tensions régnant au sein du protestantisme, le professeur J. DE SENARCLENS, de la Faculté de théologie de Genève, invitait les congressistes par une étude sur « Prière et théologie », à une redécouverte en commun de la théologie, celle qui ne va pas sans l'illumination du Saint-Esprit. Face à celle qui risque de se perdre dans la sécularisation, il rappela la pensée d'Anselme DE CANTERBURY dont l'ouvrage le plus important, le « *Proslogion* », commence par une prière qui se poursuit dans un argument théologique, argument de foi et non de preuve ontologique pour s'acheminer vers l'adoration. A ceux qui ne trouvent pas Dieu, Anselme répond qu'il n'y a pas de foi dans la sécurité et qu'il ne faut pas céder dans la quête de Dieu. C'est la lutte de Jacob, le dépouillement. En théologie comme dans la foi le risque total doit être couru jusqu'au bout. Après le dépouillement vient le redressement, œuvre de Dieu seul. Car la vérité concernant l'existence de Dieu n'est pas une idée, ni une formule ; c'est une personne vivante, le Christ. Dont on fait la rencontre et qui devient l'objet de la foi ou plutôt le sujet.

Après le barthien J. DE SENARCLENS, le calvinien Pierre COURTHIAL, pasteur de Paris-Passy et professeur à l'Institut biblique de Nogent, mit l'accent, dans son étude « *La Parole et l'Esprit* », sur l'importance de l'illumination du Saint-Esprit en théologie. Les chrétiens sont les « mendians de l'Esprit ». Il précisa deux notions fondamentales de notre tendance « évangélique » : l'infailibilité des Saintes-Ecritures, tout entières inspirées, même si certains textes ont moins d'importance que d'autres et le maintien de la valeur des mots « Dieu », « Père », « Tout-Puissant », dont l'ambiguïté est effacée quand on les prend dans leur contexte.

Le jeune théologien baptiste Henri BLOCHER, professeur de théologie systématique à la Faculté de Vaux-sur-Seine, exposa la pensée de BULTMAN et de Paul RICŒUR, le premier éliminant les récits « mythiques » en tant qu'irrecevables pour la « vérité historique et scientifique », le second les tenant, au contraire, pour irremplaçables sur le plan religieux, mais uniquement dans leur valeur de symboles. Et H. BLOCHER mit en cause le postulat de la pensée critique.

Mais la théologie débouche sur la pratique et une grande place fut faite aux études concernant les méthodes d'évangélisation.

Jean-Claude ODIER, Belgique.

Il y a différentes conceptions de l'évangélisation au sein de l'Eglise, qui dépendent autant du contenu de la foi que des méthodes de proclamation de celle-ci. A Lausanne, les congressistes appartenant à tous les milieux allant des Eglises réformées et luthériennes aux assemblées pentecôtistes, en passant par les darbystes, les baptistes, les mennonites, les salutistes, etc., les Eglises nationales ou libres de type professant ou de type multitudiniste, tout cet ensemble était uni dans une même foi : une Christologie très poussée ; une disposition fort attentive aux vertus du Saint-Esprit ; une entière fidélité à la Parole de Dieu.

Aucune méthode utilisée jusqu'ici n'est à proscrire ou à prendre comme seul type valable. Ce qui est humain reste toujours contestable. Mais il y a une constante qui demeure et qui, je crois, est constamment apparue en filigrane durant cette Conférence. Il faut avant tout des hommes disponibles à l'action de Dieu, ouverts à sa volonté et obéissants en face de ses exigences. Avant toute action d'évangélisation, c'est la vie de sanctification qui compte.

« *Paix et Liberté* ».

Cent vingt évangélistes francophones ! Etais-ce une deuxième édition de la Chambre Haute (Actes 1 : 15) ? Ce le fut certes par l'esprit de prière, de consécration, d'attente du Saint-Esprit pour mieux servir le Seigneur auprès du peuple de Belgique, France et Suisse.

Ce le fut, également, dans la recherche d'une théologie vraie. Le professeur DE SENARCLENS (Prière et théologie), le pasteur Pierre COURTHIAL (La Parole et l'Esprit), le professeur Henri BLOCHER (Vraie et fausse actualisation du message biblique) nous aidèrent à trouver le cheminement acceptable, qui nous lie à la Parole de Dieu, à la Bible, livre de la Révélation divinement inspiré, sans nous laisser entraîner à tous les vents de doctrine :

Unanimement, nous avons senti la nécessité de devenir de bons théologiens, c'est-à-dire des hommes humbles, sûrs que le Seigneur, vraiment ressuscité peut, par son Saint-Esprit, illuminer sa Parole, nous aider à l'actualiser dans notre vie et dans notre témoignage au monde.

Ce monde, nous pouvons l'atteindre par la radio, la télévision, le cinéma, l'imprimé, l'évangélisation itinérante (grands meetings, équipes...). Autant de disciplines que nous avons fouillées dans des tables rondes animées où nous avons dû nous humilier de la dispersion de nos efforts et désirer un grand élan de collaboration et d'unité pour mieux répondre à tant de besoins.

Le matin, le pasteur Jean-Daniel FISCHER, comme aumônier du camp, a su montrer par des messages pleins d'humour et de profondeur notre situation de chrétiens trop facilement contents de nous..., alors que la Croix du Christ est là pour nous rappeler sans cesse quel niveau d'humilité et de renoncement il nous faut descendre.

Le livre sur le Congrès mondial de Berlin (*Un seul monde, un seul évangile, un seul devoir*) nous a servi de référence, car il est vraiment d'actualité. Mais à aucun moment la silhouette de Billy GRAHAM n'a été autre chose que celle d'un évangéliste qui essaie, comme chacun de nous, d'être un témoin malgré toute sa faiblesse.

Enfin, une soirée, récréative, animée par le pasteur Alain BURNAND et son équipe de variétés (à l'emblème de la Croix de Camargue) nous a montré que Gilbert BÉCAUD ou tel autre chansonnier dans le vent peuvent venir à notre rescouasse pour attester la valeur de la prière, la réalité de la Résurrection de Jésus ou l'attente de son retour. Qui s'en plaindrait ?

Nous nous réjouissons qu'une vingtaine d'équipes d'évangélisation circulent l'été prochain en France, dont une bonne moitié venant de Suisse, de ce milieu piétiste qui a beaucoup à nous apporter.

Merci, Seigneur !

Idebert EXBRAYAT.

Quelques vœux de la Conférence

- Est constitué un groupe d'étude (MM. ARNÉRA, BENOIT, LAMBOTTE, J. BLOCHER, J.-D. FISCHER et M. RAY), pour la publication en commun d'ouvrages évangéliques de large portée. Après le livre sur « Berlin », une nouvelle expérience sera tentée avec une brochure de 80 pages sur la conférence de Lausanne.
- Est constitué un groupe d'étude (MM. J. BLOCHER, Paul ARNÉRA et B. DECORVET) en vue du lancement souhaité d'un journal mensuel évangélique d'expression française de vulgarisation théologique.
- Traités et tracts. Rappelant l'existence du « Club du Traité Chrétien » (Littérature biblique, STROMBECK-BEVER, Bruxelles), comme le succès obtenu par les traités de B. GRAHAM, on enregistre avec satisfaction la promesse d'une nouvelle série de 12, à paraître en 1968. Mais il serait indispensable de trouver des hommes capables de rédiger des traités adaptés à notre Europe francophone et présentés sous une forme attrayante et moderne.
- On demande que s'organisent des rencontres régionales ou locales en fin de semaine, spécialement ouvertes aux « laïcs engagés » pour continuer le travail de « Berlin » et « Lausanne », l'étendre et l'adapter aux divers milieux.
- Espoir de voir se constituer une « banque évangélique » de programmes d'évangélisation pour la radio ou autres méthodes. Déjà un plan de coopération et de mise en commun des ressources en matériel et compétences a vu le jour. Dans la brochure en chantier sur « Lausanne » paraîtront divers documents sur l'évangélisation pour les enfants, par les groupes de jeunesse et pour la Radio-Télévision.

Et prions avec plus de fidélité et d'audace le Maître de la Moisson qu'il envoie des ouvriers dans Sa moisson, pasteurs, évangélistes, chrétiens engagés. Le temps est court.

- Nous remercions vivement tous ceux qui, par leurs dons, nous ont permis de vivre, mois après mois. Et comme nous croyons notre œuvre plus utile que jamais, nous nous permettons de solliciter encore ceux qui n'ont rien versé, parfois depuis long-temps. Merci d'avance !

NOUVELLES

● Le past. Ch. GUILLOT, de la Ligue pour la Lecture de la Bible, avec toute une équipe, a mené campagne à Alès et la Grand-Combe (Gard) du 3 mai au 4 juin, sous une vaste tente. Certains soirs 700 personnes se sont rassemblées, dont les réactions montrent leur peu d'habitude de fréquenter des réunions religieuses. On reprend la même méthode (avec réunions pour enfants dans l'après-midi) à Ganges (Hérault), du 10 au 18 juin. Tout ceci dans un bel esprit d'alliance évangélique qui encouragea beaucoup de participants.

● Dans le pays de Montbéliard (Est de la France), pendant la première quinzaine de juin, Maurice RAY et toute une équipe de pasteurs et aides mènent campagne. En septembre, M. RAY sera, pour huit jours, à Lille.

● Du 23 juin au 1^{er} juillet 1967, Billy GRAHAM, avec son équipe, donnera dans le vaste amphithéâtre d'Earls Court, à Londres (25.000 places) une campagne qui sera télévisée simultanément dans 26 grandes villes anglaises. On espère ainsi atteindre, chaque soir, près de 100.000 auditeurs. Une immense organisation prépare cette campagne. À Pâques 1969, B. GRAHAM sera en Allemagne dans la Ruhr.

● En France, la Mission chrétienne européenne (40, rue du 22-Septembre, Courbevoie) lance une série de pro-

jets, pour qui elle réclame nos prières et nos dons. Bulletin d'information sur demande.

● L'Institut biblique européen (La-morlaye, Oise) compte, cette année, 55 étudiants ; leurs efforts d'évangélisation auprès des jeunes se poursuivent chaque mois avec succès. C'est dans ses locaux qu'eut lieu, le lundi de Pentecôte, la journée parisienne de rassemblement, où, près de 1.000 participants, malgré le mauvais temps, fêtèrent le Centenaire de la Ligue pour la Lecture de la Bible.

● Une forte brochure de 80 pages paraîtra en septembre pour donner l'essentiel des études présentées à la Conférence francophone sur l'Evangélisation, tenue en avril, à Lausanne, à la suite du Congrès mondial de Berlin.

● Lisez le livre de A. KUEN : « Je bâtirai mon église », qui sort de presse.

● Les « Informations Evangéliques » d'avril 1967 (80, rte de Berne, 1010, Lausanne, Suisse) donnent de bons renseignements sur « La Ligue pour la Lecture de la Bible », les Groupes Bibliques Missionnaires », la « Scripture Gift Missions », les « Gédéons », la « Croisade Mondiale de Littérature Chrétienne », l' « Opération Mobilisation »... Demander son Bulletin trimestriel.

La Ligue pour la Lecture de la Bible fête son centenaire

1867-1967. Cent ans d'histoire. Une brochure paraîtra vers la fin de l'année pour en dire l'essentiel. Bornons-nous ici à redire l'éternelle histoire que Dieu mène.

Il y a d'abord le Seigneur, qui prévoit, inspire, décide de l'heure, du choix des moyens, en rapport avec les circonstances.

Puis il y eut un homme. C'était au début de l'été 1867. Au risque de scandaliser les chrétiens souvent dépourvus d'imagination et, quoi qu'ils en disent, très accrochés à leurs saintes traditions, un jeune évangéliste américain tenait à Londres, à l'intention des enfants, des réunions d'un style libre et familier. En l'écoutant, un certain Josiah SPIERS, préoccupé de servir le Seigneur, eut la conviction que de telles rencontres faisaient

le pont entre l'enseignement parfois rigide donné dans les Ecoles du dimanche, et la découverte nécessaire d'un Jésus ressuscité, lié dorénavant à l'enfant par une foi vivante et personnelle. Bien que réservé et timide, Josiah SPIERS prit la résolution de continuer ces réunions. Le 2 juin, quinze enfants étaient accueillis dans le salon d'une maison hospitalière. A l'automne, il fallut une salle plus grande. La Mission Spéciale pour les Enfants était née (en anglais : « Children's Special Service Mission », soit C.S.S.M., premier nom de la Ligue).

Au cours de l'été de l'année suivante, le même Josiah SPIERS devait donner à son ministère une dimension nouvelle. Fasciné par la foule des enfants qui s'ébattaient sur une plage du Pays de Galles où il était en vacances, il les réunit, leur fit tracer sur le sable, à l'aide de coquillages, tel texte biblique connu, et les évangélisa. Ce fut le point de départ d'une évangélisation qui a gagné aujourd'hui de plus lointains rivages : Afrique du Sud, Amérique, Australie, Nouvelle-Zélande...

Puis il y eut une femme... En 1877, Annie MARSTON, proche de la vingtaine, monitrice d'école du dimanche à Keswick, écrivait lettre sur lettre au Comité de Londres, pour le persuader de publier un plan de lectures bibliques journalières à l'intention des enfants. Avec une prudence pas seulement britannique, le Comité commença par repousser cette initiative. Faire lire la Bible aux enfants, était-ce nécessaire ?

Quand une chrétienne prie, tout arrive, même dans un Comité de messieurs fort respectables. Dieu a des moyens inattendus... Obligé à rester au lit à la suite d'un refroidissement, Tom BISHOP, secrétaire du Comité, eut tout le temps de réfléchir à la question si importante de la lecture de la Bible... C'est ainsi qu'en 1879, la Ligue pour la lecture de la Bible (« Scripture Union ») vint se greffer sur le travail d'évangélisation parmi les enfants. Huit ans après la fondation de la C.S.S.M., pour l'Angleterre seulement, on édait déjà 328.000 cartes. Cette même année 1879, des notes explicatives paraissaient pour la première fois dans le premier journal pour enfants.

EN FRANCE

Elle débute en 1921 et se trouve liée au nom d'un M. JOHNSON, qui, en résidence dans le Midi, parcourait la France. En 1936, la Ligue recevait, de M. DE JARNAC, la très belle propriété du Mas de la Fromentale, à Sumène, dans le Gard. C'est là qu'ont résidé les agents de la Ligue MM. BRECHET, FOËX et ADOUL. « Le Mas » a été le premier centre administratif et spirituel de l'œuvre en France, groupant des centaines de jeunes dans des camps et retraites. Puis ce sera l'ouverture d'une deuxième maison de camps, à Guebwiller, dans le Haut-Rhin, grâce au ministère de M. L. BRÉCHET ; un travail d'évangélisation en Algérie, avec M. R. BRUNET ; l'arrivée des pasteurs Ch. GUILLOT et A. VAN DE HEL dans le Midi ; de M. Th. SNITSELAAR au poste d'administrateur en Alsace, secondé par M. B. KONING ; de M^{me} WHEELER en résidence à Haguenau. Parallèlement, un courant d'activités, portait vers l'Afrique francophone de nouvelles énergies.

Le Seigneur n'a pas changé.

C'est-à-dire qu'il continue à travailler puissamment chaque fois qu'il trouve, disposé à l'écouter et à lui obéir, un homme ou une femme, ou un couple, ou un groupe d'hommes et de femmes.

Dans quels actes concrets, précis, réfléchis, s'inscrit notre obéissance au service du Seigneur et auprès de nos compagnons de travail ou de loisirs ?

— Ne pourrions-nous pas terminer *chacun* cette année du centenaire dans la louange au Seigneur ? Pourquoi ? Il aurait sanctifié notre témoignage en nous donnant, à *chacun*, d'avoir gagné à Christ et à la lecture quotidienne de sa Parole, 7, 6, 5, 4, 3, 2, ...au moins, 1 homme, ou 1 femme, ou 1 jeune, ou, 1 enfant !

Car tel est le ministère de tout ligueur.

1. Aider le prochain notre frère à lire la Bible avec méthode, régularité, réflexion.

Quatre listes bibliques sont à la disposition de chacun :

Mes premiers pas avec la Bible (dès 7 ans).

Le Lecteur Junior (dès 9 ans).

Le Jeune Lecteur (dès 13 ans).

Le Lecteur (pour adultes).

2. Apprendre au prochain notre frère à connaître personnellement Jésus-Christ.

Et pour cela l'entrainer aux soirées ou semaines d'évangélisation organisées dans le pays, aux rencontres régionales, aux camps et retraites organisés à Guebwiller et Sumène.

Claire-Lise DE BENOIT, Maurice RAY, Charles GUILLOT.

ÉVANGÉLISATION PAR LE DISQUE

La CIDE (Centrale Internationale du Disque Evangélique), créée en 1955, édita et diffusa les enregistrements des campagnes de Billy GRAHAM. Depuis, de nombreux disques ont été publiés par cette association, qui ne vise aucun but lucratif, mais cherche uniquement à répandre le message de l'Evangile.

Les jeunes, très friands de microsillons, nous offrent là une étonnante possibilité de les toucher, les intéresser, les amener à la connaissance de Jésus-Christ. La CIDE a donc créé les disques J.E.F. (Jeunesse et Foi), dont la diffusion est extrêmement encourageante. Avec les chants de Charles RODA, dont le succès ne se dément pas, on y trouve des enregistrements d'ensembles vocaux et instrumentaux « dans le vent » (Les témoins, les Commandos du Seigneur, Flash Réalité, etc).

Nous ne saurions trop encourager les chrétiens à utiliser de tels disques dans leur témoignage, en les faisant entendre, en les prêtant ou en les offrant à ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ.

Dernières nouveautés (45 t.) :

Mélodies préférées de Ruben SAILLENS, interprétées par le quatuor Vanzo (peut être écouté sur tous les appareils).

En attendant le Seigneur, quatre chants inédits, par les voix si pures de dix diaconesses de Reuilly.

Les témoins, quatre chants modernes avec guitare.

Feu de camp avec les Commandos du Seigneur (guitares et batterie, grand succès).

L'homme enchaîné, par les Commandos du Seigneur

Flasch-Réalité, quatre chants retraçant l'histoire vraie de Betty, beatrice.

En vente dans toutes les librairies évangéliques et à la SEMA, 95, rue Nollet, Paris-17^e (Tél. : 627-89-40). Catalogue gratuit sur demande.

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE DE LANGUE FRANÇAISE

Oui, c'est notre nouveau titre, depuis l'Assemblée générale du 15 mai dernier. Ceci à la demande de nos amis de Belgique et de Suisse qui ne désirent pas, du moins pour le moment, constituer chez eux d'organisme semblable. Et ce titre nous permet de recevoir largement tel ou tel frère africain ou tel venu évangéliser ou habiter en France. Et nous en bénissons Dieu.

**

Notre A.E.L.F. progresse, c'est indéniable. La *Semaine de Prière* de la première semaine de janvier est toujours plus suivie (et les dons transmis à sa suite augmentent presque constamment *du double* chaque année par rapport à la précédente). Les campagnes d'évangélisation ici et là comme les rencontres pastorales se multiplient, groupant des chrétiens de communautés diverses. « Berlin », puis « Lausanne » nous ont à nouveau raffermis dans notre fidélité à la Parole de Dieu et dans notre désir de faire connaître Christ au loin. Dieu nous mène toujours plus avant !

*

Faisons deux remarques. Notre mouvement compte proportionnellement trop de pasteurs ou chefs de communautés. Nous voulons des chrétiens engagés de toute qualité. Envoyez-nous des noms d'amis ; ils recevront notre Bulletin gratuitement s'ils le désirent.

Nous ne pouvons en rester aux bonnes paroles et profondes convictions. Nous recevons beaucoup ; nous avons à donner. Souhaitons que ce livre sur « Berlin » (comme la brochure à publier cet été sur « Lausanne ») pousse des groupes régionaux ou locaux à organiser en fin de semaine des rencontres de réflexion et de projets à réaliser dans le cours des mois 1967-68 (comme nos amis baptistes, en particulier).

**

Rappelons que pour être « membre » de notre A.E.L.F., il faut signer notre Déclaration de Foi ci-contre ou au moins nous écrire en disant qu'on l'a lue, méditée et acceptée (avec nom, prénom, adresse, et signature, le tout très lisible). Merci. Aidez-nous à recruter de nouveaux membres.

DÉCLARATION DE FOI :

Nous croyons :

- à l'Écriture Sainte, Parole infaillible de Dieu, autorité souveraine en matière de foi et de vie ;
- en un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit de toute éternité ;
- en Jésus-Christ, notre Seigneur, Dieu manifesté en chair, né de la Vierge Marie, à son humanité exempte de péché, ses miracles, sa mort expiatoire et rédemptrice, sa résurrection corporelle, son ascension, son œuvre médiatrice, son retour personnel dans la puissance et la gloire ; au salut de l'homme pécheur et perdu ; à sa justification non par les œuvres mais par la seule foi, grâce au sang versé par Jésus-Christ, notre Seigneur ;
- à sa régénération par le Saint-Esprit ;
- en l'Esprit-Saint qui, venant demeurer en nous, nous donne le pouvoir de servir Jésus-Christ, de vivre d'une vie sainte et de rendre témoignage ; à l'unité véritable dans le Saint-Esprit de tous les croyants formant ensemble l'Eglise Universelle, corps du Christ ;
- à la résurrection de tous : « ceux qui sont sauvés ressusciteront pour la vie, ceux qui sont perdus ressusciteront pour le jugement ».

Nouvelles

Le lundi de Pentecôte, à l'institut biblique de Lamorlaye (Oise) eut lieu un grand rassemblement évangélique, à l'occasion du Centenaire de la Ligue pour la Lecture de la Bible, avec près de 1.000 assistants « en comptant les femmes et les petits enfants », et ceci malgré la pluie et un temps fort maussade. Il faudra récidiver et trouver d'autres centenaires !

Dès la veille, jour de Pentecôte, un rallye avait groupé 200 jeunes sur un beau programme. Le lundi, chacun découvrit à nouveau la richesse de la communion fraternelle dans la louange et la joie qu'apporte l'étude de la Parole vivante de Dieu.

J.-M. NICOLE commenta le texte biblique du jour (Actes 2 : 14-21), et A. ADOU, agent de la Ligue, dirigea le moment de prière libre. Puis on entendit la remarquable conférence de P. COURTHIAL, pasteur de Paris-Passy, sur « la Bible, épée de l'Esprit » (Eph. 6 : 10-20). Satan ne dort pas et s'efforce de mettre en doute dans le cœur de chacun l'enseignement et la puissance de la Parole de Dieu. Menaces et dangers mal discernés par certains, car ils viennent aussi de l'intérieur de l'Eglise. L'Ecriture n'est pas

contestée seulement par des athées dont c'est le métier, mais par des chrétiens. Le remède est à la portée de chacun. La Bible ne doit pas être honorée par des générations mais devenir lecture quotidienne reprise plusieurs fois le jour. Nous ne sommes pas des bibliolâtres ni des bibliophages. C'est en revêtant l'armure du chrétien et saisissant l'épée de l'Esprit, la Parole qui d'abord nous transperce nous-mêmes comme Marie, que l'enfant de Dieu peut vivre l'Esprit de Pentecôte et ne plus attrister l'Esprit.

La Ligue fut évoquée l'après-midi et son centenaire commémoré par MM. ABOUL, secrétaire général et J. KREIMAN, président, tandis que le professeur EVANS présentait l'Institut de Lamorlaye. Puis J.-P. BENOIT donna des informations sur les rencontres évangéliques internationales récentes (Berlin et Lausanne) rendant grâce pour l'ardeur et l'engagement que Dieu y suscita. A. THOBOIS nous replaça d'une façon saisissante devant la mort de Christ pour nous, ce qu'elle signifie et à quoi elle engage chacun.

Des chœurs, notamment avec les « Commandos du Seigneur » de Dunkerque » et un moment musical du

quatuor Vauzo (des Assemblées des Frères) entourèrent toutes ces allocutions, avec les chants vibrants de l'assemblée.

Assemblée générale 1967 de l'« *Alliance évangélique de Langue française* ». Car c'est là notre nouveau nom, depuis le 15 mai où se tint notre assemblée générale. A la demande de nos amis belges et suisses qui ne veulent pas pour le moment créer d'alliance chez eux et nous encouragent beaucoup en restant avec nous, ce changement de titre fut accepté à l'unanimité et quatre places furent conservées pour eux (deux belges et deux suisses) dans notre Comité. Sauf M^{me} CHAZEL et le pasteur CRESPIN, démissionnaires pour raisons de santé et à qui nous renouvelons nos vœux très reconnaissants, les autres membres du Comité ont tous été renouvelés, augmentés de MM. GONIN, BÉNÉTREAU, CHOUAKRI et

M^{me} de VÉDRINES. Ce bulletin et les précédents donnent autant de nouvelles sur notre activité, qui se développe, que vous en auriez eues à Lamorlaye, le 15 mai.

A Lausanne, pour le Centenaire de la Ligue pour la Lecture de la Bible, dans la Cathédrale, une foule de 3.000 personnes chanta la Bible et bénit Dieu. Véritable réussite !

A la conférence sur l'Evangélisation de Lausanne, nous eûmes la visite du pasteur M. PRADERVAND, secrétaire général de l'Alliance réformée mondiale qui dit : « Le plus grand péché de l'Eglise, ce ne sont pas ses divisions mais ses infidélités. Il y a des divisions qui ont été voulues par Dieu. Cependant l'unité réelle ne peut être uniquement spirituelle, car elle doit s'incarner dans le monde. Il faut l'unité mais sans le réveil et le renouveau des diverses Eglises, celle-ci n'est rien. »

Vient de paraître :

Sur le CONGRES MONDIAL DE L'EVANGELISATION
tenu à BERLIN en oct.-nov. 1966

« UN SEUL MONDE UN SEUL EVANGILE UN SEUL DEVOIR »

L'avez-vous lu ?

chez Labor et Fides : 8,70 F.

Ce livre donne en 160 pages l'essentiel des principaux exposés, théoriques et pratiques, présentés, au cours de ces dix jours bénis, par des « évangéliques » de « dénominations » diverses, devant 1.200 délégués venus de 104 pays différents.

Ces textes devraient inspirer tout notre travail et notre témoignage.

A chacun de nous de le lire, le méditer et le diffuser autour de nous.

A chacun de nous de prier le Maître de la Moisson, qu'il envoie des ouvriers dans Sa moisson.

Commandez-le aujourd'hui même à votre librairie évangélique ou à la Librairie Protestante, 140 boulevard St-Germain, Paris-6^e. C.C.P. 152.93 Paris.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) *à prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : **Commandes** : 10, rue de Villars, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78 - Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 17 F. Abonnement de solidarité : 35 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : **prix réduit**, 11,50 F.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENOHL, 407, Rheydt, in der Aue, 11. Konto Nr. 48 54. Städt. Sparkasse. Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement D.M. 15 ; Étudiants : D.M. 10.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, 99, rue du Roi-Albert-I^{er}, Dour (Hainaut). Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 150 francs belges. Abonnement de solidarité : 300 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 110 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 4, — Abonnement de solidarité : \$ 8 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, 44, Arden Road, Finchley, London, N. 3.

Abonnement : £ 1,4, Student sub. sh. 17.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lire : 1.000.

PAYS-BAS : F. J. A. DE ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Oranjelaan, 16, Woudenberg (Utrecht). Giro : 1.3765.60.

Abonnement : Fl. 13. Abonnement de solidarité : Fl. 25 ou plus.

Étudiants : prix réduits : Fl. 9.

PORUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida Dr Augusto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16. 1003, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 15 francs suisses. Abonnement de solidarité : 30 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduits, 10 francs suisses.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^o Au siège de *La Revue Réformée*, 8, rue de Tourville, 78, Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
Birger GERHAROSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	4,50
Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)	4,50
Jean de SISMONDI (1773-1842). Précurseur de l'Économie Sociale	6,—
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i> (Esaïe LIII)	5,—
<i>La Nativité :</i>	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	4,—
2. Le Cantique de Marie	4,—
3. Le Cantique de Zacharie	4,—
4. La Naissance du Sauveur	4,—
Les quatre fascicules ensemble	12,—
Sécularisation du Monde moderne, par H. DOOYEWEERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc.	5,—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	4,50
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveilland	12,—
Herman DOOYEWEERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	6,—
Pierre LESTRINGANT, Le Ministère de l'Eglise auprès des malades	épuisé
John MURBAY, <i>Le Divorce</i>	6,—
Arthur PFENNINGER, <i>Pour l'Honneur de Dieu</i> (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en trois actes, adaptation française d'Edmond Duménil	4,50
<i>Auguste LECERF :</i>	
<i>La Prière</i>	5,—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	6,50
<i>Le Péché et la Grâce</i>	5,—
<i>Pierre MARCEL :</i>	
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	9,—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	12,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	6,—
<i>Gethsémané</i>	2,—
<i>Le témoignage en parole et en actes</i>	2,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	3,—
2 ^o A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6 ^e (Tarif Librairie)	
<i>Pierre MARCEL :</i>	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	9,60
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	7,50
<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine.	
4 ^e éd., « Les Bergers et les Mages »	6,60
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3,—
<i>Jean CALVIN :</i>	
<i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	épuisé
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	3,90
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides », brochés : 108,— reliés 128,—	
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides »	66,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides »	36,—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , « Labor et Fides »	40,—
<i>Jean CADIER, Calvin, l'homme que Dieu a dompté</i>	11,40